

**Flamini
l'invisible**

Brown, Carter

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

SÉRIE NOIRE
collection dirigée par marcel duhamel

Flamini l'invisible

PAR CARTER BROWN

**CARTER
BROWN**

GALLIMARD

SÉRIE NOIRE

Sous la direction de Marcel Duhamel

NOUVEAUTÉS DU MOIS

1533 – LA MALLE ET LA BELLE

(JOHN CRAIG)

Tiens, voilà du bidon !

1534 – FLAMINI L'INVISIBLE

(CARTER BROWN)

Qu'elle aille se faire voir !

1535 – LES 401 COUPS DE LUJINFERMAN'

(PIERRE SINIAC)

La solution de la pollution

1536 – LA BOUCLE EST BOUCLÉE

(MATTHEW EDEN)

C'est vrai que ça en bave, les Russes ?

1537 – LA POSSESSION

(HELEN EUSTIS)

La ligne horizontale est le plus doux chemin...

1538– NADA

(J. P. MANCHETTE)

On tue tout le monde et on recommence

1539 – LES CHAROIGNARDS

(JOE MILLARD)

Monsieur chasse et Madame pêche

1540– LE CAPO

(FORREST V. PERRIN)

Écrase-toi, Pépé, t'as l'âge

CARTER BROWN

**Flamini
l'invisible**

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR JANINE HÉRISSON

nrf

GALLIMARD

Titre original :

THE INVISIBLE FLAMINI

**© Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays, y compris l'U.R.S.S.**

© Horwitz Publications Inc. Pty. Ltd., Sydney, Australia.

© arrangement with Alan G. YATES

© Éditions Gallimard, 1972, pour la traduction française.

CHAPITRE 1

— Je m'appelle Holman. Rick Holman.

Personne ne répond ; personne ne bronche. Le gros poussah étendu sur une maxi chaise longue me regarde, les yeux invisibles derrière ses lunettes noires. Les deux filles couchées côte à côte à ses pieds sont déjà rôties à point et attendent, dirait-on, d'être servies avec une bonne salade verte. Quelque part au-dessus de ma tête, un soleil féroce brille dans un ciel d'un bleu immuable. Ils doivent avoir la cervelle frite, sans aucun doute.

— Holman, je répète et la sueur qui perle entre mes omoplates ne fait rien pour calmer mon irritation. Vous vouliez me voir ?

La blonde, qui est étendue à plat ventre, passe une main derrière son dos, glisse l'index sous la ceinture de son bikini et se gratte le sommet de la raie des fesses avec délicatesse.

— Vous devez être Vince Manatti, je lance au gros bonhomme. Personne d'autre dans le monde entier ne peut être aussi moche, c'est bien connu.

Ses grosses bajoues tremblotent un instant, puis il enlève lentement ses lunettes noires, révélant des yeux d'un bleu vif, très rapprochés. Le gloussement convulsif qui a échappé à la blonde se transforme en un glapissement indigné quand la brune lui flanque un énergique coup de coude dans les côtes.

— Un homme doit savoir s'adapter, réplique Manatti d'une voix rogue. Vous êtes donc Holman ? Je m'attendais à un Holman très différent de ce que vous êtes.

— C'est-à-dire ? je me crois obligé de demander comme un con.

— Eh bien, compétent, en tout cas. (Il lève le poignet droit et consulte un chronomètre massif.) Vous aviez deux minutes d'avance. Je ne commence jamais un entretien avant l'heure fixée pour le rendez-vous.

— C'est un argument valable, je reconnais à contrecœur.

Il se lève, me dépassant de quinze bons centimètres et je mesure déjà un mètre quatre-vingts. Il doit peser dans les cent vingt kilos et évoque une étrange combinaison de Gengis Khan et d'un maquignon arménien.

— Venez, dit-il, nous allons entrer dans la maison.

J'enjambe avec soin les deux filles, puis je traverse la terrasse à sa suite et entre dans la maison. La pièce est entièrement lambrissée, le sol est jonché de moelleux tapis de haute laine noirs et blancs et un bar chromé étincelant occupe toute la longueur d'un mur. Une pièce, de toute évidence, conçue uniquement en vue d'orgies et je suis déçu de ne pas voir des nymphes entièrement nues arriver en gambadant.

— Je ne suis que locataire, vous comprenez, déclare Manatti, comme s'il venait de lire dans mes pensées. Tout ça est d'un goût atroce, mais Trixie et Dixie aussi, à ce compte-là.

— Trixie et Dixie ? je marmonne.

— Ou je ne sais quoi, fait-il avec indifférence. Les deux filles allongées près de la piscine. J'ai vaguement l'impression qu'elles sont comprises dans la location. Vous buvez quelque chose, monsieur Holman ?

— Un Campari m'irait très bien.

Il prépare deux verres, puis en pousse un sur le bar dans ma direction.

— Vous êtes l'homme qui résoud les problèmes des grands pontes du cinéma dans mon genre, reprend-il. Vous êtes également d'une grande discrétion.

— C'est parfaitement exact, je réponds sans fausse modestie.

— Que savez-vous, en gros, sur moi ?

Je hausse les épaules.

— Le colosse de Rome, sinon de Rhodes. Le plus grand producteur de films italiens et coproducteur de films européens.

— Très au-dessous de la vérité, mais exact dans l'ensemble. (Il opine lentement du bonnet.) Mais dans un monde en pleine évolution, même un géant est parfois amené à changer de méthodes. Je suis ici officiellement pour discuter de la coproduction d'un film à grand spectacle avec les Stellar Productions.

— Et officieusement ? je m'enquiers.

— Pour acquérir la majorité des parts dans cette même entreprise.

— Je ne savais pas que Stellar périlait, dis-je en toute sincérité.

— Elle ne périlite pas. Mais si je peux acheter les parts d'un gros actionnaire et les ajouter à celles que moi-même et mes associés avons déjà acquises discrètement – je peux m'emparer du contrôle de l'entreprise. Tout comme votre légendaire Howard Hugues, l'actionnaire en question est un homme qui possède une fortune colossale, qui vit en reclus et cultive son propre isolement avec le fanatisme que met en général une starlet pour séduire le producteur le plus proche. Mais la comparaison s'arrête là. Il s'appelle Axel Barnaby.

— Jamais entendu parler de lui.

— Peu de gens le connaissent. Je suppose qu'il dépense une petite fortune chaque année pour qu'il en soit ainsi. (Il prend le temps de boire une gorgée.) Comme tous les hommes très riches, il a ses faiblesses. (Il secoue la tête avec tristesse.) Ça va peut-être vous étonner, mais même moi, Vincente Manatti, j'ai également mes faiblesses.

— Je suis sidéré, je lui réplique. Vous me paraissiez extrêmement sympathique, en dehors du fait que vous êtes le salopard le plus grossier que j'ai jamais rencontré.

— Barnaby est un collectionneur, poursuit-il, sans prêter la moindre attention à mes puériles insultes. Un connaisseur, si vous préférez.

— En quoi ?

— En femmes ravissantes.

— Ça doit être un passe-temps très onéreux.

— Qu'est-ce que l'argent pour un homme comme Barnaby ? Il peut offrir à n'importe quelle femme une vie d'un luxe inouï, jusqu'à ce qu'il se lasse d'elle. Et il se lasse toujours d'elles au bout de quelques mois. Mais il les dédommage alors, – le baiser d'adieu en or massif ! – généralement en pierres précieuses, fabuleuses fourrures et si la dame a été particulièrement plaisante, – en biens immobiliers d'une valeur fort appréciable. (Il gratte paresseusement sa poitrine velue.) Barnaby donne essentiellement dans les actions en bourse et les femmes, et il n'existe qu'une différence entre les deux. Si un homme est prêt à payer suffisamment pour une action, il est sûr de l'obtenir. Bizarrement, il reste encore un petit pourcentage de femmes qui ne se laissent pas acheter.

— Qui, par exemple ?

— Anna Flamini.

Ses lourdes paupières s'abaissent brusquement, voilant l'éclat de ses yeux perçants.

— Une des rares actrices de nos jours à qui puisse s'appliquer encore l'expression de « star de cinéma ». Elle doit avoir besoin de Barnaby comme d'une jambe cassée !

— Quelle expression pourrait-on employer, exactement ? s'interroge Manatti à haute voix. Un imbroglio ? Anna et moi-même sommes liés, commercialement parlant, par un contrat extrêmement sévère qui n'expire que dans cinq ans. Elle souhaite profondément poursuivre son éblouissante carrière, mais une actrice qui ne tourne plus aucun film pendant cinq ans cesse d'être une vedette – et risque même d'être totalement oubliée au bout d'une si longue période. Il y a

également différentes choses entre nous. Disons, pour simplifier, qu'elle n'est pas en mesure de me refuser un service.

— C'est là le marché que vous voulez conclure ? je demande avec stupeur. Barnaby va vous vendre ses parts et en retour, vous lui livrez Anna Flamini sur un plateau ?

— Une façon crue mais exacte de définir l'opération, répond-il sans s'en faire. Naturellement, Barnaby n'a pas participé en personne aux négociations. Il y a eu un intermédiaire. Un nommé Gregory O'Neil qui, pendant la courte période où j'ai eu affaire à lui, a réussi à me déplaire souverainement. Nous devons avoir une entrevue hier, mais il ne s'est pas manifesté.

— Il pourrait avoir été retardé ?

Il secoue la tête avec décision.

— Impossible, à moins d'une guerre atomique. Deux facteurs seulement ont pu motiver son absence au rendez-vous. Ou bien Axel Barnaby a changé d'avis – ce qui est fort peu probable – ou alors, les négociations sont subitement devenues inutiles.

— Autrement dit, il a déjà Anna Flamini ?

— Je réviserai peut-être l'opinion que je m'étais faite de vous, Holman. A ce que je vois, il est possible que vous soyez vraiment compétent.

— Alors où pourrait-elle être maintenant si elle n'est pas déjà avec Barnaby ? je lui demande d'un ton hargneux.

— Je ne prétendrai pas qu'Anna était enchantée par ma proposition, dit-il, mais nous avons tous les deux parlementé, pourrait-on dire, et elle a fini par reconnaître que les conditions du marché étaient raisonnables. On a annoncé à la presse qu'elle partait en vacances avec sa vieille mère dans un coin reculé d'Autriche. Elle a pris alors l'avion pour Los Angeles avec une amie et elle est arrivée sans problème dans un motel, hier en début de soirée.

— Mais pas en tant qu'Anna Flamini, de toute évidence.

— De toute évidence ! Anna est très habile à se déguiser à l'aide d'une perruque blonde et ainsi de suite. Non, elle est devenue Miss Angelo dès l'instant où elle est montée dans l'avion à Rome. Son amie a voyagé sous son vrai nom, Daphne Woodrow. Anna avait rendez-vous avec moi ici même à onze heures ce matin, mais elle n'est pas venue. J'ai appelé le motel et on m'a dit que les deux femmes en étaient parties définitivement vers huit heures et demie. C'est alors que j'ai décidé que j'avais besoin d'aide. D'un homme comme vous, Holman.

— Qu'est-ce que vous attendez de moi ?

— Trouvez Anna Flamini et ramenez-la-moi.

— Peut-être est-elle allée droit chez Barnaby de sa propre volonté.

— Impossible ! (Il en hennit presque de mépris.) Je suis sûr qu'il lui est arrivé malheur. Elle a dû être kidnappée. Si c'est le cas, Barnaby m'a floué, il a renié sa parole, et je me vengerai. Mais il faut d'abord que je récupère Anna saine et sauve.

— Vous savez quoi ? je demande lentement. Je croyais avoir déjà rencontré les pires salopards qu'on puisse imaginer, mais vous devez leur faire la pige à tous !

— Je vous en prie, ne me faites pas perdre mon temps qui est précieux par des observations pseudo-moralistes, réplique-t-il sèchement. Acceptez-vous cette mission ?

— Sans garantie de succès, dis-je. Je ne peux qu'essayer.

— Je comprends bien, dit-il avec calme. Mais ma patience a des limites. Je vous donne une semaine.

— Autre chose, je reprends. Si je la retrouve et qu'elle est heureuse là où elle est, je ne vais pas la forcer à revenir auprès de vous.

— Evidemment. (Une expression d'ennui se lit dans ses yeux.) Si cette situation découle de sa propre décision, je m'inclinerai. A condition d'en avoir la preuve. Une lettre d'elle, une bande magnétique, – enfin une preuve irréfutable.

— D'accord. (Je m'efforce d'avoir l'air sûr de moi.) Où est-ce que je peux trouver Axel Barnaby ?

— Je vous en prie, Holman ! (Il me gratifie d'un sourire condescendant.) Même moi, Vincente Manatti, je ne connais pas la réponse à cette question.

— Et l'intermédiaire, Gregory O'Neil ?

— Là encore, je ne peux vous être d'aucun secours. Nous devons nous retrouver dans un bar de Wilshire Boulevard, l'Inn Place. J'ai attendu une demi-heure au-delà de l'heure fixée pour le rendez-vous, mais comme je vous l'ai déjà dit, il ne s'est pas manifesté.

— Je peux toujours essayer, de toute façon, dis-je sans enthousiasme. Et le motel ?

— Le Daydream Motor Court. Ils n'ont rien pu me dire du tout quand je leur ai parlé ce matin au téléphone.

— Vous êtes vraiment encourageant, je grommelle.

— Si ça avait été tant soi peu facile, réplique-t-il d'un ton glacial, je m'en serais occupé moi-même.

— Pas de problèmes quant aux frais engagés ?

— Aucun. (Son regard se fait soudain attentif.) Voulez-vous de l'argent tout de suite, Holman ? Une avance sur honoraires ?

— Je ne pense pas.

Il se ressert à boire, ignorant avec soin mon propre verre qui est vide.

— Je suis sûr que vous avez envie de vous mettre au travail tout de suite, Holman, dit-il. Vous trouverez la sortie tout seul ?

Je trouve la sortie tout seul et retraverse la terrasse en direction de la piscine. De plus près, les deux corps étalés à plat ventre ont l'air plus cramés que cuits à point, maintenant. Je m'arrête pour regarder l'index de la blonde se glisser de nouveau sous le slip du bikini et commencer à gratter.

— C'est dommage de dépenser en permanence une telle somme d'énergie, je déclare. Vous ne voulez pas que je gratte à votre place ?

Elle bascule sur le côté et se redresse sur un coude, ses cheveux de miel cascading le long de sa joue. Elle a un corps agréablement pneumatique, aux mesures idéales, – qualités essentielles pour une starlet – et d'après son visage de babydoll, elle n'a guère plus de dix-huit ans. Le regard calculateur de ses yeux gris-bleu lui donne bien dix ans de plus.

— Hé ! fait-elle, et elle se met à glousser de façon hystérique en flanquant un bon coup de coude dans les côtes de sa compagne. C'est lui ! Le gars qui a mis papa en boîte tout à l'heure !

La brune bascule lentement sur le dos et lève les yeux vers moi. Elle est la copie conforme de la blonde, à part la couleur de ses cheveux et de ses yeux qui sont brun moucheté.

— Et alors ? fait-elle d'un ton blasé. C'est lui qui paye le loyer à la place de papa ?

— Je suis Rick Holman, dis-je. Laquelle de vous est Dixie ?

— Dixie ? glapit la blonde d'une voix indignée. Je vous signale que je m'appelle Gabrielle Marcia Ellingsworth.

— Ne fais pas péter ton bikini, intervient la brune avec lassitude. Gabrielle est tout aussi bidon que Dixie, petite, et on le sait toutes les deux. (Elle tourne les yeux vers moi.) Papa trouve que c'est très mignon de nous appeler Dixie et Trixie parce qu'on lui rappelle les souris d'un dessin animé qu'il a vu dans le temps.

— Alors on est Trixie et Dixie, enchaîne la blonde joyeusement. Et on est toutes seules ici avec un grand matou qui s'appelle Holman. Vous voulez jouer au chat et à la souris avec nous, Holman ?

— Avec papa qui nous surveille depuis la maison ? (La brune pousse un soupir de découragement.) Si j'avais su que tu étais nymphomane, je n'aurais jamais fait équipe avec toi.

— Papa dit que vous faites plus ou moins partie de la location, je me hasarde à déclarer.

— Sur sa demande expresse, dit la brune. On aurait refusé, vous

savez, mais comme il est censé être le grand producteur italien et tout ça...

— Un coup de pot pour nous, l'interrompt la blonde. Vous comprenez, c'était la première véritable occasion qu'on avait.

— Mais en fin de compte, reprend la brune avec amertume, il ne nous a sautées ni l'une ni l'autre depuis trois jours et trois nuits que nous sommes ici.

— Une prison ! (La blonde frissonne avec ostentation.) Personne n'a le droit de l'ouvrir à moins qu'il ne vous adresse la parole.

— Comme à une femme de chambre, enchaîne la brune en reniflant d'indignation. Servez à boire, faites la cuisine et bouclez-la pendant que je réfléchis.

— Il doit quand même bien se détendre de temps en temps, dit la blonde sans paraître y croire vraiment.

— Et qui sait s'il ne s'est pas détendu, comme tu dis, avec la bonne femme qui est venue le voir hier soir ? (Une expression sombre et rêveuse se peint sur son visage.) Elle est arrivée vers dix heures du soir et elle n'est repartie qu'au petit matin. Tous les deux bien tranquilles, enfermés dans le bureau pendant tout ce temps-là. Qui sait ce qui s'est passé ?

— Tu veux dire la bonne femme qui parlait comme si elle avait des billes plein la bouche ? (La blonde se met à glousser à ce souvenir.) Malheur ! Elle avait l'air tout droit sortie de *Mrs Miniver*, dernière version. Elle est bien trop distinguée pour ça. Je parie qu'elle ne sait même pas comment ça se passe.

— N'importe quelle bonne femme de son âge sait comment ça se passe, affirme sèchement la brune.

— Des billes plein la bouche ? je m'enquiers. L'accent anglais, vous voulez dire ?

— Exactement ! Vous voyez le genre ? (La blonde pince le nez brusquement et hausse les sourcils.) Tout à fait distinguée !

— Ça me rappelle quelqu'un que je connais, je prétends. Vous ne vous rappelez pas son nom ?

— Daphne Woodrow. Vous la connaissez ?

Je secoue la tête.

— Je pensais à quelqu'un d'autre.

La brune, qui regarde par-dessus son épaule depuis un moment, tourne lentement la tête et considère la blonde, sourcils froncés.

— Dis au revoir au gentil monsieur, fait-elle d'une voix sifflante, les dents serrées. Papa est sur la terrasse et a ses jumelles braquées très exactement sur nous trois.

— Au revoir, gentil monsieur, déclare vivement la blonde. Si

jamais vous avez envie de rigoler et de vous détendre, venez nous voir.

— Trixie et Dixie, murmure la brune.

— On connaît des trucs vraiment chous !

La blonde gonfle ses poumons et ses jeunes seins manquent pratiquement sauter hors du soutien-gorge.

— On les fait ensemble, me confie la brune en un chuchotement rauque.

La blonde me fait la moue.

— C'est plus marrant comme ça.

Je recule précipitamment, et soudain, le reflet du soleil sur les lentilles des jumelles m'aveugle à moitié.

— Hé, dites donc ! (Il semble que la brune vient d'avoir une révélation.) Peut-être que c'est en regardant de loin que papa prend son pied ?

Quand je suis environ à cinquante mètres de la piscine, je jette un coup d'œil derrière moi et je vois deux nymphettes nues caracoler joyeusement tout autour de la piscine, mais cette fois je ne vois aucune lumière se refléter sur des jumelles. C'est peut-être en me voyant partir que Manatti a pris son pied ?

CHAPITRE 2

L'Inn Place est un bar chic, exigü et obscur, situé sur le Wilshire Boulevard, comme me l'a dit Manatti. Une expression de profond regret apparaît dans les yeux du barman tandis qu'il contemple le billet de dix dollars que je tiens à la main et se torture désespérément la cervelle. Mais il n'arrive pas à se rappeler le moindre gars nommé Gregory O'Neil.

Même tabac au Daydream Motor Court. Le directeur est un type très gentil qui voudrait bien me rendre service. Mais oui, il se rappelle fort bien Miss Angelo et Miss Woodrow. Des filles vraiment bien, d'après lui. Etrangères, pense-t-il. L'une avait une sorte d'accent européen du sud, et l'autre devait être anglaise. Elles sont parties vers neuf heures ce matin.

— Toutes les deux ensemble ?

— Bien sûr.

— Vous les avez vu partir ?

Il secoue la tête.

— J'étais très occupé à ce moment-là, monsieur Holman. Miss Angelo est venue au bureau régler la note, puis elle m'a demandé de leur appeler un taxi. Ce que j'ai fait, bien entendu, et ensuite j'ai dû aller passer un savon au gars qui nettoie la piscine parce que les clients se sont plaints toute la semaine qu'il y avait trop de chlore dans l'eau. Quand je suis revenu au bureau, elles étaient parties.

— Vous ne savez pas où le taxi les a conduites ?

— Désolé. Miss Angelo n'a fait aucune allusion à leur destination.

— Eh bien, merci quand même, je lui dis.

— J'espère qu'elles n'ont pas d'ennuis.

— Moi de même, je réplique, et je regagne ma voiture.

Je retourne à ma petite maison de Beverly Hills, symbole de ma réussite sociale, car je ne vois pas ce que je pourrais faire d'autre. Il est près de quatre heures de l'après-midi quand j'arrive ; il fait toujours une chaleur à crever et un long bain paresseux dans ma piscine me paraît tout indiqué. Une demi-heure plus tard environ, alors que je suis étendu au bord de la piscine, un Tom Collins à portée de la main droite, le téléphone sonne. J'entre dans la maison et

décroche à la quatrième sonnerie.

— Monsieur Holman ?

Une voix féminine, et très britannique, vraiment.

— Soi-même.

— J'ai un message pour vous, enchaîne la voix d'un ton neutre.

— Vous émettez également des voyelles merveilleusement modulées, je réplique avec admiration.

— Le moment est mal choisi pour ce genre de propos oiseux, reprend-elle, plus froidement. Anna Flamini est en sécurité et parfaitement heureuse dans un endroit où ni Vincente Manatti ni aucun des mercenaires de votre espèce qu'il emploie ne peuvent la trouver.

— C'est ce que je suis ? je demande avec une admiration renforcée. Un mercenaire, rien que ça !

— Miss Flamini s'est retirée dans un endroit sûr pour reconsidérer une promesse qu'elle a dû faire récemment, contrainte et forcée, à M. Manatti, poursuit la voix. Lorsqu'elle aura pris une décision, elle reviendra, pas avant.

— Comment savez-vous tout ça ? je demande.

— Je suis une amie intime de Miss Flamini.

— Daphne Woodrow ?

— Oui, si ça vous intéresse.

— Dites-moi une chose. Anna Flamini dormait comme un loir la nuit dernière au motel pendant que vous et Manatti aviez un long tête-à-tête dans le bureau de la maison qu'il a louée ?

— Vous avez perdu l'esprit ?

— C'est une question hors de propos, je lui réplique d'une voix grinçante, mais comme je suis du genre généreux, je vais vous en poser une qui est très pertinente, elle. Dans quel clan êtes-vous exactement ?

Pendant près de dix secondes, j'entends son souffle haletant à l'autre bout du fil. Puis elle répond enfin :

— Je peux vous assurer que je n'ai pas mis les pieds chez M. Manatti la nuit dernière.

— Vous avez peut-être un sosie ? Une bonne femme avec des billes plein la bouche et qui se fait appeler Daphne Woodrow.

Un brusque déclic ; elle m'a raccroché au nez. Mon Tom Collins ayant considérablement souffert de la chaleur, je le porte au bar pour le rafraîchir. Je ne veux même pas réfléchir à ce coup de fil, sinon je sens que je vais devenir enragé. Dix minutes plus tard environ, le téléphone sonne encore.

— Rick Holman ? demande une voix d'homme.

— Holman, oui.

— Une seule question. Je m'appelle Gregory O'Neil. Ce nom vous dit quelque chose ?

— Un peu, oui !

Il a un petit rire.

— J'avais fait un pari avec moi-même. Après le lapin que je lui ai posé hier matin et la disparition de la même Flamini ce matin, qu'allait faire Manatti ? Il allait se renseigner, je me suis dit, pour savoir s'il n'y avait pas dans le coin quelqu'un capable de régler ce genre de situations. Et à qui pouvait-il faire appel, sinon à Holman ?

— Pauvre vieux Vince. Il est vraiment d'une humeur de dogue en ce moment. De son point de vue, Axel Barnaby l'a doublé. Il a kidnappé la fille et renié sa parole.

— Vince est complètement dingue, affirme O'Neil. Le seul principe que Barnaby respecte dans cette vallée de larmes, c'est qu'un marché, une fois conclu, est sacré. Je suis sûr que c'est un être parfaitement dénué de scrupules, mais il n'est jamais revenu sur un marché conclu.

— En somme, vous me dites que vous n'avez pas Anna Flamini ?

— Exact. Oh, évidemment, je l'ai fait surveiller dès son atterrissage à l'aéroport de L.A. – simplement pour être sûr que Manatti pourrait livrer la marchandise le moment venu. Mais mon gars l'a perdue quand elle a quitté le motel ce matin. Ou plutôt, devrais-je dire, quand elle n'a pas quitté le motel ce matin.

— Répétez voir un peu ? je demande lentement.

— Comme vous le savez peut-être déjà, elle portait une perruque blonde.

— Manatti me l'a dit.

— Elle avait cette bonne femme anglaise avec elle. Une grande brune, presque aussi bien roulée qu'Anna elle-même. Enfin bref, mon gars a vu le taxi s'éloigner du motel avec les deux filles à l'arrière et il a suivi. Elles sont descendues du taxi quelque part du côté de Bel Air et sont restées plantées sur le trottoir à le regarder se garer vingt mètres plus loin. Et alors, elles se sont mises à rigoler toutes les deux comme des bossues et celle qu'il croyait être Flamini a enlevé sa perruque pour lui permettre de voir qu'elle était vraiment blonde dessous !

— Pendant ce temps, au motel, la vraie Flamini et Woodrow étaient parties vers une destination inconnue ? je conclus.

— Tout juste. (Il observe une courte pause.) Je ne vois pas pourquoi nous ne pourrions pas joindre nos efforts, Holman, Votre maître veut la récupérer, et le mien aussi. Sauf que je n'ose pas lui

dire qu'elle a disparu, parce qu'il risquerait de penser que c'est ma faute, que j'ai commis une erreur à un moment quelconque. Ce n'est pas tellement le fait que les gars commettent des erreurs qui tracasse Barnaby ; c'est seulement qu'il les fout à la porte avec une telle célérité qu'ils se retrouvent sur le sable sans même savoir ce qui leur est arrivé. Vous comprenez mon point de vue, Holman ?

— Absolument, dis-je, et je partagerais volontiers avec vous tous les indices que je pourrais avoir ; l'ennui, c'est que je n'en ai aucun.

— Je ne vois pas comment un troisième larron aurait pu intervenir dans cette affaire, reprend-il d'un ton résigné. J'en déduis donc que ça doit être Flamini elle-même qui a décidé de se tirer des pattes.

— Espérons que vous avez raison. Ça pourrait nous faciliter la tâche, – du moins, je l'espère.

— Je fais surveiller l'aérodrome vingt-quatre heures sur vingt-quatre, reprend-il. Si elle décide de rentrer tout droit à Rome, je le saurai.

— C'est vraiment dommage que votre copain n'ait pas kidnappé une des deux autres sauterelles, sur le trottoir de Bel Air, dis-je.

— Ça, je le sais ! (Une certaine hargne perce dans sa voix.) Et vous parlez d'un ex-copain. (Il me donne un numéro où je peux l'atteindre à n'importe quelle heure et attend que je l'aie noté.) Eh bien, Holman, tout ce qu'on peut faire maintenant, à mon avis, c'est attendre et se battre les flancs en essayant d'avoir une idée de génie.

— Je suppose, oui. Dites-moi une chose, O'Neil. Pourquoi n'êtes-vous pas allé à votre rendez-vous avec Vince hier ?

Il se met à rire.

— Je voulais créer un certain suspense, en attendant d'être sûr que Flamini soit bien ici et qu'il puisse tenir parole.

— Je ne vous trouve pas très convaincant, lui dis-je en toute sincérité.

— Je ne le suis jamais à cette heure-ci de la journée, réplique-t-il. C'est l'heure creuse, avant mon deuxième Martini. Je vous ferai signe, Holman.

— Epatant.

Un deuxième Tom Collins fraîchement préparé me paraît la seule solution et je suis en train de le concocter lorsqu'un coup de sonnette retentit. Jamais le temps de s'ennuyer, je songe, comme Trixie doit être en train de dire à Dixie en ce moment même. J'ouvre la porte d'entrée une seconde plus tard et admire sans la moindre discrétion la brune qui se tient sur le seuil.

La description d'O'Neil était exacte, mais en dessous de la vérité. C'est une grande brune admirablement balancée. Ses cheveux,

partagés par une raie au milieu, encadrent son visage de deux bandeaux aile de corbeau. Dans ses grands yeux noirs, brille un éclair d'autorité, qui dissimule peut-être quelque chose d'entièrement différent. Elle a un nez droit des plus aristocratiques qui, visiblement, ne veut rien avoir à faire avec la bouche, — surtout, je suppose, parce qu'il trouve la bouche trop vulgaire et sensuelle, avec cette lèvre inférieure charnue gonflée en une moue légère.

Elle porte une mini-robe de toile blanche qui s'arrête en haut des cuisses. Cette tenue a le double mérite de montrer dans toute leur perfection ses longues jambes fuselées et de mouler suffisamment sa poitrine arrogante pour me laisser voir qu'elle ne croit pas aux vertus d'un soutien-gorge. Elle porte un sac de daim noir en bandoulière et elle se cramponne à la courroie comme si elle se trouvait dans le métro aux heures de pointe.

— Mais c'est révoltant ! s'exclame-t-elle, de son accent si admirablement britannique. Au nom de la décence, allez immédiatement vous habiller !

Je baisse les yeux sur le short hawaïen que je porte et me demande si elle est vraiment victime de son imagination.

— Je suis Daphne Woodrow, poursuit-elle avant que j'aie pu exprimer ma pensée. Nous avons à discuter de choses importantes mais je ne vais certainement pas avoir une conversation avec un homme hirsute et à moitié nu !

— Et un homme entièrement nu ? je suggère, plein d'espoir. Si vous me facilitez la tâche, je n'ai qu'à enlever mon short.

— Vous vous trouvez drôle, je suppose ?

Elle fait glisser le sac de son épaule, l'empoigne par la courroie et le balance à toute volée dans ma direction. J'essaye de l'éviter en me baissant, mais j'en reçois un violent coup sur la nuque.

— Tenez ! (Elle n'est même pas essoufflée.) Ça vous apprendra qu'il ne faut pas plaisanter avec moi.

— Entrez donc vous reposer un instant, espèce de furie ! je lui aboie.

De la main droite, je l'empoigne par sa robe à hauteur de la taille et tire violemment.

— Lâchez-moi, sale brute ! glapit-elle.

— Si vous continuez à résister, Miss Woodrow, je lui réplique poliment, votre robe va y rester.

Elle laisse échapper un gémissement de désespoir, puis se laisse à contrecœur attirer dans la maison. Lorsque nous atteignons le living-room, je lâche la mini-robe, pose la main à plat sur le visage de la fille et pousse sans ménagement. L'instant d'après, elle se retrouve

brusquement assise dans un fauteuil.

— Je vais m’habiller, lui dis-je. Pendant mon absence, occupez donc votre temps en vous livrant à quelques réflexions sur la guerre d’indépendance de l’Amérique.

Je reviens deux minutes plus tard, vêtu d’un pantalon de toile et d’un sweat-shirt. La fille est toujours assise dans le fauteuil, les pommettes enflammées, les jambes croisées aussi étroitement que peut le faire une fille en mini-robe.

— Vous voulez boire quelque chose ? je lui demande.

— Je tiens à vous signaler que vous êtes l’être le plus grossier, le plus rustre que j’ai jamais eu le malheur de rencontrer, dit-elle à voix basse. Et je prendrai un scotch à l’eau, sans glace.

Je lui prépare son verre et le lui donne, puis je vais m’asseoir sur le divan en face d’elle, mon Tom Collins à la main.

— Je suis venue à cause d’une chose que vous m’avez dite au téléphone, monsieur Holman, reprend-elle.

— Rick, je rectifie.

Elle ferme les yeux avec énergie pendant une ou deux secondes.

— Si ce n’était pas une question de vie ou de mort, je serais déjà repartie d’ici, après la façon dont vous m’avez insultée. La seule idée de devenir suffisamment amie avec vous pour vous appeler par votre prénom serait comique, si elle n’était pas aussi révoltante. J’espère que c’est clair ?

— Comme de l’eau de roche, et si vous gardez les jambes croisées avec autant de vigueur, il est bien possible que vous ne puissiez jamais plus remarquer.

— C’est vraiment étrange, dit-elle d’une voix ténue, mais pourquoi les Américains sont-ils aussi doués lorsqu’il s’agit de se montrer d’une totale vulgarité ?

— Une question de chance, je suppose, je réplique d’un petit ton satisfait. De quoi voulez-vous parler, au fait, qui soit une question de vie ou de mort ?

— Vous m’avez demandé ce que je faisais la nuit dernière dans la maison de M. Manatti. Quand je vous ai dit que je n’y avais pas mis les pieds, vous m’avez répondu que j’avais peut-être un sosie qui se servait de mon nom. Qu’entendiez-vous par-là ?

— Manatti a deux filles avec lui dans la maison. Elles m’ont parlé de cette Anglaise, – Daphne Woodrow, – qui était venue le voir hier soir. Cette visite les inquiétait un tantinet car elles craignaient la concurrence.

Elle se met à mâchonner pensivement pendant un moment sa lèvre inférieure.

— Je ne comprends pas pourquoi quelqu'un voudrait se faire passer pour moi auprès de M. Manatti...

— Ne me demandez pas ça à moi, dis-je en haussant les épaules. Je nage déjà en pleine confusion.

— Je veux seulement aider Anna, reprend-elle doucement. Mais je ne sais plus très bien ce que je dois faire maintenant. (Brusquement, elle frissonne.) Vincente Manatti est un monstre, monsieur Holman.

— J'ai conclu un marché avec lui avant d'accepter cette mission, dis-je. Si je la retrouve et qu'elle ne veuille pas retourner auprès de lui, je n'essaierai en aucun cas de la forcer. Ça vous rassure un peu ?

— Peut-être, répond-elle d'une voix encore incertaine. Il faut que je réfléchisse à tout ça.

— Pendant que vous réfléchissez, dites-moi une chose. Comment avez-vous su, pour commencer, que Manatti m'avait engagé ?

Ses yeux noirs s'arrondissent de surprise.

— Etes-vous atteint d'amnésie, monsieur Holman ?

— Pas que je sache, je réponds d'un ton acerbe. Et qu'est-ce que ça veut dire, bon Dieu ?

— Avez-vous oublié que vous m'avez téléphoné à l'hôtel cet après-midi, il n'y a pas plus de deux heures ?

Une sorte de rictus me retrousse les lèvres.

— Je crois que j'ai oublié, tout comme vous avez oublié votre visite chez Manatti la nuit dernière, non ?

— Ça n'était pas vous ?

A son tour d'avoir les lèvres retroussées par un rictus.

— Exact. Mais dites-moi donc à tout hasard ce que je vous ai raconté.

— Vous avez été très grossier ! Vous avez commencé par me traiter d'Angliche stupide. Ensuite vous avez dit qu'Anna était déjà en route pour le Nid d'Aigle et que j'avais le temps d'avoir des cheveux blancs si j'attendais qu'elle revienne à Los Angeles. Je pouvais donc aussi bien prendre le prochain avion pour Rome. Là-dessus, vous avez raccroché.

— Le Nid d'Aigle ?

— La maison d'Axel Barnaby qui a tout de la forteresse, paraît-il. M. Manatti ne vous en a pas parlé ?

— Non, entre autres choses. Alors pourquoi m'avez-vous rappelé plus tard pour me sortir toute cette salade sur Anna Flamini qui avait cherché asile dans une retraite sûre ?

— Parce qu'elle m'a appelée un peu plus tard et m'a dit que tout avait marché comme prévu. Je savais donc que vous aviez menti en

prétendant qu'elle était en route pour le Nid d'Aigle et je tenais à vous en avertir. Mais finalement, ça n'était pas vous, n'est-ce pas ? (De nouveau, elle se mordille la lèvre inférieure.) Maintenant, me voilà encore plus désorientée. Qui s'est servi de votre nom au téléphone ? Si c'est quelqu'un qui travaille pour Barnaby, s'il a kidnappé Anna, il pouvait facilement la forcer à me raconter un tas de mensonges, n'est-ce pas ?

— Je suppose, oui. Au point où j'en suis maintenant, tout semble possible ou impossible !

Elle regarde le verre qu'elle tient à la main droite comme si elle se demandait comment diable il est arrivé là, puis elle en boit une gorgée avec circonspection.

— J'espère que je ne regretterai pas ma décision, monsieur Holman, déclare-t-elle d'une voix contenue, mais je crois bien que je suis dans l'obligation de vous faire confiance.

— Merci infiniment, je réplique.

— Je sais où est Anna en ce moment, poursuit-elle. Ou plutôt, où elle devrait être, si on ne l'a pas forcée à me débiter toute une série de mensonges au téléphone.

— Alors, où est-elle ? je demande, plein d'espoir.

— Je ne me fie pas entièrement à vous, monsieur Holman, reprend-elle. Nous pourrions, si vous voulez bien, monter dans votre voiture et je vous indiquerai la direction au fur et à mesure ?

— D'accord, dis-je à contrecœur.

Je liquide mon verre et attends poliment. Daphne Woodrow boit nerveusement une gorgée du sien, puis le pose sur la petite table à côté de son fauteuil. L'appel muet que je lis dans ses yeux se transforme rapidement en une expression de désespoir.

— Qu'est-ce qui se passe ? je demande.

— J'ai une crampe ou je ne sais quoi, dit-elle d'une voix étranglée. Je ne peux pas décroiser les jambes.

— Je peux peut-être vous aider ?

A en juger par ce que je lis sur son visage, elle n'a pas la moindre envie que je l'aide. Les muscles de sa mâchoire se crispent tandis qu'elle fait manifestement un suprême effort, mais ses jambes demeurent immuablement croisées.

— Merci, me lance-t-elle d'une voix sifflante.

Je m'agenouille devant elle et empoigne avec fermeté chacune de ses chevilles. Une traction exercée avec douceur n'amène aucun résultat. J'essaye plus violemment, – tirant et poussant – et ses jambes restent étroitement croisées, comme si elles étaient soudées l'une à l'autre.

— Il faut faire quelque chose ! s'écrie-t-elle avec désespoir. Je ne veux pas rester infirme jusqu'à la fin de mes jours !

— Je crois avoir trouvé la solution, dis-je. Si vous vous penchez en arrière dans le fauteuil et soulagez vos jambes du poids de votre corps, je pourrai alors – (je me livre à une mimique de démonstration) – pousser votre jambe gauche vers le haut et en même temps pousser la droite vers le bas, en travers de la gauche.

Elle frissonne.

— J'ai l'impression que vous allez me fendre en deux !

— Très bien. (Je hausse les épaules.) Si vous préférez passer le restant de vos jours à glisser votre arrière-train d'une chaise à une autre...

— Bon, d'accord, aboie-t-elle, mais allez-y doucement.

Elle s'enfonce dans son fauteuil jusqu'à ce que ses pieds décollent du sol et j'entre alors en action. Une prise solide sur chaque cheville, et après avoir silencieusement compté jusqu'à trois, j'écarte brutalement les mains. Le résultat est plus que satisfaisant. Elle pousse un cri de frayeur anticipé quand ses jambes se séparent brusquement, puis un quart de seconde plus tard, le fauteuil bascule à la renverse. Pendant un bref instant, Daphne Woodrow semble se tenir sur la tête dans le vide, – ce qui constitue un exploit peu ordinaire – avant d'être catapultée derrière le fauteuil renversé.

Je me redresse en vitesse pour aller à son secours. Elle est à plat ventre, étalée de tout son long sur le tapis. La mini-robe est retroussée jusqu'à la taille, révélant un derrière merveilleusement rond, mis en valeur par une moulante culotte en soie.

— Ça va ? je demande.

Elle émet un faible gémissement, puis réussit à basculer sur le dos. Les yeux noirs qu'elle lève sur moi brillent d'une haine fanatique.

— Vous devez être une sorte de fou homicide, déclare-t-elle avec une amertume infinie.

— Voyons, réfléchissez, je réplique d'un ton encourageant. Maintenant, vous pouvez de nouveau marcher.

— Si je n'ai pas la colonne vertébrale fracturée en plusieurs endroits !

Il lui faut un certain temps pour se relever. Elle se met alors à boitiller lentement en direction de son sac posé par terre. Holman, je me le rappelle brusquement, est avant tout un gentleman.

— Permettez, dis-je de mon ton le plus mondain et, me baissant pour ramasser le sac, je le lui tends.

— Merci, répond-elle avec une égale courtoisie, juste avant de projeter féroce­ment son sac dans ma direction.

Me rappelant la précédente expérience, je me baisse précipitamment, mais trop tard. Le sac me choppe en pleine figure avec une telle violence que je vacille sur moi-même comme un ivrogne.

— Je me sens d'un seul coup beaucoup mieux, déclare la brune d'un ton animé. On y va ?

CHAPITRE 3

Une brise fraîche souffle de l'océan et ébouriffe les cheveux de la brune assise à côté de moi à l'avant de la décapotable. J'ai déjà assez de mal à suivre les courbes tortueuses de la Nationale Un sans en plus essayer de tenir une brillante conversation ; je me concentre donc sur mon volant.

— Je n'aime pas les Américains, déclare-t-elle à brûle-pourpoint.

— Vous cachez bien votre jeu, je grommelle. J'ai encore mal au crâne des coups que vous m'avez flanqués avec votre foutu sac.

— Comment vouliez-vous que je réagisse, réplique-t-elle d'un ton glacial, après avoir été délibérément jetée à bas de ce fauteuil ? Je ne suis que bleus et contusions de la tête aux pieds.

— Vous croyez pouvoir me dire maintenant en toute sécurité où nous allons ? je demande d'une voix grinçante. Ou bien devrai-je reposer la question quand nous atteindrons San Francisco ?

— Continuez à rouler, dit-elle. Nous ne sommes plus qu'à trente kilomètres.

— Vous connaissez un certain Gregory O'Neil ?

— Non. Je devrais ?

— Je ne pense pas.

Notre conversation se borne là. Une vingtaine de kilomètres plus loin, elle me dit de prendre la prochaine à droite. C'est un étroit chemin de terre qui semble escalader tout droit le flanc presque vertical d'une montagne. Au bout de cinquante mètres, je vérifie dans le rétroviseur et constate que la voiture noire qui nous suit fidèlement depuis L.A. a également bifurqué.

— C'est encore loin ? je demande au moment où les roues avant heurtent une ornière, ce qui déclenche toute une série de vibrations dans la suspension.

— Je ne sais pas trop, avoue-t-elle. Anna m'a dit qu'il y avait une autre route sur la gauche juste avant d'arriver au sommet de la montagne. C'est là qu'elle a loué un bungalow.

— Elle aime la nature ? je m'enquiers.

— Je trouve que ça a été très malin de sa part, franchement, déclare-t-elle d'un ton supérieur. Qui irait la chercher si près de la

maison, comme c'est le cas ?

J'en grince des dents.

— Quelle maison ?

— Vous ne saviez pas que le Nid d'Aigle n'est qu'à quelques kilomètres d'ici ? Je croyais que tout le monde était au courant !

Nous trouvons le deuxième chemin de terre au moment où il me semble que nous allons nous envoler directement par-dessus le sommet de la montagne. Au bout d'un kilomètre de cahots monstrueux, nous arrivons en vue d'une rangée de bungalows. Si le propriétaire espérait faire fortune en les louant pour l'été, il semble qu'il ait mal choisi son année. Il y en a six en tout, tristement alignés les uns à côté des autres, et ils ont tous l'air d'attendre qu'on tourne un remake de *la Route au Tabac*.

Je stoppe la voiture, puis me tourne vers ma compagne.

— Elle ne vous a pas précisé, je suppose, quel bungalow elle louait ?

— Non. (Elle ouvre la portière.) Mais ça devrait être assez facile à découvrir.

— Mais bien sûr. Vous n'avez qu'à hurler une quelconque grossièreté en italien et voir qui répond.

La voiture noire n'a pas réapparu dans le rétroviseur, comme elle aurait déjà dû le faire. Peut-être était-ce tout bêtement une coïncidence et le conducteur habite-t-il en haut de la montagne ? Ou bien, à présent qu'il est sûr de notre destination, préfère-t-il choisir son moment ? Oh, et puis merde après tout ! Je suis pour l'instant le jouet de la destinée, pris au piège, réduit à l'impuissance au cœur d'une subtile toile d'araignée, attendant de voir ce que me réserve l'avenir. Je descends donc de voiture et rejoins Daphne Woodrow au bord du chemin de terre.

— Si je me fie à mon intuition, je déclare, je dirais que personne ne s'est approché de ces bungalows depuis un siècle.

— Anna m'a indiqué le chemin de façon très explicite, réplique-t-elle froidement. Je suis sûre que c'est ici.

Nous cognons aux portes des deux premiers bungalows sans aucun succès et comme nous nous dirigeons vers le troisième, une expression d'incertitude commence à poindre sur le visage de la brune.

— Vous savez quoi ? je demande d'un ton animé. Si quelqu'un s'est fait passer pour vous chez Manatti hier soir et que quelqu'un d'autre a imité ma voix pour vous appeler au téléphone cet après-midi, il n'est pas impossible qu'on ait également imité la voix d'Anna Flamini au téléphone.

— Oh, bouclez-la ! fait-elle sèchement.

Je lève le poing et tambourine à la porte du troisième bungalow qui pivote pour s'ouvrir en grand.

— C'est peut-être le bungalow d'Anna ? fait Daphne Woodrow, pleine d'espoir. Elle pourrait être sous la douche ou je ne sais quoi.

— Nous pourrions peut-être nous lancer en pleine aventure et jeter un coup d'œil ? je suggère.

Elle passe devant moi pour pénétrer dans la pièce principale et je la suis sans me presser. J'ai décidé une bonne fois que la seule politique possible pour moi, c'était d'adopter une attitude de laisser faire et voir venir. Pour le moment, il existe tellement de questions sans réponse, que j'espère, en ne faisant rien, tomber par hasard sur une solution. Je m'assois sur une chaise en bois et allume une cigarette. La brune revient quelques secondes plus tard dans la pièce en se mordillant de nouveau la lèvre inférieure.

— Il n'y a qu'une petite cuisine, une salle de bains et une chambre à coucher, en plus de cette pièce, dit-elle. Le tout vide. Mais Anna est venue ici, j'en jurerais !

— Un don de seconde vue ? je m'enquiers. Ou bien, votre intuition féminine ?

— Son parfum, répond-elle sèchement. Je l'ai senti dans la salle de bains. On ne peut pas s'y tromper, il est à base d'œillet mignardise, et coûte une fortune. On le fabrique spécialement pour elle à Rome.

— Ça me fait toujours plaisir de savoir que les pauvres arrivent quand même à s'en sortir, dis-je.

Elle manque taper du pied de fureur.

— Mais vous ne comprenez donc pas ? Il a dû lui arriver quelque chose d'épouvantable. Elle ne serait pas partie d'ici de son plein gré.

Elle me dévisage un instant, le regard dénué d'expression, puis finit par prendre conscience du ronronnement d'un moteur de voiture.

— Qui est-ce ? demande-t-elle.

— Je ne sais pas, mais en tout cas, il nous suit depuis Los Angeles, je réponds en toute sincérité.

— Et vous l'avez laissé faire ?

— Pourquoi pas ?

— J'aurais dû savoir que je ne pouvais pas faire confiance à un individu de votre espèce ! lance-t-elle, les yeux étincelants de fureur. Tous les mensonges que vous m'avez servis, concernant votre conversation avec Manatti ! Vous ne vouliez pas, soi-disant, faire de mal à Anna !

— Je suis de trop ? demande une voix paresseuse.

Le gars qui se tient sur le seuil de la porte nous gratifie d'un regard chaleureux, puis avance dans la pièce. Il est fort élégant, du sommet

du crâne à la pointe de ses coûteuses chaussures. Ses épais cheveux noirs et bouclés ont été brossés avec soin pour donner une impression de savant désordre et sa luxuriante moustache est admirablement taillée. Les couleurs de sa chemise, de son complet et de sa cravate se marient à la perfection et la chevalière qui orne l'index de sa main droite pourrait avoir été volée à un potentat oriental. Ses yeux gris foncé, largement écartés, sont bordés de cils d'une extravagante longueur et sont éclairés d'une expression ambiguë, presque faunesque.

— Qui êtes-vous ? demande Daphne Woodrow d'un ton froid.

— Je m'appelle O'Neil. (Il lui sourit.) Gregory O'Neil. Nous ne nous connaissons pas, Miss Woodrow, mais je suis sûr que nous allons devenir d'excellents amis.

— O'Neil ! (Elle me gratifie d'un regard irrité.) Vous avez déjà mentionné son nom. Vous devez me prendre pour une idiote ! Vous travaillez ensemble depuis le début, bien entendu !

— Vous vous trompez, rectifie O'Neil avec tristesse. C'était en effet le marché que nous avions conclu au téléphone, mais M. Holman, manifestement, a changé d'avis aussitôt après avoir raccroché.

— C'est mon côté gitan, dis-je. Une brusque envie de voir de nouveaux horizons et au diable les liens qui vous retiennent !

— Et comment va Miss Flamini ? (O'Neil tourne les yeux vers la porte de la salle de bains.) Elle s'est bien reposée, j'espère.

— Elle n'est pas ici, déclare la brune d'une voix tendue.

— Vous ne m'en voudrez pas, j'en suis sûr, si je vérifie ? réplique poliment O'Neil. Lonnie !

Le gars qui se matérialise derrière lui sur le pas de la porte, pourrait, à première vue, être votre gentil voisin pharmacien, un gars au visage plaisant sans grande personnalité. Mais ses gestes rapides et précis, joints à son regard morne et froid, le désignent nettement comme un professionnel.

— Regarde dans les autres pièces, lui dit O'Neil.

Lonnie disparaît et revient en moins de trente secondes. Il secoue brièvement la tête.

— Alors, va voir les autres bungalows, reprend O'Neil qui ne semble guère avoir d'espoir.

Lonnie sort, laissant la porte ouverte. O'Neil dépouille un gros cigare de son étui en cellophane et l'allume avec soin.

— Très bien, Holman, déclare-t-il enfin lentement. Après tout, j'ai le sens de la plaisanterie. Il s'agit simplement d'un gag destiné à me faire perdre mon temps ou quoi ?

— Dites-lui, je déclare à Daphne Woodrow.

— Dites-lui vous-même, me lance-t-elle sèchement.

Je dévisage un instant O'Neil dont le regard s'est teinté d'une froide hostilité et je hausse les épaules.

— Je ne vois aucune raison pour que vous ne nagiez pas, vous aussi, en pleine confusion. Les petites amies louées par Manatti m'ont dit que Miss Woodrow était allée le voir hier soir, mais elle affirme le contraire. Elle m'a dit que je l'avais appelée en début de journée et lui avais annoncé qu'Anna Flamini était déjà en route pour le Nid d'Aigle, et j'ai soutenu qu'il n'en était rien. Plus tard, prétend-elle, Anna l'a appelée pour lui annoncer qu'elle était saine et sauve dans la retraite où elle se cachait. Mais après cet échange de confidences plutôt embrouillées, Miss Woodrow a commencé à se demander si c'était bien la véritable Flamini qui l'avait appelée ou une fausse. Elle a donc décidé de me faire en partie confiance et de me conduire à la soi-disant retraite d'Anna.

— Vous me croyez assez idiot pour avaler ça ? ricane-t-il.

— Je ne vous crois pas assez idiot pour ne pas le croire, je grommelle. Vous formiez un très joli tableau dans mon rétroviseur entre L.A. et ici. Si je n'avais pas voulu de vous, vous croyez que je n'aurais pas essayé de vous semer durant le trajet ?

Il tire un moment sur son cigare, puis il pointe l'index sur la brune.

— Alors, c'est elle qui ment ?

— C'est bien possible, j'acquiesce. Peut-être que tout le monde ment, y compris vous, moi, et Vince Manatti.

— De quoi diable parlez-vous maintenant ? demande-t-il d'un ton renfrogné.

— Un troisième larron, je réponds. Quelqu'un d'autre, en dehors de Manatti et Barnaby, pour qui Anna représente un intérêt capital.

Il secoue vivement la tête.

— Impossible !

— Un troisième larron qui a réussi à nous plonger tous les trois dans une telle confusion que nous ne savons pas où nous en sommes et nous contentons de tourner en rond.

— Je continue à ne pas être d'accord, dit O'Neil.

— Vous n'avez pas appelé Miss Woodrow en vous faisant passer pour moi cet après-midi ? je demande avec patience.

— Pourquoi aurais-je fait ça, bon Dieu ?

— Alors, quelqu'un d'autre l'a fait. Sinon, comment aurait-elle connu mon existence ? Vous-même aviez deviné, d'accord ? Manatti allait engager quelqu'un et il était logique que ce soit moi. Ça, je veux bien l'admettre, mais Miss Woodrow ne pouvait même pas connaître mon nom avant que quelqu'un s'en serve au téléphone.

Lonnie revient dans le bungalow, s'adosse à un mur et commence à se mordiller l'ongle du pouce.

— Alors ? fait O'Neil.

— Vides, répond Lonnie d'un ton presque timide. Vous voulez que je le mette en petits morceaux, (Il me désigne d'un signe de tête.) pour savoir la vérité ?

— Non. (O'Neil secoue la tête.) Va attendre dans la voiture.

— J'aurais jamais cru que vous vous laisseriez attendrir en période de crise, déclare Lonnie à l'ongle de son pouce.

Puis, visiblement à contrecœur, il sort pour gagner la voiture.

— Un troisième larron ? reprend O'Neil qui me dévisage intensément. Qui ?

— Comment diable le saurais-je ? je réplique avec irritation. Il y a peut-être un moyen de le savoir. Allez poser la question à Barnaby et moi j'irai la poser à Manatti.

— Mais Anna est venue ici, intervient brusquement Daphne Woodrow. J'ai senti son parfum dans la salle de bains.

— Ou bien vous êtes une petite futée, lui dit O'Neil. Ou alors, une illuminée ! (Il reporte les yeux sur moi.) Vous avez peut-être raison d'envisager l'existence d'un troisième larron. A moins que vous n'ayez inventé toute cette salade, vous et Manatti, pour me déboussoler depuis le début.

— Peut-être que le monde est plat et qu'une soucoupe volante n'est qu'une tarte dans le ciel, je grommelle. Allons-nous rester ici à parlementer toute la nuit, ou allons-nous faire quelque chose ?

Il tient son cigare entre le pouce et l'index, puis l'examine comme s'il détenait tous les secrets de l'univers, soigneusement enrobés dans les feuilles de tabac.

— Quelque chose d'épouvantable est arrivé à Anna. Je le sais ! déclare Daphne Woodrow d'une toute petite voix.

— Très bien, Holman, dit O'Neil d'un ton soudain décidé. Nous allons adopter votre solution, mais en la modifiant légèrement. Pour commencer, on va tous aller trouver Axel Barnaby.

— J'espère que vous ne comptez pas sur ma présence, fait la brune.

— Tous les trois, dit-il, vous comprise.

— Je refuse ! clame-t-elle en le foudroyant d'un regard furibond. Je n'irai pas voir cet horrible individu !

— Mon petit chou, lui réplique O'Neil d'une voix grinçante, vous n'avez pas le choix.

— Monsieur Holman ! (Elle me coule un regard suppliant entre ses

longs cils.) Vous allez me protéger, n'est-ce pas ?

— Vous rigolez, non ?

— Alors, allons-y, dit O'Neil.

— Je ne bougerai pas d'ici !

Daphne Woodrow fait glisser son sac de son épaule et le tient par la courroie.

— Vous pouvez gagner la voiture toute seule, ou alors je vous porterai, dit O'Neil. A vous de choisir, pour moi, c'est du pareil au même.

Elle commence à faire pivoter son sac en voyant O'Neil se rapprocher d'elle et je contemple la scène avec intérêt, tout en me demandant comment il va réagir. Il se baisse brusquement pour éviter le sac, attrape le poignet de la fille et lui arrache la courroie. Il lui, passe ensuite adroitement la bandoulière par-dessus la tête comme un nœud coulant et quand la courroie arrive à hauteur de sa taille, il fait tourner le sac jusqu'à ce que la courroie soit suffisamment serrée pour lui immobiliser les deux bras le long du corps.

— Et maintenant, allons-y.

— Je ne bougerai pas d'ici ! lui répète la brune d'une voix sifflante.

Un son explosif comme un coup de canon retentit quand il lui assène une claque vigoureuse sur le derrière et, d'un saut de gazelle, elle bondit vers la porte. Je les suis jusqu'aux voitures et nous nous empilons tous les quatre dans la conduite intérieure noire. Lonnie est au volant et je suis assis à côté de lui ; O'Neil est installé derrière en compagnie de la brune qu'il a réduite à l'impuissance en maintenant la bandoulière étroitement serrée autour de sa taille.

— Je suppose que j'aurais dû m'attendre à de pareilles brutalités de la part d'un gangster de votre espèce, déclare-t-elle avec amertume. Mais je croyais au moins que Holman avait la vague prétention de passer pour un gentleman. Je vous méprise ! me hurle-t-elle dans mon dos. Vous n'êtes qu'un lâche, un être abject. Vous restez planté là à regarder cette brute dégénérée attaquer une pauvre femme sans défense.

— Vous ne pourriez pas la boucler ? lui demande O'Neil d'un ton presque suppliant.

— Et qu'avez-vous à répliquer à ça, monsieur Holman ? fait-elle d'une voix frémissante.

— C'est un excellent conseil, je réponds. Suivez-le.

Elle pousse une sorte de grondement, puis retombe contre le dossier de la banquette quand Lonnie écrase le champignon, projetant la voiture en avant.

— J'avais un copain dans le temps, me confie-t-il tout en dévalant le chemin de terre à tombeau ouvert, il pouvait pas supporter d'entendre comme ça déconner les bonnes femmes. Il leur assenait une manchette en travers de la gorge. Des fois, il me disait, elles pouvaient plus parler pendant huit jours.

CHAPITRE 4

Je m'attendais à quelque chose ressemblant vaguement à San Simeon, à échelle réduite, mais le Nid d'Aigle est totalement différent. Une barrière électrifiée de trois mètres de haut cerne toute la propriété où on ne peut pénétrer qu'en franchissant un portail massif en fer forgé, après avoir convaincu des gardes armés que vos lettres de créance sont acceptables. Sept à huit cents mètres de route conduisent ensuite à un groupe de petites maisons où habitent les gardes et les domestiques et on arrive enfin à un garage souterrain qui pourrait abriter sans problème deux douzaines de voitures.

— Mais où donc est la maison ? je demande quand Lonnie a coupé le contact.

— Axel Barnaby tient par-dessus tout à préserver son isolement. Il a donc bâti sa maison littéralement au sommet de la montagne. On ne peut y accéder qu'en ascenseur.

Nous descendons de voiture ; O'Neil ôte la courroie qui maintenait les bras de Daphne Woodrow collés le long du corps et lui rend son sac à main. A en juger par son expression lorsqu'elle accroche le sac à son épaule, elle voudrait que l'humanité tout entière crève dans la minute qui suit, en particulier les trois gars qui l'entourent en ce moment même.

L'ascenseur se trouve au milieu du garage souterrain et le gars qui s'en occupe est vêtu d'un uniforme fantoche gris argent, d'allure vaguement militaire, avec un insigne de bronze aux initiales « A. B. » épinglé à un revers. Il porte également un baudrier, et dans l'étui, un 45.

— Ça va, Charlie, lui dit O'Neil lorsque nous pénétrons dans la cabine. Ces personnes sont avec moi.

Le gars hoche la tête et appuie sur un bouton. L'ascenseur monte comme une fusée, avec cette douceur trompeuse qui me projette toujours l'estomac dans les talons. Il s'immobilise cinq secondes plus tard, la porte coulisse et nous émergeons dans un autre monde. Le hall d'entrée me paraît avoir environ deux cents mètres carrés et nos pas résonnent sur les dalles de marbre tandis que nous nous dirigeons vers deux portes capitonnées de cuir clouté. Des statues décorent avec art cette gigantesque entrée et il y a suffisamment de tableaux accrochés

aux murs pour remplir trois galeries.

— Il vaut mieux que vous et Miss Woodrow attendiez ici pendant que je vais lui parler, annonce O'Neil d'une voix contenue. Je te passerai un coup de fil quand j'aurai besoin de toi, ajoute-t-il à l'adresse de Lonnie.

Lonnie acquiesce d'un signe de tête et retourne à l'ascenseur ; O'Neil ouvre l'une des portes et disparaît.

Je m'éloigne de l'iceberg silencieux qui se tient à côté de moi pour aller examiner le tableau le plus proche. Il s'agit d'une peinture abstraite, composée de trois lignes droites en diagonale, ponctuée au milieu d'une large tache rouge. L'étiquette placée en dessous indique qu'il s'agit d'une *Femme Solitaire*, par Carl Reidburg. Je suppose que nous avons tous nos propres idiosyncrasies, mais celles de Carl Reidburg doivent être de taille.

— Monsieur Holman, déclare une voix acide. Tout au long de ce trajet humiliant, j'ai essayé de comprendre quelles motivations vous avaient poussé à accepter d'accompagner ce vil individu, O'Neil, et pourquoi vous n'aviez fait aucun effort pour me protéger quand il m'a attaqué sauvagement. Jusqu'à présent, je n'ai toujours pas trouvé de réponse.

— Vous avez toujours une merveilleuse façon de prononcer vos voyelles, Daphne, je lui réplique. Mais franchement, j'aimerais bien que vous n'employiez pas continuellement des mots aussi recherchés. La réponse à la question que vous vous posez, je crois, c'est que lorsqu'on ne voit aucune solution possible, il vaut mieux se laisser emporter par la vague.

Elle émet un petit grognement incrédule.

— Et vous êtes censé être l'homme le plus habile que M. Manatti pouvait engager pour retrouver Anna ?

— Quel rôle jouez-vous exactement dans tout ça ? je lui demande. Que représente la Flamini pour vous ?

— C'est ma meilleure amie. Nous étions à l'école ensemble en Angleterre, et notre amitié s'est poursuivie depuis cette époque.

— Pourquoi êtes-vous venue avec elle de Rome à Los Angeles ?

— Parce qu'elle me l'a demandé. Elle m'a exposé son effroyable problème : ou bien elle devenait pour une courte période la maîtresse d'Axel Barnaby, ou alors Vincente Manatti ruinait délibérément sa carrière. Elle avait besoin d'être aidée par quelqu'un à qui elle pouvait se fier et elle s'est donc adressée à moi.

— Vous êtes riche ? je m'enquiers. Je veux dire, ça ne vous a pas posé de problème de tout laisser tomber pour partir avec elle ?

— Je ne suis pas riche, répond-elle d'un ton neutre. J'ai commis

l'erreur d'épouser le plus grand salaud que la terre ait jamais porté. Quand j'ai réussi enfin à échapper à son emprise, je n'étais plus, nerveusement, qu'une épave. Il se trouve qu'Anna était à Londres à l'époque, et elle m'a proposé de venir passer des vacances avec elle en Italie. Au bout de deux mois passés en sa compagnie, elle m'a offert de devenir sa secrétaire particulière. Je savais que c'était pure charité de sa part, mais je n'ai pas eu le courage de refuser. (Elle a un petit sourire caustique.) Un service en vaut un autre, comme on dit.

— Pourquoi Anna a-t-elle brusquement changé d'avis et refusé le marché qu'on lui proposait ?

— Franchement, je ne sais pas. (Une expression songeuse apparaît dans son regard.) J'étais sûre qu'elle était d'accord jusqu'au moment où on est arrivées à ce motel. Elle m'a expédiée au cinéma le premier soir... elle voulait rester seule parce qu'elle avait d'importants coups de téléphone à donner. Quand je suis rentrée, elle m'a annoncé qu'elle avait changé d'avis et refusait de marcher. Elle m'avait déjà réservé une chambre dans un hôtel et a voulu que je m'y rende immédiatement. Dès qu'elle se serait mise à l'abri, elle me téléphonerait pour me prévenir. Elle ne m'a donné aucune explication. En dix minutes, j'étais repartie du motel. Elle avait même fait mes bagages !

— Vous êtes sûre que c'était bien sa voix au téléphone quand elle vous a annoncé qu'elle était dans ce bungalow ?

— Je ne suis plus sûre de quoi que ce soit en ce moment.

— Je connais ce sentiment. Qu'est-ce qui vous a décidé à venir me voir ?

Elle réfléchit un peu trop longtemps à ma question.

— La curiosité, peut-être. Etant donné ce qui s'est passé, j'aurais mieux fait de me méfier, monsieur Holman.

— Vous ne pourriez pas m'appeler Rick, maintenant ?

— Pourquoi pas ? fait-elle avec un lent sourire. Mais je ne me vois pas devenant jamais amie avec cet innommable M. O'Neil.

— J'ai la forte impression que nous ne serons jamais de véritables bons amis, Daphne, je reprends, mais ça ne devrait pas *nous* empêcher de nous retrouver au lit de temps en temps.

Ses yeux noirs me couvent un instant d'un sombre regard.

— C'est possible, dit-elle enfin.

Les portes de cuir s'ouvrent brusquement et O'Neil apparaît sur le seuil.

— M. Barnaby va vous recevoir, annonce-t-il d'un ton posé.

Nous passons devant lui pour pénétrer dans une vaste pièce de forme octogonale et la vue panoramique à 360 degrés que l'on

découvrir par les huit murs vitrés me donne un instant le vertige. L'homme qui regarde à travers l'un des murs se retourne lentement pour nous faire face ; c'est un type mince de taille moyenne, dont le visage et le crâne rasé sont couleur d'acajou foncé à force d'être bronzés. Il a une cinquantaine d'années et ses yeux gris voilés de lourdes paupières sont tout à fait de mise dans une maison qui s'appelle le Nid d'Aigle.

— Miss Woodrow et M. Holman, annonce O'Neil de la même voix contenue.

L'homme glisse les mains dans son dos et se met à se balancer d'avant en arrière sur la plante des pieds tout en nous examinant en silence.

— Il semblerait que nous avons tous le même problème, déclare-t-il brusquement d'une voix plaisante et relativement aiguë. Où est passée Anna Flamini ?

— Ce problème ne me concerne pas, réplique Daphne d'un ton froid. Je préfère pour le moment que sa disparition ne soit pas élucidée.

Il lui adresse un vague sourire.

— Vous est-il jamais venu à l'idée qu'elle pourrait tomber entre des mains bien pires que les miennes, Miss Woodrow ? (Et il poursuit sans attendre sa réponse.) O'Neil vient de me faire part de votre théorie concernant un troisième larron impliqué dans cette disparition, monsieur Holman. Pensez-vous à quelqu'un en particulier ?

— Non, je réponds en toute franchise. Je suppose que vous-même ou Vince Manatti pourriez vous livrer à ce sujet à des suppositions beaucoup plus plausibles.

— Moi pas, dit-il. Je vous suggère donc d'aller poser la question à Manatti.

— Je n'y manquerai pas.

— Au revoir, monsieur Holman.

Il nous tourne le dos et va reprendre son poste devant l'un des murs de verre.

— Au revoir, monsieur Barnaby, dis-je.

— Et la politesse, qu'est-ce que vous en faites, monsieur Barnaby ? intervient Daphne d'une voix sèche. Vous ne m'avez pas encore dit au revoir.

— L'explication est des plus simples, répond-il sans même tourner la tête dans sa direction. Vous n'allez nulle part. Vous restez ici en tant que mon invitée.

— Rick ?

Elle tourne vers moi un regard affolé qui implore mon aide.

— Il ne vous arrivera rien de désagréable, Miss Woodrow, reprend Barnaby. Il est éventuellement possible que vous travailliez encore avec Miss Fla-mini et que vous tentiez délibérément d'augmenter la confusion générale. Je serais stupide de prendre le risque de vous laisser partir pour que vous alliez faire directement votre rapport à Miss Flamini. Donc, pour le moment, vous allez être mon invitée ici.

— Je pars immédiatement avec M. Holman, dit-elle d'une voix contenue.

— Comparées à cette maison, les mesures de sécurité pour protéger Fort Knox sont dérisoires, dit-il d'un ton plein de tolérance. O'Neil va vous montrer une des chambres d'amis et demander à une femme de chambre de s'occuper de vous.

Daphne me lance un dernier appel au secours.

— Rick ?

— Je suis désolé, dis-je sans la regarder. Mais si M. Barnaby insiste, je ne peux vraiment rien faire.

— Salaud ! fait-elle avec amertume. Espèce de lâche, de dégonflé !

— Par ici, Miss Woodrow.

Un petit sourire aux lèvres, O'Neil lui tient la porte ouverte.

Lorsqu'elle s'est refermée derrière eux, Barnaby se détourne de la vitre et m'examine d'un regard froid.

— Je croyais que nous avions déjà pris congé l'un de l'autre, monsieur Holman.

— Pas nous, vous seulement. Il y a une autre explication que celle du troisième larron, monsieur Barnaby... vous auriez, par exemple, déjà mis la main sur la fille Flamini et n'auriez pas à respecter vos engagements envers Manatti.

Il passe lentement une de ses mains sur son crâne rasé.

— J'aurais cru que ma réputation devait suffire à m'épargner ce genre de suppositions, monsieur Holman.

— Votre réputation ? J'écoute de toutes mes oreilles, mais je n'entends rien.

Ses lèvres se durcissent.

— M'insulter dans ma propre maison pourrait être pour vous un passe-temps extrêmement dangereux, monsieur Holman.

— S'il y a une troisième personne impliquée dans l'affaire, – quelqu'un dont vous ignorez même l'existence – il se peut que cette personne ne joue un rôle que par rapport à Anna Flamini et n'ait rien à voir avec le marché financier conclu entre vous et Vince Manatti.

— Je ne suis pas sûr de comprendre où vous voulez en venir.

— Elle a peut-être un amant dans sa vie, dis-je. Quelqu'un qui a décidé de lui épargner le sort que vous lui réserviez, vous et Vince Manatti.

— Une hypothèse intéressante, monsieur Holman. (Il sourit lentement.) Mais vraiment l'idée d'un jeune et preux chevalier accourant au galop pour sauver une gentille demoiselle en péril serait vraiment anachronique à notre siècle, ne trouvez-vous pas ?

— Pas plus que l'idée d'un multimillionnaire se procurant la dame de ses pensées par un procédé aussi insensé, je réplique. Mais je suppose que vous n'avez pas l'impression d'être anachronique ?

— Ne poussez pas ma patience à bout, Holman, fait-il sèchement. Je vous accorde que c'est une éventualité, mais c'est tout. Vous pouvez dire à Manatti de ma part que s'il ne me présente pas Anna Flamini d'ici quarante-huit heures, notre marché est rompu.

Il me tourne le dos une fois de plus et concentre son attention sur le paysage. Il ne me reste plus qu'à partir.

Lonnie m'attend à côté de l'ascenseur et il a l'air de se raser prodigieusement.

— O'Neil m'a dit de vous ramener au bungalow pour que vous puissiez reprendre votre voiture, dit-il. C'est chiant, mais c'est lui le patron.

Quarante minutes plus tard, nous sommes de retour au bungalow sans avoir échangé plus d'une douzaine de mots pendant tout le trajet. Ou bien Lonnie est du genre taciturne, rongé de problèmes, ou alors il n'a rien à dire. Peu importe d'ailleurs. Je descends de voiture, la contourne et m'approche de sa portière.

— Merci pour la balade, dis-je.

— C'est pas encore fini. (Il a un sourire timide et une seconde plus tard, le canon de son flingue apparaît au ras de la vitre baissée.) Si on entrerait dans le bungalow, Holman ?

— Qu'est-ce qui se passe, bon Dieu ?

— On causera de ça à l'intérieur.

Je n'ai jamais été le genre à discuter avec un gars qui tient un flingue, surtout quand il le braque droit sur moi. Je me tourne donc et me dirige vers le bungalow. Lonnie ferme la porte derrière nous puis me fouille d'une main légère, experte.

— T'as pas de feu ? fait-il, l'air un tantinet surpris.

— Seulement quand je crois en avoir besoin, je lui réponds sincèrement.

— Et c'était pas le cas cette fois, hein ? (Il a un petit claquement de langue compatissant.) On peut pas gagner tout le temps, je suppose.

Je me tourne, avec une extrême lenteur, pour qu'il ne se fasse pas de fausses idées.

— De quoi s'agit-il ?

— Rien de personnel, tu comprends. Je suis juste un gars qui exécute un boulot.

— C'est-à-dire ?

— Te liquider. O'Neil pense qu'il n'a plus besoin de toi et que tu pourrais lui faire des emmerdements.

— Tu vas me tuer ?

— Qu'est-ce que je peux faire d'autre ?

Je continue à ne pas y croire et ça doit se voir sur mon visage, car Lonnie secoue la tête.

— Comprends mon point de vue, Holman. A chacun son métier, et moi, je suis un spécialiste dans ma branche. Je tue les gens.

— Pourquoi moi ?

Il hausse les épaules.

— C'est O'Neil le patron. Il me dit de liquider Holman, je le liquide.

— Comment ?

— O'Neil voulait un truc fantoche, genre accident d'auto, mais je l'ai fait changer d'avis. Une balle fera très bien l'affaire, je lui ai dit. Un gars comme Holman, avec le genre de racket dans lequel il travaille, il s'est sûrement fait des ennemis. Les flics se diront qu'il y en a eu un qui a fini par t'avoir, et jamais ils n'établiront le moindre rapport entre toi et Axel Barnaby. Alors, on classera ton dossier avec les crimes non élucidés et il moisira au fond d'un tiroir.

— Est-ce que tu n'oublies pas une chose ? je grince. Manatti m'a engagé pour mettre la main sur Anna Flamini. Si on me retrouve mort, il comprendra tout de suite que j'ai été tué par quelqu'un de l'entourage de Barnaby.

— Et qu'est-ce qu'il pourra faire ? (Lonnie me gratifie de nouveau de son sourire timide.) Il pensera que t'as fait une boulette et il engagera un autre gars.

— Et la fille, Daphne Woodrow ?

— Je crois bien qu'O'Neil compte aussi la liquider, d'une façon ou d'une autre, répond-il tranquillement.

Je me trouve brusquement à bout d'arguments. Ça me paraît vraiment une façon imbécile de mourir, – rester planté là et encaisser un pruneau – mais j'ai à peu près autant de chance de sauter sur Lonnie pour le désarmer que de m'envoler à travers le plafond.

— Je peux faire quelque chose pour toi après, Holman ? demande

Lonnie. Appeler ta vieille mère et lui dire de contacter les pompes funèbres, par exemple ?

Je sens une fureur impuissante me contracter la gorge quand je me rends compte que ce fumier savoure la situation.

— Non ? (De nouveau, il hausse les épaules.) Si tu préfères écoper dans le dos, je vais attendre que tu te retournes.

— Tu sais quoi ? je demande d'une voix rauque. Quelqu'un aurait dû t'écraser à coups de talon le jour même où tu es sorti en rampant de sous cette pierre !

— Allez, rideau, aboie-t-il. Adieu, Holman.

Les muscles de mon estomac se contractent malgré moi lorsque deux détonations, presque simultanées, me font vibrer les tympanes. Une expression de surprise apparaît dans les yeux de Lonnie et y reste fixée. Un flot de sang cramoisi jaillit d'un trou à sa gorge tandis qu'il est projeté en arrière par l'impact et s'écroule à la renverse.

Il me faut un bon moment, dix secondes au moins, avant de comprendre enfin que c'est Lonnie qui a été abattu et pas moi. Je ramasse son flingue par terre, et d'un geste quasi automatique, le glisse dans ma poche. Puis je m'agenouille près de lui et le tourne sur le dos. L'autre projectile l'a atteint en pleine poitrine et il ne fait aucun doute qu'il est tout ce qu'il y a de mort.

Je me redresse et constate que la porte de la chambre à coucher est grande ouverte, mais il n'y a personne dans la pièce lorsque j'y pénètre. Un rapide coup d'œil par la fenêtre me permet de constater qu'il y a suffisamment de buissons et d'arbres pour que toute une armée puisse se dissimuler derrière. J'en déduis que mon sauveur inconnu désire garder l'anonymat. Lentement, je gonfle d'air mes poumons, puis je me mets à renifler avec précaution. Mais aucune effluve fugitive ne flotte dans la pièce, aucune trace du raffiné parfum d'œillet mignardise que Daphne prétend avoir décelé tout à l'heure. Je ne sens que l'odeur de renfermé qui règne dans une pièce confinée.

De retour dans le living-room, je jette un deuxième coup d'œil au cadavre de Lonnie et décide de ne pas y toucher. Que les morts enterrent les morts, comme disait l'autre. J'allume une cigarette puis je sors lentement du bungalow et regagne ma voiture. Quand je me glisse au volant, j'aspire une grande bouffée d'air et je sens mes nerfs commencer à se détendre légèrement. Tous les clichés les plus éculés, du genre c'est bon d'être en vie, sont parfaitement valables, je décide. Je suis sur le point de mettre le contact quand je sens un objet froid et métallique s'appuyer sans ménagement sur ma nuque.

— C'est bon, Holman, me souffle une voix menaçante à l'oreille. Alors, où est Daphne Woodrow en ce moment ?

CHAPITRE 5

J'exhale lentement mon souffle.

— Vous avez failli me faire mourir de trouille, bon sang !

— Où est Daphne Woodrow ? insiste la voix.

— Axel Barnaby a décidé de se la mettre de côté comme invitée.

— Vous l'avez laissé faire ?

— Je n'avais pas le choix. Il faudrait une escouade de fusiliers marins pour pénétrer dans cette forteresse qui lui tient lieu de maison ou pour en sortir.

Le silence pesant qui s'installe dans la voiture semble durer longtemps.

— J'ai peut-être commis une erreur ? s'interroge tout haut la voix. Il aurait peut-être été plus malin de laisser ce voyou vous tuer, et avoir ensuite une conversation amicale avec lui, après une bonne raclée à coups de crosse pour le rendre d'humeur causante.

— C'est trop tard maintenant, je réplique précipitamment. Il est mort, ne l'oubliez pas.

— Pensez-y, vous aussi, Holman. Si vous voulez rester en vie, il va falloir oublier un tas de choses et en vitesse. Par exemple, tout ce qui s'est déjà passé, y compris le fait que Vince Manatti vous a engagé.

— Sinon, vous me tuez ? je m'enquiers.

— Moi, ou quelqu'un d'autre, très certainement. N'essayez pas de jouer à ce petit jeu-là, Holman, il est beaucoup trop compliqué pour vous. Prenez des vacances ou dégotez-vous un autre client.

Le canon d'un pistolet reste fermement appuyé contre ma nuque tandis qu'une main gantée passe par-dessus mon épaule et d'un geste précis, arrache le rétroviseur.

— Maintenant vous allez rentrer chez vous et bien réfléchir aux bons conseils que je vous ai donnés. Je suis un gars qui a horreur d'être reconnu, alors si votre tête se permet le moindre tressaillement – je ne parle même pas de se tourner – je lui loge une balle dedans. C'est bien compris, Holman ?

— Je n'ai qu'une seule et unique ambition en ce moment, je lui affirme. Rentrer chez moi en un seul morceau, me taper toute une bouteille de whisky et me lancer dans d'autres activités dangereuses,

comme le tricot, par exemple.

— Tout ça est faisable, dit-il. A condition que votre tête ne tressaille même pas.

J'attends que la portière arrière ait claqué, puis je mets le contact et remonte le chemin de terre, les yeux rivés sur le pare-brise. La voiture réussit à négocier le premier virage sans que le moindre coup de feu ait été tiré, et j'arrive à me détendre un peu. Je me fais également une promesse : dorénavant, je ne sortirai plus sans avoir trois flingues sur moi, plus une grenade dans ma poche.

Il fait nuit lorsque j'arrive à L.A. et je prends le temps de m'offrir, dans un restaurant français, un somptueux dîner arrosé d'une bonne bouteille, pour célébrer mon retour d'entre les presque-morts. Il est environ neuf heures et demie lorsque j'arrive à la maison de Manatti. Je sonne une ou deux fois, et la porte d'entrée finit par s'ouvrir.

La nuit est chaude, certes, mais pas à ce point. La blonde est toujours en bikini blanc et il lui suffirait d'éternuer légèrement pour se retrouver complètement à poil.

— Salut, Trixie, je lui dis.

Une moue mélancolique gonfle sa lèvre inférieure.

— Je suis Dixie ! Vous avez déjà oublié !

— Je suis désolé. Ça doit être toute cette lumière artificielle.

— Hein ? fait-elle, l'air sidéré.

— Elle ne met pas en valeur vos merveilleux cheveux blonds, j'explique. Papa est là ?

— Quelque part, oui. Vous êtes vraiment obligé d'aller le voir ? On devient enragées, Trixie et moi, à essayer d'inventer quelque chose pour nous distraire. (Une petite lueur s'allume dans ses yeux gris-bleu.) Vous m'avez tout l'air d'être le gars qui pourrait avoir plein d'idées marrantes.

— Mais pas tout de suite, je réponds à regret. Où est-ce que je peux trouver papa ?

— Dans le grand bureau, je crois. (Elle recule pour me laisser entrer, puis ferme la porte.) La deuxième porte à votre droite, monsieur Holman. (Sa voix s'anime de nouveau.) Quand vous aurez fini de lui parler, venez donc boire un verre près de la piscine. Trixie et moi, on reste dehors à flemmarder... et à espérer.

Son sourire s'allume brusquement comme un flash, puis elle se détourne et s'éloigne de moi, les globes ronds de ses fesses tout prêts à jaillir de l'étroite bande de tissu qui lui tient lieu de slip. Je la regarde disparaître, attends une ou deux secondes que mon regard cesse d'être vitreux, puis je me dirige vers le bureau.

Une pièce typiquement masculine, telle que pourrait la concevoir

un décorateur pédé. Tout est recouvert de cuir, y compris le dessus du bureau. Il y a même, accrochée à un des murs, une tête de cerf, dont les bois commencent à s'empoussiérer. Ce qui, en un sens, colle tout à fait avec le râtelier à fusils et le râtelier à pipes, tous deux vides. Manatti est assis au bureau, avec ce qui me semble être un scénario de film devant lui.

— Qu'est-ce que vous voulez, Holman, bon Dieu ?

— Une petite conversation amicale, je réponds. Une communion de pensées. Un échange franc et sans ambiguïté de confidences masculines.

D'un geste irrité, il enlève les lunettes à demi-montures qui chevauchent le bout de son nez charnu et me gratifie d'un regard furibond.

— Si vous avez à discuter de choses importantes avec moi, alors prenez rendez-vous. Vous savez très bien que je ne reçois personne sans rendez-vous.

— J'ai eu une journée animée, dis-je. J'ai fait la connaissance d'une foule de gens très excitants. Des petits marrants, franchement, — dans le genre Gregory O'Neil, Daphne Woodrow et un nommé Axel Barnaby.

— Vous avez vu Barnaby ?

Ses yeux bleus et brillants sont devenus soudain beaucoup plus attentifs.

— Chez lui, dans sa petite maison perchée en plein ciel. Il m'a chargé d'une commission pour vous. Tout ça commence à le raser prodigieusement, m'a-t-il déclaré, et si vous ne trouvez pas Anna Flamini d'ici quarante-huit heures, toute l'affaire tombe à l'eau.

— Il essaye peut-être de me doubler ? suggère Manatti. Pouvez-vous affirmer avec certitude qu'Anna n'était pas déjà chez lui ?

— Non. Mais j'ai bien l'impression qu'il disait la vérité. Peut-être dites-vous tous les deux la vérité et ni l'un ni l'autre n'avez la Flamini. Alors, qui a mis la main dessus ?

Il pince avec vigueur une de ses bajoues.

— Il est bien possible qu'elle ait changé d'avis au dernier moment et soit partie se cacher quelque part.

— Et si une troisième personne était intervenue ? Quelqu'un qui s'intéresserait directement au marché que vous avez passé avec Barnaby, ou qui s'intéresserait plus directement encore à la Flamini elle-même.

— Tout est possible, acquiesce-t-il.

— Vous savez quoi, Vince ? je lui aboie. Dans le genre de boulot que je fais, je ne tiens pas à garder un client qui refuse de jouer franc

jeu avec moi. Alors bonne chance et adieu.

Le téléphone sonne, choisissant aussi mal que possible son moment. Manatti répond par monosyllabes, puis il raccroche.

— J'attends une visite, dit-il. Il s'agit d'une affaire de la plus grande importance pour moi et ils vont arriver d'ici cinq minutes.

— Ne vous en faites pas, dis-je. Je pars tout de suite.

— Non ! (Du plat de la main, il tape violemment sur son bureau.) J'ai besoin de vous, Holman. Nous allons discuter de toute cette affaire plus tard. Peut-être n'ai-je pas été tout à fait franc avec vous, mais je vais y remédier. Accordez-moi une heure.

— Bon, je réponds à contrecœur. Mais pas plus.

— Vous êtes trop aimable, dit-il avec une lourde ironie. Si vous en profitez pour vous détendre un peu pendant que vous attendez ? Allez donc retrouver Dixie et Trixie dans la cabine près de la piscine. Il y a un bar très bien approvisionné et je suis sûr que vous ne manquerez de rien.

Je suis presque arrivé à la porte lorsqu'il se racle la gorge en émettant des sons cavernaux.

— Vous dites avoir rencontré Daphne Woodrow. Sait-elle où pourrait se trouver Anna ?

— Elle croyait le savoir, je réponds d'un ton circonspect. Mais maintenant, elle ne le sait plus.

Je referme rapidement la porte derrière moi, le laissant digérer ce renseignement, tout en espérant que ça lui collera une indigestion. La piscine est illuminée mais je ne vois aucune nymphe dévêtue gambader autour. Tout doit se passer dans la cabane. Comme je ne vois guère l'utilité de frapper, je ne m'en donne pas la peine. Une fois entré, je trouve les deux filles confortablement vautrées dans des fauteuils en toile, tenant toutes les deux un verre à la main.

— Hé ! fait Dixie en palpitant de ses faux cils dans ma direction. Vous avez fait drôlement fissa. Qu'est-ce que vous avez fabriqué ? Buté papa avant de venir violer son harem ? (Elle se met à glousser de joie.) Moi la première !

— Papa m'a demandé d'attendre. Il m'a également dit que c'était ici que je pourrais boire un verre.

— Servez-vous, dit la blonde.

Je me dirige vers le bar miniature et me prépare un généreux whisky sur des glaçons.

Trixie bâille bruyamment.

— Vous savez quoi ? fait-elle d'un ton blasé. S'il ne se passe pas rapidement quelque chose par ici, je vais foutre le feu à cette baraque !

— Papa ne vous a toujours pas sautées ? je demande, compréhensif.

— Sautées ? (La brune éclate d'un rire fêlé.) Il n'a même pas l'air de savoir qu'on existe !

— Un grand producteur comme lui, je reprends, il doit être très occupé.

— Il passe tout son temps bouclé dans ce foutu bureau, dit Trixie. Il y a des gens qui entrent et sortent. Nous, on verse à boire, on fait à bouffer...

— C'est de l'esclavage, intervient Dixie d'un ton dramatique. On n'est là que pour turbiner et en fin de compte... ça sera tout pour aujourd'hui, mes petites dames ! Parce que papa est tellement crevé quand il se couche, qu'il s'endort au bout de cinq minutes.

— Et cette Anglaise, elle est revenue le voir ? je m'enquiers. Vous savez, celle qui semble avoir des billes plein la bouche.

— Oh non, répond la blonde d'un ton affecté. Je ne pense pas, en vérité !

— Tu as à peu près le même accent anglais que ma tante Clara, déclare la brune d'un ton froid. Elle a vécu toute sa vie à Brooklyn et elle avait un bec-de-lièvre.

— Trixie est jalouse, me confie Dixie d'une voix chuchotante. Il se trouve que c'est ma spécialité, les accents étrangers.

— Tout le monde la connaît, ta spécialité, mon chou, insiste sèchement Trixie. Tu la pratiques depuis le jour même où tu as appris à t'étaler sur le dos et à ouvrir les cuisses.

— Je suppose que Manatti a eu beaucoup à faire avec toutes les huiles de la Stellar, j'interviens précipitamment avant qu'elles ne commencent à se crêper le chignon.

La lueur meurtrière qui s'est allumée dans les yeux de la blonde s'éteint progressivement.

— J'en pleurerais, dit-elle. On est là toutes mignonnes, Trixie et moi, à se prélasser au bord de la piscine dans nos petits bikinis et tous ces abrutis n'ont même pas l'air de nous remarquer. Je n'aurais pu imaginer que dans le cinéma, on pouvait devenir assez vieux pour ne plus s'intéresser aux filles, mais depuis deux jours, je commence vraiment à me poser la question.

— Il y a bien eu ce gars, dit Trixie. Helmuth Machin Chose ?

— Celui qui t'a foutu une claque sur le derrière demande Dixie d'un petit ton supérieur. Pour t'éviter d'être piquée par une abeille, soi-disant ?

— Au moins, je l'intéressais assez pour qu'il fasse ça, réplique sèchement Trixie. Et c'est un gros pont de la Stellar, en plus.

— Moi, il me fiche la trouille, dit la blonde. Ce qui l’amuse, à mon avis, c’est de se mettre au lit avec une fille équipée de coups de poing américains et d’éperons !

— Je n’ai encore jamais connu de fille qui porte des coups de poing américains et des éperons au lit, ricane la brune. Mais dans ton cas, je suppose qu’il faut au moins ça pour que le gars arrive à un résultat !

— Très drôle ! aboie Dixie. Moi, je crois qu’Helmuth Machin-Chouette cherchait quelqu’un qui sache jouer la comédie. Tu devrais prendre des leçons, mon chou.

— A vous entendre toutes les deux, vous n’avez pas besoin de leçons, je commente.

Dixie m’adresse un chaleureux sourire quand je tends la main pour caresser ses cheveux blonds, puis elle pousse un cri perçant deux secondes plus tard, quand je tire dessus violemment.

— Pourquoi vous faites ça, bon sang ?

— Je voulais voir si c’était vraiment vos cheveux, dis-je. Le gars qui m’a raconté que vous étiez une grande actrice a trouvé le coup vraiment fortiche.

— Quel gars ? (Elle me fait la moue.) Quel coup ?

— Sur le trottoir à Bel Air, ce matin. Quand vous êtes descendues du taxi toutes les deux. Mon copain m’a dit que c’était vraiment marrant, la façon dont vous avez enlevé votre perruque blonde pour montrer vos vrais cheveux blonds en dessous.

— Oh, ça ? (Elle se met à glousser.) C’était assez marrant, sûrement.

— Dixie ! lance la brune en la foudroyant du regard.

— Et alors, qu’est-ce que j’ai fait de mal ? dit la blonde, le regard tout aussi venimeux. Rick est au courant, de toute façon.

— Papa a dit de la boucler, lui rappelle Trixie. Si on ne gardait pas le secret, on ne touchait pas de bonus... à moins que tu aies oublié ?

— Je n’ai rien dit à Rick, proteste vivement Dixie. C’est lui qui en a parlé, non ?

— Encore un truc chez toi que je peux pas blairer, aboie Trixie. Tu as une trop grande gueule.

— Ça vaut mieux que d’avoir un gros cul comme le tien, ricane la blonde. Encore un ou deux kilos, et il te faudra deux chaises pour t’asseoir.

— Ça suffit ! je hurle. N’oubliez pas que nous formons une seule et même équipe et que nous travaillons tous pour papa.

— Je suppose, oui, acquiesce Trixie à contrecœur.

— Il y a un truc qui me turlupine, je poursuis. Comment se fait-il que papa m'ait engagé pour retrouver la Flamini alors qu'il était le premier responsable de sa disparition ?

— Vous n'avez rien compris, explique Trixie d'une voix ferme. Moi et Dixie, on a pris ce taxi depuis le motel jusqu'à Bel Air uniquement pour blouser les salauds qui filaient la même Flamini pendant que papa devait la faire s'esbigner en douce par-derrière.

— Et alors ? je m'enquiers.

— Quand il est arrivé à sa chambre, il s'est aperçu que quelqu'un d'autre l'avait précédé. La même Flamini avait déjà été embarquée !

Dixie exhale bruyamment son souffle, puis me contemple d'un regard tragique.

— C'est la vie, Rick, pas vrai ? fait-elle d'une voix désespérée.

— Comme disait le poète, il faut attendre que le sucre fonde, dis-je, soudain décidé à avoir le dernier mot.

— Quel poète ? demande-t-elle d'un ton soupçonneux.

— Son nom m'échappe pour le moment, mais je crois que c'était un des cuisiniers-poètes de la dynastie T'ang. Son nom, traduit littéralement, signifie « Fortune ».

Dixie fronce les sourcils, puis secoue la tête :

— Je passe la main. Qu'est-ce que vous auriez envie de faire maintenant, Rick ?

— Me saouler la gueule, je réponds en toute sincérité. Je ne vois rien d'autre après une journée pareille.

Les deux filles échangent un regard calculateur, puis hochent toutes deux la tête à l'unisson.

— Ça serait dommage, dit Trixie. Tu ne trouves pas que ça serait dommage, Dixie ?

— Je trouve que ça serait dommage, Trixie, acquiesce la blonde en opinant du bonnet. Ça serait vraiment du gaspillage.

Trixie me gratifie d'un sourire éblouissant.

— Avec papa qui est tellement occupé dans son bureau et nous trois tous seuls ici.

— Avec absolument rien d'autre à faire, ajoute Dixie. Qu'est-ce qu'on fait, pour la musique ?

— Je ne pense pas qu'on ait besoin de musique, mon chou, lui dit Trixie. Enfin... c'est absolument sans cérémonie entre nous, tu ne crois pas ?

— Oh si, acquiesce joyeusement Dixie. Absolument !

Toutes deux se lèvent, posent leurs verres sur le bar et se retournent ensuite vers moi, un large sourire de commande aux lèvres.

— Je vous présente, tonitruue Trixie, imitant de façon effroyable la voix d'un maître de cérémonie, la seule, l'unique, Dixie !

Dixie fait un pas dans ma direction et son sourire s'élargit encore tandis qu'elle enlève le soutien-gorge de son deux-pièces bikini. J'en cligne des yeux en contemplant ses seins pneumatiques qui pointent d'une façon incroyable. Elle enlève ensuite lentement son slip et le laisse tomber à terre. J'en suis encore à palpiter des paupières quand elle se tourne et recule d'un pas avant de frapper violemment le sol du talon, ce qui expédie de merveilleuses vibrations dans les globes arrondis de ses fesses.

— Je vous présente, (Elle se retourne face à moi.) la seule, l'unique, Trixie !

Trixie se livre à la même pantomime et les voilà maintenant plantées devant moi, nues comme la main, toujours souriantes. Ce numéro a au moins un avantage, je me dis dans mon hébétude, il prouve sans aucun doute possible que Dixie est une vraie blonde et Trixie une vraie brune. Il est vrai qu'un examen plus attentif me permet de déceler de légères différences dans ces deux corps nubiles. Trixie a quelques centimètres de plus de tour de poitrine, mais en revanche, elle n'a pas, comme Dixie, un ravissant grain de beauté niché modestement au haut de sa cuisse gauche.

Leurs sourires s'éteignent progressivement à mesure que le temps passe, puis, d'un geste machinal, Dixie se gratte le nombril.

— Vous êtes censé applaudir, dit-elle d'un ton légèrement acide.

— Ou même sourire ! ajouta sèchement Trixie.

— Je suis... ébloui ! je marmonne.

— Mais pas paralysé ! (Le sourire renaît lentement sur les lèvres de Dixie.) Alors, si vous ôtiez vos frusques ?

— Peut-être que Rick préférerait qu'on l'aide. (Trixie passe lentement sur sa lèvre supérieure le bout humide de sa langue rose.) On pourrait commencer par le pantalon.

— Pour voir comment est fait Rick, suggère Dixie.

Ce gag leur paraît si hilarant qu'elles se défoncent littéralement. Plus elles rient, plus leurs réactions physiques deviennent violentes. Un véritable tremblement de chair qui ferait frémir l'homme le plus brave ayant sous le nez ces quatre seins arrogants qui dansent et tressautent à qui mieux mieux. Au moment même où je sens ma raison vaciller sur ses bases, le téléphone ivoire posé sur le bar miniature fait entendre une chaste sonnerie. Les rires s'arrêtent immédiatement comme si quelqu'un avait tourné un robinet.

— Il nous emmerde ! s'exclame Trixie d'un ton venimeux.

— Et si on ne répondait pas ? suggère Dixie sans grand espoir.

— Je n'aurais jamais pensé que tu pouvais être encore plus conne que tu en as l'air, dit la brune d'un ton las, mais franchement, je me le demande ! Tu veux que papa débarque ici dans les cinq minutes ?

Dixie secoue la tête d'un air désolé, puis décroche le téléphone. Elle écoute quelques secondes, émet un ou deux grognements, puis raccroche.

— De mauvaises nouvelles, je parie, dit Trixie.

— Pire encore. (Dixie secoue encore la tête.) Papa veut que Rick retourne dans son bureau immédiatement, et même plus vite que ça. Si j'ai bien compris, on va encore passer une nuit solitaire, toutes les deux.

— En somme, rien de neuf dans cette bastille ! s'exclame Trixie, ulcérée. Sérieusement, on devrait apprendre à jouer au monopoly.

— Eh bien, dis-je nerveusement en reculant en direction de la porte, je pense vous revoir bientôt, mes petites dames.

— Vous nous avez déjà vues, et sur toutes les coutures, marmonne Dixie. Et ça nous a fait une belle jambe, pas vrai ?

CHAPITRE 6

La seule source de lumière dans le bureau provient d'une lampe voilée d'un abat-jour posée sur la table de travail ; elle projette une gigantesque silhouette de la tête et des épaules de Manatti sur le mur derrière lui. La silhouette d'un autre homme se tient, immobile, dans l'ombre, en retrait de la table. Pendant un bref instant, il me semble entendre des sabots tambouriner dans mon crâne tandis que les hordes tartares envahissent un Bel Air réduit à l'impuissance.

— Après tout, votre théorie du troisième larron n'est peut-être pas totalement dépourvue de fondement, monsieur Holman, dit Manatti. Je vous présente Helmuth Larsen.

— Je vous connais de nom, Holman, bien entendu, annonce une profonde voix de basse. Et vous devez connaître le mien, j'imagine ?

— Vice-Président responsable des productions des Studios Stellar, dis-je. Et tout s'éclaire pour moi. Kurt Manheim est le président, et vous êtes donc le numéro deux. Si Vince ici présent peut racheter ses parts à Barnaby et acquérir ainsi la majorité chez Stellar avec votre aide, alors Manheim est éliminé et vous devenez le numéro un.

— Ce qu'il y a de prévisible, chez Holman, déclare Manatti, c'est qu'il pense manifestement beaucoup.

Larsen avance dans la zone éclairée ; c'est un gars trapu et solidement bâti qui a dépassé la quarantaine. Son visage rasé de près est de toute évidence soigné à coups de lotions et de crèmes variées, mais la greffe de cheveux qu'il a dû se faire faire à prix d'or n'est pas trop bien réussie. Une relique du vieil Hollywood, d'après moi, tout comme les Productions Stellar elles-mêmes. La Twentieth-Century et la M.G.M. peuvent traverser des crises, mais Stellar continuera à jamais. Ou du moins, c'était ainsi jusqu'à hier.

— La clef de tout ça, c'est Anna Flamini, déclare Larsen, comme s'il dévoilait soudain le mystère de la vie.

— Racontez-lui.

Manatti dépouille avec soin un autre cigare de son enveloppe.

— Vince est encore sous le coup de la surprise, dit Larsen. La Flamini a un amant.

— Je n'arrive pas à y croire.

Manatti craque une allumette, attend que la flamme ait pris de la vigueur et en approche alors doucement le bout de son cigare.

— Vince est au-dessus de ce genre de choses. (Une petite grimace sardonique étire les lèvres épaisses de Larsen.) Il s'imagine que le sexe est un sujet réservé au grand écran. Ça n'arrive plus jamais dans la réalité.

— Dites-lui !

Manatti souffle un nuage de fumée vers le plafond plongé dans la pénombre.

— L'amant de Flamini est très bien renseigné, reprend Larsen. Il m'a appelé ce matin. Elle est en sûreté auprès de lui, m'a-t-il dit. Rappelez vos chiens et peut-être pourra-t-on discuter.

— Les chiens, répète Manatti. Barnaby a un chien nommé O'Neil. J'en ai un qui s'appelle Holman.

— Et comment s'appelle l'amant de Flamini ? je demande.

— Pas de nom, répond Larsen en haussant les épaules, mais il fourmille de renseignements. Des renseignements qu'il ne peut tenir que de Flamini elle-même. Rappelez vos chiens et peut-être pourra-t-on encore arriver à un accord. Je vous donne jusqu'à minuit à vous et à Manatti.

Manatti consulte le lourd chronomètre fixé à son poignet.

— Nous avons un peu plus d'une heure pour prendre une décision.

— Ne vous bilez pas pour moi, je déclare. N'importe comment, j'allais laisser tomber, vous vous rappelez ?

— Pour employer une formule originale, reprend Manatti d'un ton appuyé, tout n'est pas perdu.

— Je connais votre situation, Holman, dit Larsen. Vince me l'a exposée en détail. Nous avons besoin de vous.

— Je suis flatté.

— La vanité n'a rien à voir dans tout ça, réplique-t-il d'une voix neutre. Vous gagnez fort bien votre vie grâce à vos talents. Votre réputation a été bâtie là-dessus. Vince et moi avons une affaire en train. Une très grosse affaire. Nous ne laisserons personne – ni Anna Flamini, ni son amant, ni Axel Barnaby, ni vous-même, – la faire foirer. (Il sourit, et exhibe les admirables jacqueries de ses dents.) Les amants des célébrités sont forcément victimes d'un handicap. Ils ne peuvent espérer préserver leur anonymat.

— Martin Harris. (Manatti pince cruellement la première bajoue qui lui tombe sous la main.) Je ne l'avais pas pris au sérieux. C'était une erreur.

— Martin qui ? je m'enquiers.

— Un jeune acteur américain qui a interprété plusieurs rôles

secondaires dans quelques-uns de mes films italiens. Physiquement, une sorte de Robert Redford du pauvre, mais sans l'éblouissant talent de Redford, bien entendu. Je me rends compte rétrospectivement qu'Helmuth a raison. Il faut à chaque autel son propre adorateur et Anna Flamini avait besoin du sien. Si j'y avais songé plus tôt, je lui aurais fourni un esclave plus docile.

— Harris a disparu de la Côte Ouest il y a environ trois ans, reprend Larsen, parce que ça commençait à aller assez mal pour lui. Il avait la réputation d'un effroyable, coureur de jupons, on le soupçonnait également de se camérer et ses amis étaient parfaitement infréquentables. En ce moment, il vise un peu trop haut, et par conséquent, il ne devrait pas être tellement difficile à manœuvrer.

— Question de temps ? j'insiste lourdement.

— Naturellement, nous ferons mine de transiger. Nous rappelons nos chiens et nous acceptons ses conditions quelles qu'elles soient. (Larsen a un petit sourire satisfait.) Nous lui donnerons ensuite une clef plaquée or pour les lavabos les plus proches où il pourra tranquillement se noyer et disparaître de nos existences.

— Et de celle d'Anna également, ajoute Manatti.

— Vous êtes sûr qu'il s'agit de Harris ? je demande.

Larsen lève les yeux au ciel.

— Nous en sommes sûrs, répond-il, en maîtrisant son impatience. Pour autant qu'il sache, Vince vous a retiré l'affaire. J'imagine qu'il a déjà parlé à Barnaby et lui a dit de faire de même avec O'Neil. Mais je ne sais pas comment réagira Axel Barnaby à tout ça. Nous voulons que vous vous renseigniez sur ce point.

— Et sur d'autres, intervient Manatti.

— Et sur d'autres. (Larsen le regarde d'un sale œil.) Dites-lui que nous savons que la troisième personne impliquée est Martin Harris et que nous lui suggérons de nous accorder toute sa collaboration, car si O'Neil et vous travaillez ensemble, vous devriez pouvoir trouver Harris rapidement. Et dès que vous le trouverez, vous trouverez également Anna Flamini.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que je peux joindre Barnaby ? je demande.

Les sourcils broussailleux de Larsen se haussent d'un centimètre.

— D'après Vince, il paraît que vous l'avez vu cet après-midi au Nid d'Aigle. Si vous avez réussi à pénétrer une fois dans cette forteresse, je suis sûr que vous pouvez recommencer.

— Peut-être, je grommelle. Et qu'est-ce qui vous amène à penser que O'Neil et moi-même n'aurons aucune difficulté à trouver Harris ?

— Essayez-vous de me dire que votre réputation est totalement

usurpée ? demande-t-il doucement.

— Il pourrait se faire tout bêtement que je n'aime pas ce genre de missions.

Ses lèvres charnues tressaillent de nouveau.

— Je suis sûr que Vince me pardonnera de répéter que selon moi, c'est une erreur de vous avoir choisi, Holman. Si vous nous y forcez, nous pouvons toujours trouver quelqu'un d'autre. Je ne me donnerai pas le mal de vous menacer des conséquences que cela pourrait avoir sur votre réputation dans le métier.

— J'irai voir Barnaby, dis-je, mais j'entends préserver mon libre arbitre.

— Comme vous voudrez, dit Manatti. Tout ce que nous demandons, c'est un résultat positif qui nous ramène Anna. Le point le plus important maintenant, c'est qu'Axel Barnaby doit connaître l'existence de cette troisième personne. Il doit se rendre compte que nous comptons dès le début honorer nos engagements.

— Celui qui dirige les Productions Stellar devient les Productions Stellar, dit Larsen. Je vous suggère de garder cette idée présente à l'esprit.

— Je suis d'accord, dit Manatti d'un ton solennel, puis il souffle un autre nuage de fumée à travers la pièce. L'entrevue est terminée, Holman.

Je sors du bureau, puis de la maison, et remonte dans ma voiture garée dans l'allée. Il me faut environ quinze minutes pour rentrer chez moi, ce qui me donne le temps de réfléchir. C'est avant tout une question de loyauté, je décide. Si un client ne fait preuve d'aucune loyauté envers moi, mérite-t-il que je sois loyal envers lui ? La réponse est simple : absolument pas.

Il est environ onze heures et demie quand j'arrive chez moi et mon premier soin, après m'être versé à boire, est d'appeler Manny Kruger. Il s'est peut-être couché tôt, ou je ne sais quoi, car il ne répond qu'au bout de la quinzième sonnerie.

— Salaud... marmonne-t-il d'une voix indistincte... réveillé !

— Votre immeuble est en feu, je lui annonce précipitamment. D'un moment à l'autre, quinze blondes à poil vont faire irruption dans votre chambre en hurlant !

— Quoi ? (La ligne se contente de bourdonner pendant quelques secondes.) Vous êtes dingue, non ? (A en juger par son ton ulcéré, il est maintenant tout à fait réveillé.) J'habite une maison particulière !

— Ici Rick Holman, je reprends. Comment va, Manny ?

— C'est le milieu de la nuit, nom de Dieu, proteste-t-il d'une voix étranglée, et tu m'appelles pour faire des plaisanteries vaseuses ?

— Ce ne sont pas des plaisanteries. Je voulais simplement m'assurer que tu étais réveillé. Dis-moi une seule chose et tu peux te rendormir. Où est-ce que je trouve Kurt Manheim ? Et je veux dire tout de suite !

— Rick, mon coco, dit-il d'un ton lourd de sens, je suis directeur de publicité des Productions Stellar, pas vrai ?

— Absolument.

— Je suis même un gros ponte, non ?

— Au sommet, je lui affirme.

— On ne viole pas la vie privée de Kurt Manheim, reprend-il. Ça pourrait coûter son boulot même à un gros ponte comme moi si je divulguais l'adresse de son domicile, qui se trouve être à Beverly Hills, à environ quatre blocs de chez toi.

— Merci, Manny. Je suppose que ça te vaudrait la chambre à gaz si tu me donnais le nom de la rue et le numéro ?

— Pire encore. (Il ricane soudain.) Tu as déjà entendu parler d'une starlet pleine d'avenir nommée Petunia Mayerling ?

— Je n'arrive pas à croire à l'existence de Petunia Mayerling, je réponds d'un ton ferme.

— Moi non plus, je n'y croyais pas, jusqu'au jour où Kurt s'est mis à lui cavalier après. Je parie qu'en ce moment même, ils sont au plumard chez lui, à savoir numéro dix-huit Vista Street. Va donc interrompre leur tête-à-tête, mon petit pote, et je te parie bien que dès demain matin, tu devras changer de boulot.

— Merci, Manny. Je vais prendre ce risque.

— Qu'est-ce qu'il peut y avoir de tellement urgent que tu sois obligé de voir Manheim en pleine nuit ? demande-t-il, la voix frémissante de curiosité.

— Je ne sais pas trop, pour le moment, je réponds évasivement. Helmuth Larsen, quel genre de type c'est ?

— C'est le genre de salopard qui arrive à se glisser sous le ventre d'un serpent, même s'il a un gibus et des échasses, répond Manny sans hésiter. Pourquoi ?

— Simple curiosité. Il s'occupe de cette affaire de coproduction avec Vince Manatti ?

— Tu commences à me faire sombrer dans l'angoisse, Rick ! En fait, c'est précisément le cas. Evidemment, il faut pour ça que Manatti autorise la Flamini à tenir la vedette dans le film.

— Comment ça ? je demande.

— Question contrat, la Flamini est pieds et poings liés par Manatti, dit-il. Mais Manheim a vraiment mis le paquet. Pas de Flamini, pas de coproduction, il a dit. Et c'est précisément ce que Larsen est en train

de négocier en ce moment.

— Une autre question, dis-je.

Il pousse un gémissement.

— Pourquoi pas, après tout ? De toute évidence, tu n'es pas disposé à me fournir la moindre réponse.

— Qui a le plus gros portefeuille d'actions de la Stellar en ce moment ?

— Individuellement, ça devrait être Axel Barnaby. Mais quelqu'un d'autre a acheté des actions en pagaïe depuis quelques mois. Nous ne savons pas qui, parce que ça s'est fait sous le manteau.

— Quelle quantité a-t-on acheté ?

— C'est difficile à dire exactement, mais une énorme quantité.

— Suffisamment pour donner à la personne en question la majorité des parts et lui permettre d'acquérir le contrôle de Stellar en combinant ses titres avec ceux d'Axel Barnaby ?

— Rick, mon coco ! proteste Manny d'une voix geignarde. Voilà que tu as redéclenché mon ulcère ! Qui est donc ce salopard, bon sang ?

Je mens.

— Je ne suis pas sûr. Tu as déjà entendu parler d'un petit acteur nommé Martin Harris ?

— Est-ce que tu essayes de me dire qu'un petit acteur dont je n'ai même jamais entendu parler est sur le point d'acquérir le contrôle de Stellar ? glapit-il.

— Non, je lui aboie. Mais Harris pourrait bien être la clef de toute l'affaire. Alors, dégote-moi sur Harris tout ce que tu peux trouver et rappelle-moi.

Je raccroche et j'ai juste le temps de finir mon verre avant que retentisse la sonnerie du téléphone. La voix de Manatti évoque celle d'un empereur romain de la décadence parlant du fond de sa tombe.

— Inutile d'aller voir Axel Barnaby, me dit-il. Il vient de m'appeler. Martin Harris l'a déjà contacté. Nous pouvons récupérer Anna, en échange de cent mille dollars en liquide. Barnaby considère que c'est uniquement mon problème. Si je lui trouve Anna d'ici vingt-quatre heures, notre marché tient toujours. Sinon, il est définitivement annulé.

— Et alors ?

— Il a également prévenu Harris que la question ne regardait que moi. J'imagine que je vais avoir incessamment des nouvelles de M. Harris. J'accepterai de verser l'argent, mais à condition que vous serviez d'intermédiaire.

— Qu'est que vous attendez de moi ?

— Rien de particulièrement astucieux, ni même de dramatique. (Pas trace d'ironie dans sa voix.) Assurez-vous simplement qu'en échange de l'argent, vous me ramenez Anna vivante et en bonne santé. Ceci fait, je serai ravi de vous verser des honoraires de cinq mille dollars.

— D'accord.

— Je vous rappellerai dès qu'Harris m'aura contacté, dit-il et il me raccroche au nez.

Je me sers un autre verre et j'attends. Si le téléphone ne sonne pas d'ici un quart d'heure, c'est que je me serai trompé. Mais je parie bien que j'ai raison. Il sonne dix minutes plus tard, mais j'ai perdu mon pari. J'avais cru que ce serait Martin Harris qui m'appellerait.

— Holman, annonce une voix un tantinet haut perchée, ici Axel Barnaby. Manatti vous a déjà certainement télégraphié à propos de la rançon exigée par Harris pour la restitution d'Anna Flamini ?

— Certainement, j'acquiesce.

— Je pense qu'il a également précisé, comme je le lui avais expressément demandé, que vous servirez d'intermédiaire quand il versera cet argent ?

— Exact.

— Dès que Manatti vous aura donné des instructions, vous viendrez personnellement me faire votre rapport ici au Nid d'Aigle. Vous comprenez ?

— Mais vous m'emmerdez ! je proteste. Pour quelle raison je ferais ça ?

— A cause de mon invitée, Daphne Woodrow, répond-il sans ambages. Ou bien préférez-vous que je la confie aux tendres soins d'O'Neil ?

Là-dessus, il me raccroche au nez, tout comme Manatti, sans même attendre une réponse.

Ce n'est pas tellement que ça m'ennuie de n'être qu'un simple pion dans leur jeu, je pense avec amertume, mais j'aurais au moins aimé savoir comment les autres sont disposés sur l'échiquier. Il y a bien des chances pour que je sois en train de reculer sans discontinuer, case par case, et je vais finir par me faire échec et mat à moi-même !

CHAPITRE 7

Kurt Manheim, drapé dans un peignoir de bain en épais tissu éponge blanc, a l'air de jouer le rôle principal dans une version pour tournée estivale de Jules César. Il a tout à fait le physique de l'emploi, – c'est un type de haute taille au corps mince, au crâne bien modelé couvert de cheveux clairsemés et grisonnants. Son nez aquilin lui confère un profil de vautour et ses yeux gris profondément enfoncés sont froids comme la mort.

— Il faut vraiment que j'aie perdu l'esprit, s'exclame-t-il avec fureur, pour vous laisser vous introduire chez moi à cette heure de la nuit, monsieur Holman.

— C'est très important. (Comme il ne m'a pas invité à m'asseoir, je m'installe dans le plus proche fauteuil et tâtonne dans mes poches à la recherche d'une cigarette.) Je travaille pour Axel Barnaby.

— Axel Barnaby ? (Il hausse les épaules avec irritation.) Vous pouvez bien travailler pour le F.B.I., pour ce que j'en ai à foutre ! Quel rapport ça peut avoir avec moi, bon Dieu ?

— Anna Flamini, je déclare.

— Anna Flamini ? (Il gagne le bar et commence à se préparer un verre.) Pourquoi un Axel Barnaby s'intéresserait-il à la Flamini ?

— Je ne sais pas, je réponds. (Et j'ai aussitôt l'impression désagréable que ce mensonge pourrait être plus près de la vérité que je n' imagine.) Je suppose que Barnaby s'intéresse à toutes les activités importantes de Stellar. C'est lui qui détient le plus gros portefeuille d'actions de la compagnie, n'est-ce pas ?

Manheim lève son verre pour l'examiner à la lumière d'un air extrêmement méfiant, comme s'il soupçonnait de s'être fait posséder sur la qualité du scotch.

— Ma patience est des plus limitée à cette heure de la nuit, monsieur Holman. Dites-moi pourquoi l'intérêt que Barnaby porte à la Flamini devrait me concerner ?

— Vous êtes en pourparlers avec Vincente Manatti pour conclure une affaire de coproduction. L'une des clauses prévoit qu'il doit autoriser Anna Flamini à tenir le rôle principal. D'après les renseignements détenus par Barnaby, elle est bien arrivée dans ce pays, mais depuis, elle a disparu. Il soupçonne Manatti de l'avoir

délibérément cachée quelque part – peut-être même contre sa volonté pour essayer d'obtenir de Stellar de meilleures conditions. En tant qu'actionnaire principal, cette affaire l'intéresse beaucoup. Il veut savoir si ses soupçons sont fondés ; sinon, savez-vous où se trouve Miss Flamini en ce moment ?

En entendant un petit rire derrière moi, je tourne la tête si brusquement que je manque me disloquer le cou. Une blonde insensée se tient sur le pas de la porte, les mains sur les hanches. Elle porte une chemise de nuit noire en dentelle transparente qui lui arrive en haut des cuisses et la seule ressource laissée à votre imagination, c'est la question de savoir si elle porte ou non un bijou au creux du nombril. Ses longs cheveux blonds sont fantastiques, striés de reflets d'argent, et le sourire qui étire les lèvres charnues de cette modeste Shéhérazade est une invite non déguisée.

— Kurt, mon chou, dit-elle d'une riche voix de soprano légèrement brouillée par l'alcool. J'en ai marre, moi, d'être un pauvre petit Petunia isolé dans ce carré d'oignons qu'est la chambre ! Viens me consoler, sinon je vais adopter une solution aussi draconienne que celle de m'endormir.

La peau du visage de Manheim se tend jusqu'à devenir comme du parchemin et révèle la structure osseuse qu'elle recouvre.

— Retourne d'où tu viens, sale petite morue ! Tu ne vois pas que je suis occupé ?

— Pour qui tu me prends ? réplique la blonde d'une voix agressive. Pour une machine de bureau qu'on peut brancher ou débrancher en appuyant sur un bouton ?

— Je n'en ai pas pour longtemps, dit-il. (Son effort pour se maîtriser est visible.) Je te rejoins dans un instant.

— C'est ce que tu m'as promis la dernière fois, déclare-t-elle d'un ton accusateur, quand l'autre gars est venu, (Elle tourne la tête et a quelque difficulté à fixer son regard sur moi.) Hé ! vous pourriez faire un remplaçant acceptable ! Comment vous vous appelez ?

— Rick Holman.

— Rick Holman ? répète-t-elle pour elle-même. C'est un nom qui me plaît bien. Si vous voulez connaître le mien, je m'appelle Petunia Mayerling. (Elle émet un rire de gorge.) Et vous voulez savoir quelque chose de vraiment dingue ? Il se trouve que c'est mon vrai nom ! C'est pas bidon, pas inventé, c'est le vrai ! C'est pas dingue ?

— Je suis confondu, dis-je poliment.

— Vous trouvez pas ça drôle, hein ? (Elle fronce les sourcils.) Aucun sens de l'humour, pas vrai ? Tout compte fait, vous feriez un remplaçant dégueulasse. A tout prendre, j'aurais bien préféré le

dernier gars. Comment il s'appelait ? (Son regard vacillant retrouve son chemin jusqu'au visage décomposé de Manheim.) Marty ? Marty Harris ou quelque chose dans ce goût-là ?

— Si tu ne fous pas le camp immédiatement, aboie Manheim, je te casse les deux bras !

— Dis donc, si tu es tellement excité, chéri, réplique-t-elle d'une voix rauque, je ne vais pas dormir, après tout. (Elle agite vaguement deux doigts dans ma direction.) Bye-bye, Holman. Et n'oubliez pas de cultiver un peu votre sens de l'humour. Il faut pas oublier que le sexe n'est qu'une vaste rigolade, pas vrai ?

Manheim finit son verre après son départ et le repose avec précaution sur le bar.

— Je vous prie de m'excuser de cette interruption, monsieur Holman, dit-il d'un ton cérémonieux.

— C'est bien l'interruption la plus insensée que j'ai vue depuis un bout de temps, je lui affirme.

— Une situation ridiculement conventionnelle, dit-il. La starlet qui veut arriver et le P.D.G. divorcé, entre deux âges, parfaitement d'accord pour l'aider à progresser dans sa carrière en échange d'un paiement en nature encore plus ridiculement conventionnel.

— Je ne suis pas un moraliste, monsieur Manheim, je lui rappelle. Rien qu'un gars à qui Axel Barnaby a confié une mission, vous vous rappelez ?

Il pousse un lent soupir.

— Je me rappelle très bien, monsieur Holman. En fait, vous êtes mon deuxième visiteur de la soirée à vous inquiéter du bien-être de la Flamini. L'autre était un fou furieux du nom de Martin Harris, qui m'a affirmé que sa vie était gravement menacée et de façon imminente si lui-même ne touchait pas une somme importante. J'ai dû le menacer d'appeler la police pour qu'il s'en aille.

— A-t-il précisé qui, exactement, menaçait sa vie ?

— Pour autant que j'ai pu comprendre, toute une liste de gens, où figuraient Axel Barnaby, Vincente Manatti et même mon propre vice-président, Helmuth Larsen. Sa liste aurait aussi bien pu comprendre Charlie Brown et Li'l Abner. (Un bref sourire effleure son visage, comme la promesse d'un rude hiver à venir.) Je rencontre assez de cinglés au cours de la journée sans en plus en recevoir dans ma propre maison en pleine nuit ! Vous pouvez dire à Barnaby qu'à ma connaissance la Flamini passe des vacances en Autriche avec sa mère. Tout ça ne me regarde pas pour le moment. Toutes les négociations concernant cette histoire de coproduction se font par l'intermédiaire de Larsen. Allez donc lui poser la question si vous avez encore des

doutes.

— D'accord. (Je me lève.) Merci de m'avoir consacré ces quelques instants, monsieur Manheim.

— Je ne dirai pas que ça a été un plaisir, monsieur Holman. (Il entreprend de se resservir à boire.) La prochaine fois que vous désirez me voir, prenez rendez-vous par l'intermédiaire de mon bureau. Je suis sûr que vous trouverez la sortie tout seul ?

— Je pense que oui, monsieur Manheim, je lui réponds avec le plus grand sérieux, mais si vous entendez un glapissement féminin dans quelques secondes, vous saurez que je me suis trompé de chemin.

Je regagne ma voiture, rentre chez moi et me mets au lit. Manheim peut avoir dit la vérité à propos de Harris, ou il peut avoir menti. Pour l'instant, je m'en fous éperdument. Tout ce que je veux, c'est dormir, et si tout L.A. disparaissait dans un gigantesque tremblement de terre pendant la nuit, je m'en foutrais, puisque je ne me réveillerais pas pour m'en apercevoir.

La sonnerie du téléphone me tire du lit vers neuf heures et demie le lendemain matin et je ne sens pas la moindre vibration dans le plancher quand je vais répondre. Ainsi donc, Los Angeles et moi avons survécu.

— Holman ? (Je reconnais instantanément la voix de Manatti.) Je viens d'avoir des nouvelles de Harris. Il vous attend à six heures ce soir. Vous aurez l'argent, et Anna Flamini sera avec lui. Vous pourrez donc procéder à l'échange immédiatement.

— Où ça ? je demande.

— Au bungalow, si vous voyez où c'est. (Un bref silence s'ensuit.) D'après Harris, vous connaissez l'endroit depuis hier.

— Je crois, oui.

— Combien de temps vous faut-il pour y arriver ?

— Deux heures environ.

— Dans ce cas, vous feriez bien de passer à la maison à trois heures cet après-midi pour prendre l'argent.

Il raccroche sans même attendre ma réponse, comme toujours.

Une heure plus tard, j'ai pris mon petit déjeuner et je me sens de nouveau d'attaque, apparemment du moins. La journée promet d'être intéressante, je songe, tout en bouclant mon baudrier et en glissant le 38 dans l'étui. Pour commencer, je dois aller braver Axel Barnaby, perché dans son Nid d'Aigle, et il est bien évident qu'O'Neil va me poser d'embarrassantes questions sur la soudaine disparition de son vieux copain Lonnie. Ensuite, après être allé chercher cent mille dollars chez Manatti, je suis censé retourner au bungalow et procéder à un échange standard avec un nommé Martin Harris. Le cadavre de

Lonnie sera-t-il toujours là-bas ? je me demande joyeusement. Avec peut-être pour lui tenir compagnie deux flics en uniforme ? Voilà une idée qui fait soudain pâlir la lumière du soleil.

Le trajet le long de la route côtière se passe sans incident, même sans rétroviseur pour me tenir compagnie. Il aurait été à peu près aussi facile à un Grec de se faufiler dans Troie, caché à l'intérieur d'un cheval en plastique transparent, que ça doit l'être d'introduire un flingue en douce au Nid d'Aigle. Avant d'atteindre la forteresse d'Axel Barnaby, je m'arrête un instant pour fourrer le boudier et le 38 sous la banquette avant.

Il me faut attendre une ou deux minutes que le garde armé passe un coup de fil à la maison pour vérifier mon histoire. Puis, le lourd portail en fer forgé pivote et je remonte la route jusqu'au garage souterrain. Deux personnes m'attendent à l'ascenseur. Le liftier, avec son feu sur la hanche, vêtu de son uniforme fantoche gris argent et l'insigne de métal portant les initiales de son maître épinglé au revers, et O'Neil, toujours aussi courtois.

— Vous voudrez bien m'excuser, Holman ? (Il me sourit tout en me fouillant rapidement d'une main experte.) Une précaution bien superflue, je sais, mais Barnaby insiste sur ce genre de détails.

— Mais bien sûr.

Nous pénétrons ensuite tous les trois dans la cabine qui nous transporte en haut en un clin d'œil.

— Quel effet ça vous fait de savoir que vous aviez raison dès le début ? demande O'Neil d'une voix aimable quand nous émergeons dans le gigantesque hall d'entrée.

— A quel sujet ?

— Martin Harris, répond-il. Le troisième larron dont vous n'arrêtiez pas de parler hier.

— C'était logique, dis-je, d'un ton que j'espère plein de suffisance.

— Je trouve ça fort amusant, Holman. Les deux titans, – Barnaby et Manatti – luttant pour savoir qui a mis la main sur Flamini et elle leur avait été fauchée sous le nez par un petit acteur minable ! (Il s'immobilise devant les portes en cuir cloutées.) Vous pouvez entrer directement, Holman. Le maître vous attend. Je vous verrai après et nous aurons le temps de bavarder en amis. (Ses longs cils s'abaissent et voilent momentanément l'éclat glacé de son regard.) Vous savez, c'est vraiment bizarre, je n'aurais jamais cru que Lonnie me manquerait... il n'avait aucune conversation ! Et pourtant il me manque !

Il m'assène une petite claque d'encouragement sur le dos et je pousse donc une des portes pour pénétrer dans la vaste pièce

octogonale. Barnaby se livre à ce qui paraît être son passe-temps favori – à savoir regarder à travers un de ses murs en vitre – et la lumière du soleil miroite sur son crâne rasé lorsqu'il se tourne vers moi.

— Fermez la porte, Holman.

J'obtempère, puis je m'avance vers lui. Je suis à peu près à mi-chemin quand il me fait signe de m'arrêter d'un geste impérieux.

— Ça suffit, merci. (Sa voix aiguë trahit une certaine nervosité.) Tout le monde transporte avec lui ses propres microbes, vous savez. Inutile de risquer inutilement d'être contaminé.

— J'aurais cru que les microbes eux-mêmes respectaient un homme de votre importance, dis-je.

— Ne me rasez pas avec ces puériles tentatives d'humour, réplique-t-il sèchement. Vous êtes ici parce que Harris a contacté Manatti pour lui dire où et quand vous deviez lui remettre l'argent et obtenir le retour d'Anna Flamini. Je vous écoute.

— Le rendez-vous est pour six heures ce soir. J'amène l'argent et il amène la Flamini.

— Où doit avoir lieu l'échange ?

Je n'hésite pas à mentir.

— Harris est une fine mouche, dis-je. Il n'en informera Manatti qu'au dernier moment.

Les yeux voilés de lourdes paupières me dévisagent un instant avec froideur, puis Barnaby hausse les épaules.

— Ça n'a pas d'importance. Ce qui importe, c'est que je tiens à ce que vous ameniez Anna Flamini directement ici, sitôt l'échange effectué.

— Je suis censé travailler pour Manatti, dis-je.

— ... qui tient à ce que le marché prévu à l'origine soit conclu, ce qui sera le cas dès qu'Anna Flamini sera ici.

— C'est tout ce que vous vouliez me dire ? je lui demande.

— Oui. Vous n'avez pas oublié, je suppose, que la sécurité de Miss Woodrow dépend entièrement de votre docilité aux instructions reçues ?

— Je n'ai pas oublié. J'aimerais la voir avant de partir.

— C'est faisable, répond-il. Dites à O'Neil que je vous autorise à voir la fille.

— D'accord, je grommelle.

Il me tourne le dos et va se planter devant son mur vitré. Pendant un moment, je me demande ce qui peut le fasciner à ce point dans cette vue panoramique. Peut-être s'ennuie-t-il, tout simplement. Je

suppose que n'importe quel psychiatre s'en donnerait à cœur joie : explication de la solitude de l'homme riche et puissant qui ne peut transformer ses fantasmes érotiques en réalité qu'en les achetant.

O'Neil m'attend de l'autre côté des portes en cuir. Il extrait un cigare de son enveloppe de cellophane, puis prend tout son temps pour l'allumer.

— Votre maître m'a autorisé à voir Miss Woodrow avant de partir, je lui annonce.

— Vous en avez de la chance, murmure-t-il. C'est ce qu'on appelle combiner le plaisir et les affaires, je crois ?

— Comme votre maître avec la Flamini ? je suggère.

— Mon maître commande et j'obéis, dit-il d'une voix neutre. Peut-être vaut-il mieux remettre notre petite conversation à plus tard et attendre que vous ayez vu cette dame ?

Il appuie sur le bouton pour appeler l'ascenseur et la porte coulisse quelques secondes plus tard.

— Au premier, Charlie, demande O'Neil au liftier. (Puis il me regarde avec un sourire qui pourrait passer pour timide.) Dites-moi une chose, Holman. (Il agite son cigare d'un geste exagérément nonchalant.) Qu'est-il arrivé à Lonnie, exactement ?

— Lonnie ? (Je prends soin de garder un visage totalement inexpressif.) Ce nom ne me dit rien.

— Vous n'avez pas pu vous occuper tout seul de Lonnie, dit-il lentement, autrement dit, vous avez été aidé.

L'ascenseur s'arrête, les portes coulisent et je suis O'Neil à un autre étage du monde fantastique d'Axel Barnaby. Pendant un moment, tout me paraît parfaitement réel ; je suis arrivé dans une cour en plein air avec une immense piscine en forme de haricot au centre, entourée d'une bordure de gazon où poussent des buissons luxuriants et des arbres variés. J'éprouve un certain choc lorsque je me rends compte qu'en dehors de la fille en bikini noir qui est assise à un bord de la piscine et laisse tremper ses pieds dans l'eau, tout le reste est en trompe-l'œil et que je suis toujours à l'intérieur de la maison. Je regarde un nuage blanc projeté par une caméra invisible dériver lentement en travers du plafond haut de douze mètres ; puis je regarde O'Neil.

— Je ne comprends pas, dis-je en toute sincérité. Est-ce qu'il n'aurait pas été beaucoup plus simple d'avoir une véritable cour en plein air ?

— Certainement, répond-il. A un détail près.

— A savoir ?

— Les microbes ! Comment peut-on être sûr que le grand air est

asceptique ? (L'air satisfait, il tire sur son cigare.) Qui sait quel épouvantable virus pourrait être apporté par la brise ?

— Voire maître a vraiment ses problèmes !

— Aucun que ne puissent résoudre les mesures draconiennes d'hygiène qu'il a prises. (O'Neil remonte dans l'ascenseur.) Appuyez simplement sur ce bouton quand vous en aurez terminé avec Miss Woodrow.

Une brusque pensée me vient.

— Quand Axel Barnaby est-il sorti du Nid d'Aigle pour la dernière fois ?

— Qui sait ? répond O'Neil avec un sourire malicieux. Il y a cinq ans, peut-être dix, de ça !

CHAPITRE 8

Une férocité glacée capable de me congeler le sang d'un instant à l'autre brille dans les grands yeux noirs de Daphne Woodrow qui me regarde approcher. Son petit bikini noir ressort sur la blancheur crémeuse de sa peau et je me demande vaguement pourquoi Axel Barnaby n'a pas installé une gigantesque lampe à bronzer dans le plafond voûté pour compléter l'illusion.

— Si je me souviens bien, commence-t-elle en appuyant toujours ses voyelles avec autant de distinction, la dernière chose que je vous ai dite, c'était que je vous considérais comme un misérable salaud, un type qui n'a rien dans le ventre. Il ne s'est rien passé depuis pour me faire changer d'avis.

— J'ai obtenu la permission d'Axel Barnaby de venir vous faire une petite visite, dis-je. Comment allez-vous ?

— Je suis follement heureuse ! aboie-t-elle. Evidemment, je hurle de temps à autre uniquement pour rompre la monotonie, mais je suppose qu'on ne peut pas tout avoir. (Elle sort les jambes de l'eau et se redresse.) C'est vous qui m'avez amenée ici, Holman, reprend-elle avec amertume, et je compte sur vous pour m'en sortir, – et vite !

— Comme disait le nain à la danseuse d'un mètre quatre-vingts tout de suite après l'effondrement de son échelle, ça ne va pas être facile.

— Tout de suite !

— C'est impossible dans l'immédiat, mais je pense que ça sera pour très bientôt. (A voir la réaction qui se peint sur son visage, je suis bien content qu'elle ne trimbale pas avec elle son sac à bandoulière.) Parlez-moi de Martin Harris.

— Martin Harris ? (Ses yeux s'arrondissent lentement.) Qu'est-ce qu'il a à voir là-dedans ?

— Il a tout à voir pour le moment. Il est prêt à remettre la Flamini entre les bras accueillants de Vince Manatti en échange de cent mille dollars en cash. Je suis censé être l'intermédiaire, mais Barnaby a suggéré un petit changement au programme. Au lieu de remettre la Flamini à Manatti, je dois l'amener tout droit ici. Il m'a également rappelé qu'il avait un otage pour m'empêcher de le doubler, – vous.

— Martin Harris ? (Elle me dévisage un instant d'un air incrédule,

puis elle secoue la tête avec vigueur.) Il est toujours à Rome.

— Alors peut-être s'agit-il de son jumeau qui a le même prénom que lui ? je lui aboie.

— Si Anna est avec lui, c'est elle qui a dû combiner ça, dit-elle d'une voix hésitante. C'est peut-être à Martin Harris qu'elle a parlé au téléphone l'autre soir au motel ?

— C'est peut-être elle qui a eu l'idée de se faire cent mille dollars grâce au marché conclu entre Manatti et Barnaby, une sorte de prime pour elle-même, sans parler, bien entendu, de Martin Harris.

— Ça m'étonnerait quand même, répond-elle. (Elle fait soudain la moue.) Ça ne ressemble guère à Anna.

— Rien ne ressemble à Anna, je grommelle. Vous savez quoi ? Je commence à croire qu'Anna Flamini n'existe pas. Elle est simplement un produit de l'imagination fertile de Manatti, – une ombre en deux dimensions qu'il a inventée par un bel après-midi romain et la déesse qu'on voit sur le grand écran est en réalité incarnée par trois travestis différents, tous maquillés de la même façon !

— Ça suffit ! fait-elle sèchement. Ne dites donc pas de telles stupidités. Anna n'a rien d'irréel.

— Il va falloir m'en convaincre, dis-je. Depuis l'instant même où Manatti m'a fait intervenir dans cette histoire insensée, la Flamini n'a jamais été rien de plus qu'une bouffée de parfum.

— Anna Flamini est la personne la plus réelle que j'aie rencontrée de toute mon existence ! s'exclame-t-elle avec passion. Son gros problème, c'est qu'au début de sa carrière, elle a signé, sans même savoir ce qu'elle faisait, un contrat qui la lie à Manatti pour le restant de ses jours. Il la tient, corps et âme ! C'est pourquoi elle croyait ne pas avoir le choix et être obligée d'en passer par où il voulait lorsqu'il lui a parlé du marché qu'il avait conclu avec Barnaby.

— Mais elle a changé d'avis au dernier moment.

— Oui, probablement, déclare Daphne à contrecœur.

— Avec Martin Harris pour l'aider à s'en sortir ?

— Vous avez peut-être raison, dit-elle d'un ton morne. Tout ça n'a pas grand sens pour moi.

— Mais pourquoi ? j'insiste. Il était bien son amant à Rome.

— Une aventure sans grande importance, réplique-t-elle vivement. Harris est une espèce de minus vaniteux. Je déteste ce genre d'hommes. Je n'ai jamais compris ce qu'Anna pouvait bien lui trouver.

— Comment est-il ?

— Il doit avoir dans les vingt-cinq ans. D'épais cheveux blonds, une moustache tombante, et un amour démesuré pour lui-même.

— Remplacez blonds par bruns, et vous pourriez être en train de

décrire O'Neil.

— Vous avez raison, dit-elle. (Un sourire se dessine lentement sur ses lèvres.) Ils ont bien des points communs.

— Mais le fait qu'Harris soit venu de Rome à L.A. et qu'il soit arrivé à l'instant précis où la Flamini décidait de disparaître ne peut pas être une simple coïncidence. Ils ont dû mijoter ça ensemble.

— Je suppose, oui. (Elle hausse encore les épaules.) Ce qui m'inquiète bien davantage, ce sont les cent mille dollars dont vous venez de me parler. Anna croit peut-être qu'il est amoureux d'elle, mais je suis sûre qu'une pareille somme doit lui plaire encore plus !

— Enfin, nous serons probablement fixés ce soir. Il y a une chose qui m'intrigue : pourquoi Manatti ne vous a-t-il pas installées dès votre arrivée, vous et la Flamini, dans la maison qu'il a louée ?

— Vincente est un homme à l'esprit tortueux, répond-elle. Peut-être a-t-il voulu être trop malin cette fois. Dans son idée, si Barnaby comptait le doubler, il ferait surveiller la maison. Vincente nous a donc envoyées, Anna et moi, dans ce motel, et a amené ces deux autres filles dans la maison : même si on l'espionnait, on ne s'approcherait pas suffisamment pour se rendre compte qu'aucune des filles n'était Anna.

— Trixie et Dixie ? je demande. Je les trouve assez mignonnes.

Une petite moue méprisante gonfle sa lèvre inférieure.

— Je n'ai remarqué aucune différence entre elles et n'importe quelle autre putain !

— Quand les avez-vous vues ? je demande d'un ton négligent. Le soir où vous n'êtes pas allée voir Manatti ?

— Foutez-moi le camp !

Soudain cramoisie, elle se détourne vivement de moi et plonge dans la piscine.

J'ai le choix entre plonger après elle, tout habillé, ou renoncer. Renoncer me paraît une solution beaucoup plus facile, et que j'adopte sans hésiter. Je regagne l'ascenseur et presse le bouton. Les portes coulissent un instant plus tard et lorsque je pénètre dans la cabine, je demande au liftier de me descendre au rez-de-chaussée.

— On monte ! réplique-t-il avec un sourire.

— Je vous dis que je veux descendre !

— Ordre supérieur, mon vieux, réplique-t-il avec indifférence. M. O'Neil a dit qu'on montait.

Un autre malfrat en uniforme nous attend au troisième étage et m'escorte le long d'un couloir jusqu'à une porte en cuir cloutée à simple battant.

— M. O'Neil vous attend à l'intérieur, dit-il. Allez-y.

J'entre donc et me trouve dans une version pauvre – mais pas tellement pauvre – de la retraite que s'est ménagé Barnaby au dernier étage. La version O'Neil a peut-être le tiers de l'autre et n'a que trois murs vitrés, mais le mobilier est des plus rupins. O'Neil lui-même m'attend derrière un bar abondamment garni, à en faire rêver un alcoolique.

— Salut, honorable Holman, et soyez le bienvenu dans mon humble demeure. (Il sourit brusquement.) Comme Charlie Chan ne l'a sûrement jamais dit. Qu'est-ce que vous buvez ?

— Un campari-soda. (Je m'assois sur un tabouret de bar en face de lui.) Je vois que le personnel est bien traité au Nid d'Aigle.

— C'est un boulot qui exige une attention soutenue vingt-quatre heures sur vingt-quatre, répond-il tranquillement. Il faut donc bien avoir quelques compensations. Comment ça s'est passé avec l'otage ?

— Je crois qu'elle est furieuse contre moi parce qu'elle veut filer d'ici et que je n'ai pu lui suggérer aucune solution pour arriver à ses fins. Si je pouvais emprunter une trompette et souffler dedans par trois fois, tous les murs s'écrouleraient peut-être.

— Tout est possible. (Il pousse mon verre dans ma direction.) Parlez-moi de Lonnie.

— Dites-moi d'abord pourquoi vous vouliez me liquider.

— A ce moment-là, je pensais que vous étiez suffisamment gênant pour justifier cette solution. (Il hausse les épaules.) J'ai changé d'avis depuis, au cas où ça vous intéresserait.

— Ça me fascine, dis-je. Pourquoi ?

— Un gars qui a pu régler son compte à Lonnie, je préfère l'avoir de mon côté. Et en plus, nous y avons tous les deux intérêt.

— C'est-à-dire ?

— Eh bien, maintenant que nous avons mis sur une voie de garage cette cinglée de Woodrow, nous voulons tous les deux trouver la Flamini et la livrer à mon maître. Une fois cette tâche remplie, mon maître sera content de moi et votre maître vous versera une petite somme rondelette. Exact ?

— Je pense, oui.

— Bon. Alors, qu'est-il arrivé à Lonnie ?

— C'est toujours un risque chez les gars qui dégainent trop vite, je réponds avec circonspection. A peu près une fois sur cent, ils défourailent à une telle vitesse que le flingue est encore pointé dans la mauvaise direction quand ils pressent la détente. Lonnie n'a vraiment pas eu de chance. Il s'est tiré une balle dans le ventre.

— Très amusant, dit-il. (Il boit une gorgée.) Vous voulez essayer une autre version ?

— Eh bien, il y a aussi le coup classique du gars qui s'emmêle les étriers, se prend les pieds dans le paillason et tombe à plat ventre sur son propre pétard.

Il lève un doigt vers le plafond.

— Là-haut, au dernier étage, dit-il d'une voix métallique, Axel Barnaby est le roi. C'est son domaine et il est sacro-saint. Je dirige le reste du Nid d'Aigle, Holman. Vous pouvez me dire la vérité sur Lonnie ici même et tout de suite, pendant que nous buvons agréablement un verre ensemble, ou alors je peux demander à deux des gardes de vous conduire à une pièce spéciale du sous-sol et de vous travailler au corps si bien que vous serez trop heureux de leur hurler la vérité. Le choix dépend entièrement de vous.

— Comment puis-je refuser une solution aussi charmante que celle que vous me proposez ! (Je me force à lui sourire.) Mais il faut d'abord que je boive un coup, avant de me lancer dans la triste histoire de la brusque disparition de Lonnie.

Il consulte sa montre.

— Je vous donne encore cinq secondes pour vous y mettre, Holman !

Cette fois, il a gagné. La fureur rentrée qui bouillonne en moi depuis quarante-huit heures explose brusquement. Elle a dû naître, je suppose, lors de ma première entrevue avec Manatti et son insupportable arrogance. Elle a été ensuite fortifiée par une attitude analogue chez Barnaby, Larsen et Manheim. Mais c'est O'Neil qui remporte le premier prix ! Non seulement il reconnaît joyeusement avoir donné l'ordre à Lonnie de me tuer, mais il m'annonce maintenant généreusement qu'il a changé d'avis et compte sur ma reconnaissance.

— A la mémoire de Lonnie !

Je lève mon verre, en prenant soin de garder mon sourire contraint plaqué sur les lèvres, et brusquement je lui en projette le contenu en pleine poire. Sans lui laisser le temps de retrouver son souffle, je plonge en travers du bar pour l'empoigner par les revers de sa veste, puis l'attire violemment à moi. Je lui assène alors de toutes mes forces un coup sur la nuque et il se désintéresse soudain des événements.

Il y a un 32 à canon court dans la poche de sa veste et je le transfère dans la mienne avant de le repousser en travers du bar. Il glisse sans heurt sur la surface polie, et disparaît de l'autre côté. J'entends un choc satisfaisant lorsqu'il heurte le sol en tombant et je me sens aussitôt beaucoup mieux.

J'ouvre la porte, avance d'un pas dans le couloir et me tourne pour regarder par-dessus mon épaule.

— D'accord, je vais le lui dire, je lance à haute voix, puis je souris au malfrat en uniforme qui attend à un mètre de moi. M. O'Neil veut vous voir immédiatement, je lui annonce.

Holman, toujours courtois, lui tient la porte ouverte, attend l'instant où il franchit le seuil et lui abat alors la crosse du 32 sur l'arrière du crâne. Il se recroqueville sur le sol dans la position du fœtus et je l'abandonne à ses rêves intra-utérins.

Le liftier arrive quelques secondes après mon appel et a l'air vaguement surpris de me voir tout seul. Je lui adresse un chaleureux sourire, puis enfonce brutalement le canon du 32 dans sa panse rebondie. Lorsque nous arrivons au premier, je lui fais signe de sortir, puis je l'assomme d'un bon coup de crosse. Il a l'obligeance de tomber en travers de la porte de la cabine, ce qui a l'avantage de la bloquer et d'empêcher quelqu'un d'autre de me faucher l'ascenseur.

Daphne Woodrow est en train de s'essuyer avec une serviette à côté de la piscine et ses yeux noirs s'arrondissent légèrement à ma vue.

— Tout de suite ? dis-je en lui souriant poliment. C'est bien ce que vous avez dit, n'est-ce pas ?

— Quoi ?

— Vous vouliez que je vous emmène d'ici, et en vitesse.

Je l'empoigne par un coude et la propulse en direction de l'ascenseur.

— Comme ça ? bredouille-t-elle. Aux trois quarts nue ?

— C'est le seul moyen, je lui affirme.

Je tire le liftier à l'écart pour dégager la porte, puis nous descendons au sous-sol. La brune demeure silencieuse dans la voiture pendant le long trajet d'un kilomètre qui nous sépare du portail. J'ai quelque difficulté à me retenir de hurler en voyant le garde s'avancer sans se presser en direction de la voiture.

— Nous partons, lui dis-je, avec un sourire éclatant.

— Je téléphone d'abord à la maison pour avoir le feu vert, réplique-t-il d'une voix grinçante.

— Pas la peine. (Je lui braque le 32 droit sur le nombril.) Défaïs donc ce baudrier et laisse le tomber par terre, et après, va ouvrir le portail.

— Va te faire foutre ! dit-il, mais je vois bien que le cœur n'y est pas.

— Il paraît qu'on va avoir un merveilleux coucher de soleil, je lui aboie. Tu n'as pas envie d'être encore là pour le voir ?

Il réfléchit encore deux secondes, puis fait ce que je lui ai demandé. Dans la voiture, le silence se prolonge jusqu'à ce que le Nid

d'Aigle soit à sept bons kilomètres derrière nous, puis Daphne Woodrow pousse un profond soupir.

— Le preux chevalier de la Côte Ouest, dis-je modestement. Inutile de me remercier.

— Je n'y songeais même pas, réplique-t-elle sèchement. Je viens seulement de me rendre compte que les seuls vêtements qui me soient accessibles sont ceux que je porte en ce moment et ce bikini ne va guère me protéger des éléments ou d'un homme de votre mentalité. Je serais peut-être beaucoup plus en sécurité si je me trouvais encore dans la maison d'Axel Barnaby !

CHAPITRE 9

Je m'accoude au bar et je la contemple. Elle est assise sur le divan, son verre au creux des deux mains et elle regarde fixement le mur d'en face. Le silence est non seulement profond, il commence à me taper singulièrement sur les nerfs.

— Et si je sautais par-dessus le bar, je suggère, si je vous arrachais votre bikini, puis vous jetais à terre et entreprenais de vous violer ? Est-ce que ça suffirait ?

— Suffirait à quoi ? demande-t-elle d'une voix morne.

— A amorcer une conversation, bon Dieu !

— Voilà qui pose une question intéressante. (Elle a un petit sourire.) Que peut-on trouver comme entrée en matière acceptable, compte tenu des circonstances ?

— Vous venez souvent ici ? je ricane.

Mon gag fait un bide total et la même expression morose reparaît sur ses traits.

— Cette histoire que vous m'avez racontée, Martin Harris qui exige cent mille dollars pour rendre Anna... c'est vrai ?

— Pourquoi irais-je perdre mon temps à inventer un truc pareil ?

— Non, reconnaît-elle, ça n'aurait aucun sens. Et ça m'inquiète.

— Je crois que ça inquiète également Manatti. Même pour un gars dans sa situation, ça n'est quand même pas des clopinettes, une somme pareille.

— Quelle garantie avez-vous qu'il rendra Anna après avoir reçu l'argent ?

— Aucune. Mais je ne lui remettrai le fric que lorsque je verrai le blanc des yeux de la Flamini !

— Ça pourrait être un piège. (Son regard sombre est soupçonneux.) Comment savez-vous que Martin Harris n'a pas un complice ?

— Je ne pourrais même pas dire qu'il a des taches de rousseur, je grommelle. D'après moi, il n'a que la Flamini comme complice.

— C'est le genre d'homme à aimer l'argent beaucoup plus qu'une femme, dit-elle. Je crois que c'est ça qui me tourmente, Rick. Anna doit être encore folle de lui et acceptera tout ce qu'il peut lui

suggérer... comme cette idée insensée de soutirer une rançon à Manatti !

— Vous savez quoi ? (Je la gratifie d'un sourire froid.) A vous entendre, vous me paraissez vous tracasser beaucoup plus du pognon de Vince Manatti que du sort de votre plus chère amie, Anna Flamini.

Elle se lève d'un bond, tenant toujours son verre à deux mains.

— Vous êtes complètement impossible ! (Son accent se fait de plus en plus incroyablement britannique.) Merci de m'avoir arrachée aux griffes d'Axel Barnaby, monsieur Holman ! Pourrais-je maintenant regagner mon hôtel, je vous prie ?

— Dans cette tenue ?

Elle s'examine, puis hausse les épaules avec irritation.

— Vous pouvez sûrement me prêter un imperméable ou je ne sais quoi ?

— Que diriez-vous d'un cheval blanc ? Vous pourriez jouer les Lady Godiva, ce qui serait un spectacle tout à fait original à Beverly Hills.

— Je sens que je vais me mettre à hurler d'ici un instant ! dit-elle d'une voix tendue. Voulez-vous, je vous prie, me donner un imperméable ?

Je descends les trois marches qui conduisent à ma chambre à coucher et finis par trouver au fond du placard un imperméable en assez piteux état qui a l'air sorti tout droit d'un vieux film d'Humphrey Bogart. Quand je reviens avec dans le living-room, je constate que Daphne Woodrow a disparu et je n'ai, pour me rappeler sa visite, que le verre à moitié vide qu'elle a posé sur le bar. Je m'immobilise, tout en me demandant où diable elle a bien pu passer, et une idée désagréable prend forme dans mon esprit. Elle est confirmée l'instant d'après quand j'ouvre ma porte et constate que ma voiture a disparu de l'allée. Ça m'apprendra à laisser les clefs de contact, me dis-je avec amertume, en regagnant le living-room. Juste le temps de me concocter un nouveau verre et je me dis que ça m'apprendra également à laisser mon flingue et mon baudrier sous la banquette avant.

Je me prépare comme déjeuner des œufs au jambon, à la Holman, c'est-à-dire à peu près immangeables. Le téléphone sonne au moment où je repose ma fourchette et je réponds à contrecœur.

— Rick ! (A en juger par sa voix, on pourrait croire que Manny Kruger vient d'avoir trois attaques d'apoplexie successives, et que pour couronner le tout, il a reçu un coup de batte de base-ball sur le crâne.) Qu'est-ce que tu as bien pu faire à Kurt Manheim la nuit dernière, nom de Dieu ?

— Tu voudrais insinuer que c'est une tante ?

J'entends une sorte de bruit étranglé à l'autre bout du fil.

— Arrête tes vannes ! aboie-t-il. Tu veux savoir ce que je fais depuis neuf heures ce matin ? J'établis sur toi un dossier détaillé, voilà ce que je fais. Jamais de ma vie je ne l'ai vu aussi furibard !

— La petite Petunia était peut-être mal lunée hier soir ? je suggère innocemment.

— Oh, arrête ! hurle Manny. Kurt Manheim est un débauché à l'ancienne mode. Il ne laisse jamais le sexe interférer dans les affaires. Alors, quel genre de matou as-tu lâché parmi les pigeons, hier soir ?

— Rien qu'une ou deux questions. Qu'as-tu appris sur Martin Harris ?

— Dis donc, tu figures en tête de liste comme homme à abattre pour Manheim, et tu t'imagines que j'ai eu le temps de faire autre chose ? demande-t-il avec indignation.

— Manny, je réplique gentiment, tu es le seul gars que je connaisse qui pourrait se mettre au plumard avec deux jumelles, et procéder en même temps au bilan de ses investissements.

— Eh bien... dit-il avec un petit gloussement plein de modestie, je reconnais que j'ai l'esprit assez tortueux.

— Même l'orteil du milieu de ton pied gauche ne sait pas ce que font les deux qui l'encadrent. Alors, qu'as-tu découvert sur Martin Harris ?

— Il est parti d'ici il y a trois ans, pour l'Europe, apparemment.

— Je sais, dis-je avec impatience. Quoi d'autre ?

— C'était un salaud de dingue. Il a filé juste au bon moment, sans quoi il aurait abouti en taule ou se serait fait couper la gorge.

— C'était quoi, son point faible ?

— Les femmes, répond Manny, succinct. Les femmes des autres. Des femmes vulnérables, mariées par exemple. Des gonzesses qui avaient épousé des types richissimes et qui voulaient bien s'envoyer en l'air à l'occasion, mais ne voulaient pas perdre leur sécurité. Alors, le moment venu, Harris leur donnait le choix : ou bien elles racquaient, ou alors il racontait aux maris ce qui s'était passé, en leur présentant une liste précise des endroits et des dates. A une ou deux occasions, apparemment, il avait même prévu une série de photos à ajouter à la liste.

— Pas particulièrement original, comme racket, dis-je.

— Mais fort lucratif, surtout avec son physique et l'attrait qu'il exerce sur les femmes. (Il observe une petite pause.) Eh bien, je ne peux rien te dire de plus. Harris était un vulgaire petit maître chanteur, c'est tout.

— Merci, Manny. A un de ces quatre !

— Hé ! Minute !

Je raccroche malgré ce cri d'angoisse et ne me donne pas la peine de décrocher quand le téléphone se remet à sonner trois fois de suite. Dix minutes plus tard, il sonne à nouveau et je me dis que je vais prendre le risque de répondre.

— Holman, j'annonce dans l'appareil.

— Nous avons un rendez-vous à trois heures cet l'après-midi. (La voix de Manatti est encore plus hargneuse que d'habitude.) Votre voiture vous attend ici. Je suppose que vous vous arrangerez malgré cela pour être à l'heure ?

— Bien sûr, dis-je, et j'attends la suite.

— C'est Miss Woodrow qui l'a amenée ici, poursuit-il. Elle m'a raconté comment vous l'aviez délivrée du Nid d'Aigle ce matin. Je ne vois absolument pas pourquoi vous vous êtes donné ce mal, Holman. Il semble également que vous vous soyez montré d'une remarquable franchise avec elle. Elle en sait maintenant à peu près autant que moi sur la situation. Peut-être même davantage.

— Si c'est le cas, elle ne m'en a rien dit.

— Etant donné les circonstances, j'ai jugé plus sage de la garder ici jusqu'à ce que vous m'ayez ramené Anna. Trixie et Dixie s'occupent à la distraire... si c'est bien là le terme qui convient.

— Le terme qui permettrait de décrire le tandem Trixie-Dixie n'a pas encore été inventé, dis-je.

— Je vous attends ici à trois heures précises, Holman.

Fidèle à sa méthode, il me raccroche au nez l'instant d'après.

Je me rappelle que j'ai le choix entre deux flingues, même si le mien est toujours, du moins je l'espère, caché sous la banquette avant de ma voiture. Il y a le 38 de Lonnie et le 32 à canon court que j'ai pris à O'Neil ce matin. J'opte pour le plus petit et le glisse dans ma poche.

Le soleil filtre à travers une déchirure du smog lorsque j'arrive à la maison de Manatti à Bel Air. Je paye le taxi, monte les marches du perron et presse la sonnette. Il sera trois heures dans deux minutes, d'après ma montre ; je suis donc à l'heure pile et Manatti devrait être content. Belle affaire, je me dis amèrement. Qui pourrait avoir envie de faire plaisir à un salopard de son espèce ? La porte d'entrée s'ouvre et pendant un instant, j'ai du mal à reconnaître la brune qui se tient sur le seuil, toute souriante.

— Salut, Rick ! (Le sourire se fait carrément torride.) Vous avez perdu votre langue ?

— Salut, Trixie. C'est seulement que je ne vous reconnaissais pas,

tout habillée.

Elle lisse le devant de sa mini-robe en soie, ce qui fait ressortir les courbes arrondies de ses seins, puis elle pousse un petit gloussement satisfait.

— J'ai pensé que ça changerait un peu du bikini.

— Sans parler de la concurrence de la bonne femme anglaise, hein ?

— Elle ? (Une moue dédaigneuse gonfle les lèvres de Trixie.) Vous rigolez, non ? Mettez-la à poil sur une île déserte au milieu d'une troupe de marins naufragés, et ils deviendront tous pédés dans les quarante-huit heures !

— Et comment va papa par cette belle journée ?

— Il vous attend dans son bureau. (Ses yeux bruns mouchetés m'observent avec attention.) Comment se fait-il que la même Woodrow soit arrivée dans votre bagnole, Rick ?

— Elle me l'a volée pendant que j'avais le dos tourné.

Elle hausse les épaules.

— Ça m'apprendra à poser des questions idiotes ! Dixie et moi, on vous attendra dans la cabane, mon chou, si vous avez du temps de reste.

Je la suis à travers la maison jusqu'au bureau et je frappe à la porte. Trixie me jette un coup d'œil par-dessus son épaule, m'envoie un baiser du bout des doigts, puis continue son chemin en roulant des hanches. Avec la veine qui me caractérise, je me dis avec amertume, même si j'arrive à me pointer à la cabane tout à l'heure, j'y trouverai O'Neil en train de m'attendre, un feu dans chaque main.

Le grand jour n'améliore pas le décor du bureau, si ce n'est pour accentuer son côté fantôme. La tête de cerf couverte de poussière qui orne l'un des murs a l'air plus que jamais d'un vestige de quelque mauvais film depuis longtemps oublié et où on avait dû économiser sur le bétail. Manatti porte une chemise vert citron, un pantalon rose shocking, des bottillons en daim et ses lunettes noires. Il a l'air d'un cauchemar obèse en technicolor.

— Pour une fois, vous êtes à l'heure. (Il consulte le lourd chronomètre fixé à son poignet pour s'en assurer.) J'ai l'argent ici.

Il pose un grand porte-documents sur le bureau, puis il lève les yeux sur moi, les bajoues légèrement frémissantes.

— Les cent mille dollars sont dedans, dit-il. Je veux que vous vérifiez.

J'ouvre le rabat et en effet l'argent est là : plus que je n'en ai jamais vu de toute ma vie. Des liasses de coupures de cent dollars, neuves et crissantes. Je ferme les yeux un instant et des accords de

guitare résonnent doucement dans ma tête tandis que je passe le restant de mes jours dans le luxe et l'oisiveté sur les plages de Tahiti... ou regarde les starlets batifoler à bord de mon yacht de vingt mètres de long ancré dans le port de Cannes... ou écoute les minettes qui caracolent sur ma plage privée d'Acapulco. Et puis la réalité relève sa tête hideuse.

— Vous avez vérifié que la somme y était ? demande Manatti.

— Je pense, oui, je réponds d'une voix étranglée. Ça m'a bien l'air de faire cent mille dollars.

— Une grande tentation, dit-il durement. Même pour un homme qui possède votre réputation d'intégrité, Holman.

— Exact, je reconnais.

— Ne succombez pas à la tentation, mon ami. (Il ôte ses lunettes noires et ses yeux bleu vif, très rapprochés, brillent d'une lueur menaçante.) Je peux vous garantir que vous seriez appréhendé avant d'avoir fait dix kilomètres.

— Je vous crois sur parole, dis-je, et je referme le rabat sur cette merveilleuse manne verte. Et maintenant, qu'est-ce qui se passe ?

— Vous vous contentez de suivre les instructions prévues à l'origine. Remettez l'argent à Harris, et ramenez-moi Anna Flamini ici.

— Harris pourrait avoir des idées différentes, dis-je, par exemple, sauter sur le fric et filer.

— Dans ce cas, ce sera à vous de l'empêcher, me répond-il doucement. C'est pour cette raison que j'ai fixé vos honoraires à la somme fabuleuse de cinq mille dollars. Il y a évidemment un risque inhérent à la situation et c'est à vous de le prendre. Je suis prêt à traiter avec Harris, (Du plat de la main, il assène une claque légère sur le porte-documents.) et en voici la preuve ! Mais je ne me laisserai pas escroquer, Holman, et vous me servez de garantie. (Il m'adresse un sourire froid.) Ou devrais-je dire que ma garantie, c'est votre réputation ? Echouez dans cette affaire, et vous n'aurez même plus à vous inquiéter de votre réputation.

— Le message est parfaitement clair, dis-je. Qu'allez-vous faire de la Flamini quand vous l'aurez récupérée ?

— Je tiendrai mes engagements envers Axel Barnaby, bien entendu. Pourquoi cette question ?

— Par simple curiosité.

— Vous pensez peut-être que je ne devrais pas me fier à lui après ce qui s'est passé ? (Il scrute encore mon visage.) Mais il semble pourtant que votre théorie du troisième larron, Martin Harris en l'occurrence, se soit révélée exacte ?

— Vous avez sans doute raison.

— Autre chose, enchaîne-t-il d'un ton rogue. Miss Woodrow me dit que vous avez usé de violence pour la « délivrer » du Nid d'Aigle, ce matin. Pensez-vous que c'était sage ?

— Vous voulez savoir si, à mon avis, ça a exaspéré Axel Barnaby ? je demande d'un ton uni. Je ne pense pas, non. Selon moi, il est le roi du dernier étage, mais c'est O'Neil qui dirige le reste de la baraque. Je parierais bien que Barnaby ne sait même pas ce qui s'est passé.

— Très bien. (Il opine lentement du bonnet.) Nous verrons plus tard, après la réouverture des négociations.

— Rien d'autre ? je m'enquiers.

— Non. (Il me tend le porte-documents.) J'attends votre retour en compagnie d'Anna Flamini, Holman. (Il consulte encore une fois son chronomètre.) D'ici neuf heures ce soir, au plus tard.

— S'il n'y a pas de pépin, je grommelle.

— S'il y a un pépin sérieux, réplique-t-il lentement, je ne compte pas vous voir revenir du tout.

— Vous pensez que je serai mort au champ d'honneur ? je lui demande avec un froid sourire.

— Exactement ! grince-t-il.

Ma voiture m'attend dans le garage, la clef de contact sur le tableau de bord. Je me glisse au volant, pose le porte-documents à côté de moi, puis farfouille sous la banquette avant. Pas de flingue dans son boudoir. Je suis toujours en train de tâtonner lorsque quelqu'un me tapote l'épaule. Je me redresse et vois Trixie près de la portière dont la glace est baissée.

— Vous avez perdu quelque chose ? demande-t-elle innocemment.

— Rien d'important.

— Le sieur Galahad, roucoule-t-elle. Il part sauver la princesse Flamini du sort cruel qui la menace, quitte à périr dans cette tentative !

— Très bon numéro, dis-je. Trixie et Dixie, les deux minettes sexy, une blonde et une brune, qui n'ont même pas une cervelle à se partager à elles deux. L'ennui, c'est que vous tenez parfois des propos étranges pour une môme qui est censée avoir un coefficient intellectuel inférieur à quatre-vingts.

— Quelquefois, ça devient vraiment rasant, dit-elle. De jouer la comédie, je veux dire. Surtout que le coefficient de Dixie correspond à peu près au chiffre que vous citez. Mais vous devez reconnaître que j'ai fait de mon mieux pour vous aider chaque fois que je pouvais.

— En me disant par exemple que Daphne Woodrow était venue voir papa un soir ?

— Je crois que c'est pour ça qu'il ne fricote pas avec moi, ou la

petite Dixie. Il a amené ses biscuits avec lui, de Rome.

— Vous pensez que la même Woodrow est sa maîtresse ? je demande. Je dois avouer que l'idée m'est venue, mais très récemment. Elle avait été installée dans ce motel pour veiller sur la Flamini, mais elle a saboté le boulot.

— Peut-être bien, déclare tranquillement la brune.

Eh bien, bonne chance, Rick, et ne vous laissez pas refiler une fausse Flamini.

— Mon vieux pote Vince m'a dit que vous et Dixie étiez prévues dans la location de la maison, en un sens. (Je lui souris.) Moi je crois que c'est quelqu'un du genre Kurt Manheim qui a fourni la maison, mais peut-être par un intermédiaire pour que Vince ne soit pas au courant de votre rôle exact. J'ai raison ?

— Mes lèvres sont scellées ! dit-elle d'un ton faussement dramatique. Mes oreilles bourdonnent à force d'écouter ce petit micro que j'ai planqué dans le bureau. Si j'en savais plus long sur la suite des événements, je vous le dirais. Je vous jure ! (Elle plaque une main sur la courbe arrogante de son sein gauche.) Mais à l'intuition, je vous parierais bien que vous allez vous trouver embarqué dans une triple escroquerie. Alors gardez la tête froide, Rick, et on aura peut-être quand même l'occasion de se retrouver ensemble au plumard !

— Il me semble que vous oubliez Dixie, non ? je demande d'un ton solennel.

— Oh la barbe ! réplique-t-elle. Elle pourra nous servir le petit déjeuner le matin.

CHAPITRE 10

La décapotable parcourt en cahotant le dernier kilomètre et la rangée de bungalows délabrés m'apparaît brusquement. J'ai le torticolis à force d'avoir tourné la tête pour voir si j'étais suivi et je regrette pour la énième fois d'avoir oublié de faire remplacer mon rétroviseur. Je suis à peu près sûr de ne pas avoir été filé, mais je ne peux pas dire que je sois beaucoup plus rassuré pour autant. Trop de gens connaissent déjà l'existence de ce bungalow.

Je me gare devant la troisième cabane et prends le porte-documents posé sur le siège à côté de moi. Un simple coup d'œil sur le paysage désolé qui m'entoure suffit à me convaincre que je suis vraiment au cœur d'un cimetière. Martin Harris a peut-être déjà décidé que la méthode la plus simple pour lui était de piquer le fric et de filer, et à l'instant même où je descends de la voiture, je deviens une cible idéale. Je sens la sueur me ruisseler dans le dos et je commence à avancer en direction du bungalow ; je dois faire un sacré effort pour ne pas me livrer à une piteuse imitation de Groucho Marx et marcher comme lui plié en deux. Le dingue qui a déclaré : « Il faut savoir mourir comme un homme » n'avait manifestement aucune imagination.

La porte d'entrée est entrouverte mais je frappe quand même. S'il y a bien une chose à laquelle je ne tiens pas, c'est rendre Harris nerveux. Le silence ne fait que s'épaissir et, à contrecœur, j'ouvre plus grand la porte et pénètre dans le bungalow. Le corps de Lonnie a disparu et c'est un soulagement. Il y a quelques traînées sur le sol, mais qui pourraient aussi bien être du ketchup que du sang. Ma montre m'indique que j'ai dix minutes d'avance, mais je vais néanmoins jeter un coup d'œil dans la salle de bains et la chambre à coucher. Cinq minutes plus tard, je suis arrivé à la conclusion que je suis un naufragé au cœur de l'éternité et le dernier survivant de la planète. Le genre de sensation qui vous donne envie de vous couper vous-même la gorge, ne serait-ce que pour vous distraire.

Et puis le miracle se produit, le genre de truc propre à faire cesser de battre même un cœur aussi robuste que le mien. A un moment, je suis donc tout seul au milieu de l'éternité, et l'instant d'après, il est là, debout sur le pas de la porte. La description que m'en a fait Daphne

Woodrow me paraît tout à fait adéquate. Il a dans les vingt-cinq ans, d'épais cheveux blonds et une moustache dont les pointes tombantes encadrent des lèvres minces. Ses yeux bleu pâle aux paupières lourdes sont calculateurs et il est évident qu'il n'a qu'un seul amour au monde : lui-même.

— Vous êtes sans doute Holman, dit-il. (Il avance de deux pas dans la pièce.) Vous avez l'argent ?

— Je suis Holman et j'ai en effet l'argent. Alors où est la Flamini ?

Il émet une sorte d'aboiement bref qui a la prétention, je suppose, d'être un rire.

— Vous me prenez pour un imbécile, ou quoi ? Vous pouvez très bien avoir planqué trois autres gars à proximité qui n'attendent que votre coup de sifflet pour rappliquer.

— Mais ça n'est pas le cas, je réponds en maîtrisant mon impatience. Manatti est mon client et il m'a dit de jouer franc jeu, l'argent en échange de la Flamini. Ou si vous voulez que je vous mette les points sur les I... pas de Flamini, pas d'argent.

— D'accord, fait-il d'un ton distrait, comme s'il ne m'avait pas écouté du tout.

— Qu'avez-vous fait du cadavre de Lonnie ? je demande d'un air poliment intéressé.

— Je l'ai enterré quelque part derrière le bungalow, répond-il. Vous ne m'avez pas encore remercié de vous avoir sauvé la vie.

— Merci, dis-je avec chaleur. Je me demande encore pourquoi vous vous êtes donné ce mal.

— Le choix me paraissait s'imposer, répond-il. J'étais dans la chambre à coucher, en train d'écouter et je me suis dit que si O'Neil avait décidé dès le début d'emporter le morceau, ce n'était peut-être pas une mauvaise idée de se débarrasser de son tueur à gages avant de le laisser faire vraiment des dégâts... Comme de me buter par exemple ! (Il pointe l'index de la main droite sur le porte-documents.) L'argent est là-dedans ?

— Cent mille dollars, d'après Manatti. (Je lui souris.) Je n'ai pas pris la peine de compter, mais ça avait bien l'air de cent mille dollars !

— Je pourrais vous tuer et prendre cet argent, tout simplement, dit-il lentement.

— Plus tôt, peut-être, mais plus maintenant.

— Vous avez sans doute raison. (Les yeux bleu pâle m'observent, mais sans grand intérêt.) Vous avez un flingue, bien entendu ?

— Plus un couteau. Je devrais peut-être vous signaler également la bombe miniature que j'ai collée à la semelle de votre chaussure pendant que vous ne regardiez pas ? Elle doit exploser dans trois

secondes exactement et...

— Vous avez bientôt fini de déconner ? aboie-t-il.

— Vous m'ôtez les mots de la bouche. Je suis ici avec l'argent et j'attends. Alors où est la Flamini ?

— Chaque chose en son temps, dit-il. Manatti sera si vachement content de récupérer son futur portefeuille d'actions sain et sauf qu'il ne vous reprochera pas quelques minutes de retard, Holman.

— Les amants inspirés, dis-je, vous et la Flamini. Comment va-t-elle réagir quand elle saura que vous la vendez contre cent mille tickets ?

— Qui sait ? (Il hausse les épaules.) Et quelle importance ?

— Si vous vous contentez de gagner du temps en attendant l'arrivée de quelqu'un d'autre, dis-je aimablement, vous pourriez me dire de qui il s'agit.

Il secoue vivement la tête.

— Je ne fais confiance à personne, Holman, vous compris. Je veux être tout à fait sûr qu'il n'y a pas d'embrouilles avant qu'on aille chercher la Flamini. Si vous avez vraiment des gars planqués à proximité, ils vont commencer à s'impatisser au bout d'un moment et rappliquer. Auquel cas, ça signifiera deux choses : vous n'aurez pas la Flamini, et je n'aurai pas l'argent. Pas cette fois, en tout cas.

— Marty, mon petit ! (Je le gratifie d'un large sourire.) Vous essayez encore de gagner du temps. J'ai bien l'impression que vous savez foutre bien que je n'ai personne de planqué à proximité et que je suis venu ici faire un échange standard, le pognon contre la fille. Je vais également vous dire autre chose, et gratis. Vous êtes un amateur, vous ne faites pas le poids dans cette affaire, et vous ne l'avez certainement pas montée tout seul. (Je décide de tirer au jugé dans le noir.) Combien avez-vous demandé à Kurt Manheim pour remettre la Flamini entre ses mains ? Cinquante, soixante-quinze tickets ?

Son air déconcerté m'apprend que j'ai presque deviné juste. Il se passe le dos de la main sur la bouche et s'efforce de prendre l'air vachard.

— Ecoutez, Holman ! aboie-t-il. Ne commencez pas à faire le malin ! Rappelez-vous que ce qui est arrivé à Lonnie pourrait bien vous arriver à vous !

— Vous avez abattu Lonnie d'une balle dans le dos à une distance de deux mètres. Il n'y avait aucun risque et un vieillard myope atteint de tremblements séniles n'aurait pas pu louper son coup, je réplique froidement. J'ai été très reconnaissant sur le moment, mais pas particulièrement impressionné. (Je prends le porte-documents sur la chaise en bois et le balance à bout de bras tout en me dirigeant sur

lui.) La prochaine fois que vous voudrez traiter sérieusement cette affaire, passez-moi un coup de fil.

— Arrêtez ! lance-t-il d'une voix tendue.

Je continue à avancer et sa réaction est parfaitement prévisible, tout comme celle du grand méchant dans un mauvais western. Sa main droite plonge dans la poche de sa veste et en sort un pistolet. Accentuant le balancement du porte-documents, je lui fais sauter le flingue de la main.

— Marty, dis-je d'un ton plus affligé qu'irrité, vous n'êtes vraiment pas taillé pour ce genre d'aventures !

Et je lui expédie ma main libre en travers de la gueule.

Il recule en trébuchant et lève instinctivement les deux mains pour se protéger le visage. C'est presque dommage de lui envoyer mon poing dans le plexus solaire. Il pousse un gémissement et se plie en deux.

— Très joli, déclare une voix, du pas de la porte. J'ai l'impression de voir un agneau massacrer un autre agneau.

Je lève les yeux et j'aperçois O'Neil sur le seuil, avec à la main ce qui me paraît bien être un Magnum 38. Si Harris l'attendait, je dirais plutôt que c'était l'agneau attendant le tigre et ça n'a pas grand sens.

— Mais qu'est-ce que vous avez donc ? je lui demande d'un ton résigné. Un don de double vue ou quoi ? Comment se fait-il que vous arriviez toujours au mauvais moment ?

— Peut-être suis-je quand même un tout petit peu plus malin que vous, Holman. (Ses yeux gris foncé qu'il pose sur moi étincellent d'une joie mauvaise.) Vous m'avez couvert de ridicule ce matin en nous neutralisant, moi, le garde et le liftier. Et je me suis senti encore plus stupide quand j'ai dû expliquer à Barnaby pourquoi la même Woodrow n'était plus là. (Il se force à sourire.) Et en fin de compte, vous ne m'avez pas dit ce qui était arrivé à mon vieux copain Lonnie.

Harris se redresse, les deux mains crispées sur l'estomac.

— C'est Holman qui l'a tué, dit-il d'une voix épaisse. J'étais là quand ça s'est passé. Je l'ai vu le descendre.

— Vous l'avez vu ? (O'Neil a repris son ton familier, nonchalant, annonciateur de danger.) Où étiez-vous, exactement ?

— Dans la chambre à coucher, répond Harris avec empressement. Ils sont entrés tous les deux dans le living-room et j'ai tout vu à travers une fente de la porte.

— Alors, que s'est-il passé ? insiste O'Neil.

— Eh bien, une fois entrés... (la voix de Harris vacille un instant.) ... Holman a dit qu'il voulait fumer une cigarette, et puis il a sorti un pétard de sa poche et flingué l'autre gars.

— Et Lonnie s'est contenté de le laisser faire ?

— Je crois que Holman l'a eu par surprise.

Harris reste planté sur place après cette judicieuse déclaration.

— Pas Lonnie, fait doucement O'Neil. C'était un professionnel, le genre de gars qui ne se laisse jamais surprendre par quoi que ce soit. Sauf peut-être par une balle dans le dos.

— Une balle dans le dos ? répète Harris d'une voix morne.

— J'ai écouté un moment derrière la porte avant d'entrer, dit O'Neil. C'était à peu près la seule façon dont Lonnie avait pu se faire avoir, par derrière, et par quelqu'un dont il ignorait même la présence.

— Harris m'a sauvé la vie en le descendant, dis-je. Si vous cherchez le responsable de la mort de Lonnie, dites-vous bien que c'est vous. C'est vous qui lui aviez donné l'ordre de m'assassiner à notre retour ici.

— Bouclez-la, Holman, aboie O'Neil. Si vous êtes encore en vie, c'est uniquement parce que vous pouvez encore servir à quelque chose. Mais lui, ajoute-t-il en souriant à Harris, il a fait son temps.

— Le porte-documents ! s'écrie Harris d'une voix affolée. Regardez vous-même. Vous n'avez qu'à l'ouvrir et jeter un coup d'œil. Il y a cent mille dollars en liquide dedans. Prenez-les ! L'argent, je m'en fous ! Il est à vous et...

La détonation est assourdissante dans la pièce exigüe. Harris s'interrompt brusquement au milieu d'une phrase et considère O'Neil d'un œil stupide, sans même s'apercevoir, semble-t-il, qu'un flot de sang lui jaillit d'un trou dans la gorge. Puis il bascule brusquement sur le côté et s'effondre comme une masse. Je regarde droit dans la gueule fumante du 38 ; et je n'ai même pas un pincement au cœur. Je crois, en fait, que je n'ai plus de cœur du tout.

— Tournez-vous, dit O'Neil.

J'obtempère et il tire le 32 à canon court de ma poche.

— Echange de bons procédés, déclare-t-il tranquillement. Je suis très content d'avoir récupéré mon propre pistolet.

Je me retourne vers lui.

— Qu'est-ce qui cloche chez vous ? je lui demande d'un ton rêveur. Vous haïssez l'humanité, tout bêtement ?

Ses longs cils palpitent, voilant furtivement la froideur de ses yeux gris foncé.

— Qu'est-ce que ça change du moment que c'est moi qui tiens le pétard ? demande-t-il avec hargne.

— C'est bien vrai, dis-je. Alors, quelle est la suite du programme ?

— Vous me ramenez dans la belle demeure où j'habite.

— Vous savez quoi ? je lui demande. J'ai idée que ça ne va pas du tout lui plaire, à Kubla Khan, d'apprendre tout ce que vous avez fait sans son autorisation.

— Mon maître est la proie d'une phobie obsessionnelle. Tous ces vilains microbes qui grouillent dans l'air tout autour de lui ; ça le rend plus vulnérable qu'un infirme. Il vit, mange et dort au dernier étage. On pourrait penser qu'un type qui vaut cinquante millions de dollars est un roi. Eh bien, Barnaby est un roi, en effet, mais il s'est lui-même condamné à la prison à vie.

— Et le bouffon du roi a pris les rênes du gouvernement en son absence ? je demande.

— Vous y aurez droit, vous le savez, n'est-ce pas ? réplique-t-il, le regard brûlant d'un regain de haine. Mais pas comme Harris. Pour vous, ça sera lent, et très douloureux.

— Vous vous sentez seul ? je m'enquiers. C'est pour ça que vous passez votre temps à soliloquer ?

— N'oubliez pas d'emporter l'argent. (Il désigne d'un signe de tête le porte-documents que je tiens toujours à la main.) Il y a toute une bande de gars qui meurent d'envie de vous revoir... Le garde que vous avez assommé, Charlie, le liftier...

— Et Harris ? je coupe. Vous allez vous contenter ; de le laisser là ?

— Pourquoi pas ? (Il semble sincèrement surpris.) Le gars est mort, non ?

Nous sortons du bungalow et remontons jusqu'à la route de terre. La voiture noire d'O'Neil est garée juste derrière ma décapotable et il m'ordonne de prendre le volant. Après avoir jeté le porte-documents sur la banquette arrière, il monte à côté de moi.

— Au Nid d'Aigle, dit-il. Vous connaissez le chemin.

Je mets le contact, passe en prise, effectue prudemment un demi-tour sur place.

— La Flamini, dis-je.

— Quoi donc ?

— Vous n'avez même pas posé la question, je lui rappelle.

— Quelle question ? demande-t-il avec impatience.

— Vous avez tué Harris sans même chercher à savoir. Manatti m'a confié cent mille dollars à donner à Harris en échange de la Flamini, afin de pouvoir conclure le marché prévu à l'origine et remettre la fille entre les mains de votre maître. A moins que vous n'ayez déjà oublié toute l'histoire ?

— Contentez-vous donc de conduire, grommelle-t-il. Inutile de vous fatiguer les méninges, Holman. Etant donné le peu que vous

possédez, vous ne pouvez pas vous offrir ce luxe.

— Si vous n'avez pas demandé où se trouvait la Flamini, j'insiste, c'est que vous le saviez déjà.

— Comme on dit dans l'industrie du cinéma, déclare-t-il d'une voix redevenue paresseuse, chacun a son rôle à jouer.

— Vous parlez de la Flamini ?

— Et de vous, Holman, ajoute-t-il sèchement.

— Eclairez un peu ma lanterne.

— Je préfère que vous découvriez le scénario petit à petit. Personne ne vous a donc jamais dit que le plus jouissif, dans la peur, c'était l'anticipation ?

— Vous êtes un particulier d'un genre tout à fait original, dis-je. Un sadique philosophe, rien que ça !

— Je vais vous donner un autre sujet de réflexion, m'annonce-t-il généreusement. Devinez avec quel pistolet j'ai tué Harris ?

Le vague soupçon qui me trottait dans la tête est confirmé.

— Le mien ? je demande d'un ton morne.

— Tout juste. (Il se met à rire.) Mais ça n'est qu'un commencement, mon vieux ! Si vous connaissiez seulement la suite !

Le portail en fer forgé s'ouvre rapidement pour nous. Je suis la route qui m'est devenue familière et pénètre dans le garage. Quand je coupe le contact, le canon de mon propre flingue s'enfonce sans douceur dans mes côtes.

— Descendez, dit O'Neil en reprenant son ton neutre et sa concision.

Je descends de voiture et il m'indique d'un geste le fond du garage. Il y a une porte métallique dans le mur et O'Neil braque son arme sur moi tout en l'ouvrant. Nous longeons ensuite un étroit couloir, éclairé faiblement par une ampoule nue, et nous nous arrêtons bientôt devant une autre porte. Il y a une pièce spéciale au sous-sol, m'a prévenu O'Neil, et manifestement, nous y sommes arrivés.

— Voilà, dit-il. Un endroit agréable et tout à fait tranquille, Holman. Vous pouvez entrer et vous détendre un peu.

Il déverrouille la porte, l'ouvre et me fait signe d'entrer. Le moment est venu pour moi de prendre une grande décision, et j'arrive en un rien de temps à la conclusion qu'un héros mort n'est plus qu'un cadavre dont personne ne veut. J'avance donc dans la pièce. La porte claque derrière moi et j'entends la clef tourner dans la serrure.

La pièce est meublée comme l'une des plus luxueuses cellules capitonnées qu'on peut trouver dans une maison de repos superchic. Il y a des tapis par terre, une petite table et un fauteuil d'aspect confortable. Pas de fenêtre, en revanche, mais on ne peut pas tout

avoir. La lampe posée sur la commode éclaire le lit placé contre le mur du fond.

Et c'est à peu près tout, en dehors de la brune complètement nue qui est assise sur le lit, les jambes croisées et les bras étroitement serrés sur ses seins épanouis. Ses longs cheveux noirs lui tombent sur les épaules et une terreur sans nom se lit dans les grands yeux violets qu'elle fixe sur moi.

— Ne me touchez pas ! supplie-t-elle d'une voix rauque.

Même dans ces circonstances, ce visage est d'une grande beauté et serait immédiatement reconnu dans le monde entier par des millions d'admirateurs.

La Flamini.

CHAPITRE 11

Je lui donne ma veste. Elle l'endosse rapidement. La veste lui arrive en haut des cuisses. Puis je lui offre une cigarette et la lui allume avec soin. Elle tire une bouffée et son expression de terreur s'atténue.

— Je suis Rick Holman, lui dis-je. J'étais censé donner à Martin Harris cent mille dollars et vous récupérer en échange. Mais il s'est passé un truc bizarre.

— Vous ne travaillez pas pour O'Neil ?

Elle a une voix pleine de douceur et sans trace d'accent.

— Il a tué Harris, et il m'a amené ici. Si bien qu'il est plus riche de cent mille dollars, mais je crois qu'il a les dents longues.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demande-t-elle.

— J'aimerais bien le savoir, je réponds en toute sincérité. Il mijote un vilain coup où je joue un rôle.

— Et moi aussi, peut-être ? dit-elle. C'est un être malfaisant, monsieur Holman. Jusqu'au jour où j'ai fait sa connaissance, j'appliquais ce terme à Vincente Manatti, mais comparé à O'Neil, il n'est qu'un vieil égocentrique.

— Dites-moi une chose, êtes-vous allée à l'école avec Daphne Woodrow en Angleterre ?

— La seule école où je sois jamais allée en Angleterre, c'est celle d'un seul homme et j'avais dix-neuf ans, répond-elle. C'était le deuxième film que je tournais, et le producteur allait faire de moi une grande vedette internationale. (Elle a une petite grimace amère.) Il a eu ce qu'il voulait, d'accord, mais il n'a pas fait de moi une vedette internationale. Une fois cette histoire terminée, je me croyais désabusée, mûrie avant l'âge, et j'étais devenue cynique quand je suis rentrée à Rome. C'est très dangereux d'être cynique, monsieur Holman. Seule une cynique de dix-neuf ans pouvait signer un contrat de quinze ans avec Vincente Manatti parce qu'elle était persuadée qu'elle serait toujours une ratée.

— Daphne Woodrow m'a dit qu'elle était votre secrétaire particulière, dis-je. Pour moi, elle est la maîtresse de Manatti. Ou les deux à la fois, peut-être ?

— Son assistante personnelle, dit-elle carrément. Ce qui revient au même.

— Que s'est-il passé le matin où vous avez quitté le motel ?

— Daphne est allée voir Vincente la veille au soir. A son retour, elle m'a informée qu'il y avait un changement de programme. Une voiture viendrait me prendre en début de matinée et me conduirait directement au Nid d'Aigle. Il y avait un chauffeur, et O'Neil, pour m'amener ici. Tout paraissait normal, jusqu'à notre arrivée ici. C'est alors qu'à eux deux, ils m'ont amenée de force dans cette pièce, (Sa bouche se durcit.) m'ont fait déshabiller, et depuis, je n'ai pas bougé.

— Ils ne vous ont pas maltraitée ?

— Le seul que j'ai vu depuis mon arrivée, c'est O'Neil, déclare-t-elle à voix basse. Il m'apporte mes repas. Ce n'est pas un homme, c'est un monstre. Il ne m'a pas touchée, mais sa façon de parler me terrifie. Il doit être malade ! (Elle se tapote la tempe du bout du doigt.) Là-dedans ! Il n'arrête pas de me décrire ce qui va m'arriver. Ce qu'il me fera !

— Vous n'avez pas eu l'air particulièrement touchée quand je vous ai dit qu'il avait tué Harris.

— Pourquoi l'aurais-je été ?

— Il n'était pas votre amant ?

— Pendant quelque temps, il y a un an environ. Un jeune homme très vaniteux, mais ça ne l'empêchait pas d'être viril !

J'allume une cigarette dont j'éprouve soudain un vif besoin.

— Ce marché avec Axel Barnaby... vous en échange de ses actions de la Stellar ? Ça ne vous a pas préoccupée ?

— Pourquoi ça m'aurait préoccupée ?

— Ça ne vous a pas préoccupée ? je répète lentement. L'idée de coucher avec un gars que vous ne connaissiez même pas rien que pour permettre à Manatti d'opérer une transaction financière ?

Ses grands yeux violets me dévisagent un long moment, puis elle sourit.

— Je ne vous aurais pas cru aussi naïf, monsieur Holman. Peut-être est-ce parce que vous êtes américain, et donc romantique de nature ?

— Mais vous êtes une supervedette ! je proteste.

— Et j'entends le rester, réplique-t-elle sèchement. Je vous ai dit que j'avais signé ce contrat avec Vincente lorsque j'étais une cynique de dix-neuf ans. J'en ai maintenant vingt-neuf et le contrat n'arrive à expiration que dans cinq ans. Il pourrait m'empêcher de tourner le moindre film d'ici-là et ça serait la fin de ma carrière.

— Votre carrière, c'est tout ce qui compte pour vous ?

— Qu'est-ce que j'ai d'autre ? (Sa voix est redevenue impersonnelle.) Vous ne pouvez pas être naïf au point de croire que c'est la première fois que ça se passe depuis dix ans, monsieur Holman ! On peut dire que la plupart des grosses affaires de Vincente ont été signées sur mon corps. (Son sourire reparaît.) Ça vous choque ?

— Non, je ne pense pas, dis-je sans bien savoir si je mens ou non. O'Neil vous a expliqué pourquoi il vous gardait prisonnière ici ?

— Pas exactement. Il ne cesse de faire allusion aux choses épouvantables qui vont m'arriver quand le moment sera venu. Comme je vous l'ai déjà dit, je crois que c'est un fou.

— Associé avec Daphne Woodrow. Je me demande ce qu'elle cherche dans tout ça, elle, à part l'argent.

— Une satisfaction personnelle, répond Anna Flamini sans hésiter. Elle me hait de cette haine bien spéciale que seule une femme peut éprouver pour une autre.

— Pourquoi ?

— Parce que je suis ce que je suis. (Elle a un petit haussement d'épaules.) Daphne est une jolie fille, mais elle n'a ni le flair ni le sex-appeal nécessaires pour attirer les hommes comme un aimant. Elle s'est donné un mal de chien pour aboutir dans le lit de Vincente et c'est après seulement qu'elle s'est rendu compte que lui et moi n'avions pas couché ensemble depuis des années. Alors pour elle, c'était un triomphe assez dérisoire. (Une petite lueur s'allume un instant dans les grands yeux violets.) De plus, Vincente n'est pas très doué au lit. Il a le goût du pouvoir, pas celui des femmes.

— Je ne comprends pas comment elle et O'Neil ont pu s'entendre si vite ?

— Vincente n'a jamais eu affaire directement à Axel Barnaby. Toutes les négociations ont été menées par l'intermédiaire d'O'Neil. Il a passé deux semaines à Rome avec Vincente avant notre arrivée ici. Et, bien entendu, il a dû faire la connaissance de Daphne pendant cette période.

— S'ils avaient mijoté ce coup fourré depuis le début, je me demande bien pourquoi ils se sont donné le mal de ramener également Martin Harris.

— Aucune idée, répond-elle avec indifférence.

— Le bouc émissaire ! dis-je, en réponse à ma propre question. Il leur fallait un bouc émissaire. Par la suite, après la décision prise par Manatti de m'engager, ils se sont dit qu'ils devaient tous les deux entrer en scène en même temps qu'Harris.

— Excusez-moi. (Elle bâille ostensiblement.) Mais je ne comprends

rien à ce que vous venez de dire.

Je lui raconte ce qui s'est passé depuis le début et elle attend patiemment que j'aie fini mon histoire.

— Il était assez logique de croire O'Neil suffisamment intelligent pour se douter que la personne engagée par Manatti était moi, dis-je. Mais toutes ces salades de Daphne à propos de quelqu'un qui l'aurait appelée au téléphone en se faisant passer pour moi, c'était un peu dur à avaler.

— Mais pourquoi a-t-elle prétendu savoir où j'étais et vous a-t-elle emmené à ce bungalow ?

— Pour se rendre sympathique, dis-je. Elle jouait le rôle de l'amie fidèle, honnête, dévouée. La seule personne qui était vraiment dans votre camp. Harris était déjà là au cas où la situation leur aurait échappé complètement et il suffisait qu'O'Neil fasse une apparition pour que tout devienne plausible psychologiquement. Ensuite, après nous avoir ramenés tous les deux ici au Nid d'Aigle, il nous a présentés à Barnaby. Au moins, ça lui donnait l'air de se décarcasser pour vous trouver, ça lui fournissait aussi l'occasion de discuter de la situation avec Daphne. (Une nouvelle idée me vient brusquement et je manque m'étrangler.) L'idée de me faire tuer par Lonnie une fois de retour au bungalow vient peut-être d'elle !

— Et là-dessus, vous qui l'avez si bravement délivrée des griffes d'O'Neil ! (Elle éclate subitement de rire, la tête rejetée en arrière, les lèvres retroussées sur ses dents parfaites.) Contre sa volonté, bien entendu ! Excusez mon hilarité, monsieur Holman, mais je trouve ça très drôle !

— On va peut-être mourir de rire tous les deux, je réplique d'une voix grinçante.

— Peut-être. (Elle hausse encore les épaules.) Quelle heure est-il ?

Je consulte ma montre.

— Six heures dix.

— Du soir ?

— Vous vous fichez de moi ? je demande d'un air soupçonneux. Puis je me rappelle l'absence totale de fenêtres.

— Du soir, évidemment. Je me rappelle encore ce que j'ai eu pour déjeuner. (Elle frissonne légèrement.) Un hamburger !

— Je me demande combien de temps O'Neil compte nous garder ici.

— Je ne sais pas, mais je suis contente que vous ayez pu garder votre montre. C'est plus facile d'attendre quand on sait l'heure. (De la main, elle esquisse un petit geste.) A propos, cette porte est celle de la salle de bains.

— Merci, dis-je, mais j'ai malheureusement l'impression qu'O'Neil ne nous fera pas attendre bien longtemps. Manatti va commencer à s'énerver singulièrement ce soir en voyant que je ne rapplique pas avec vous ou avec les cent mille dollars.

— Vincente n'est pas un impulsif, dit-elle. Il attendra au moins jusqu'à demain matin avant de faire quoi que ce soit.

— Epatant ! (Je fais la grimace.) Comme ça, ça donnera tout le temps à O'Neil d'aller soutirer une autre rançon à Kurt Manheim.

— Le grand patron de Stellar ? (Elle secoue la tête avec lenteur.) Je ne comprends pas.

— A mon avis, O'Neil vous a proposée aux deux par l'intermédiaire de Harris. De cette manière, ils peuvent doubler la somme à palper en échange de votre restitution. Seulement, au train où vont les choses, j'ai bien l'impression qu'O'Neil n'a l'intention de vous rendre ni à l'un ni à l'autre.

— Je vous en prie ! fait-elle en fronçant les sourcils. Vous me donnez mal à la tête !

J'entends la clef tourner dans la serrure. Le visage de la Flamini se fige de terreur. O'Neil pénètre dans la pièce, mais le garde qui l'accompagne s'immobilise sur le seuil de la porte ; celui-là même que j'ai assommé dans le bureau d'O'Neil. A en juger par le regard féroce qu'il fixe sur moi, il se souvient parfaitement de l'incident. O'Neil lance un paquet de vêtements sur le lit à côté de la Flamini, puis il lui sourit.

— Habillez-vous, dit-il. Nous allons faire une visite.

Elle prend les vêtements et gagne la salle de bains dont elle claque la porte derrière elle.

— Je vois que vous vous êtes conduit en gentleman, Holman, me dit-il avec un vilain sourire. C'est gentil de lui avoir prêté votre veste. Moi, je la préférerais nue. Ça donnait à nos relations la perspective idoine et adéquate.

— Je suppose que Daphne Woodrow se fiche pas mal de l'argent ? dis-je d'un ton tranquille.

— De quoi parlez-vous ?

— Tout ce qui l'intéresse, c'est de se débarrasser de la Flamini. L'idée de la kidnapper et d'extorquer une rançon pour la rendre n'était qu'un moyen de vous appâter, Harris et vous.

— Peut-être. (Un lent sourire lui étire les lèvres.) Je suppose qu'elle veut avoir Vince Manatti pour elle toute seule, un point c'est tout. Une idée assez repoussante, je dois dire.

— C'est vous qui me décevez, j'ajoute. Je n'aurais jamais cru que vous borniez vos ambitions à l'argent.

— Kurt Manheim va cracher cinquante mille dollars, déclare-t-il d'un petit ton satisfait. Ajoutez cette somme, aux cent mille de Manatti, et ça fait un assez joli chiffre.

— Et qui aura droit à la Flamini ? je demande.

— D'après le plan de Daphne, personne n'y aura droit, parce qu'elle sera morte, répond-il d'un ton hargneux. Et vous aussi par la même occasion, Holman.

La porte de la salle de bains s'ouvre ; Anna Flamini revient dans la pièce et me rend ma veste. Elle porte un tailleur pantalon gris argent, rehaussé d'un fil métallique étincelant tissé dans la trame. Elle a bien l'air de nouveau d'une supervedette.

— Vous êtes une exception, lui dit O'Neil. La seule femme de ma connaissance qui soit encore plus belle nue qu'habillée.

Elle dit quelque chose en italien, et la férocité glacée de sa voix rend toute traduction superflue. Le visage d'O'Neil se fige et il avance d'un pas sur elle, la main levée.

— Bon, qu'est-ce qui se passe maintenant ? j'interviens précipitamment.

— Nous allons faire un tour dans ma voiture, dit-il sèchement. L'air frais va peut-être calmer son foutu caractère.

— On retourne au bungalow ? je m'enquiers.

— Où Daphne devrait attendre avec l'argent qu'elle est allée chercher chez Kurt Manheim.

— Elle ne va pas se sentir un peu nerveuse ? je ricane. Avec le cadavre de Martin Harris pour seule compagnie ?

— Elle serait encore vachement plus nerveuse s'il n'y était pas, dit-il, car ça signifierait qu'il y a eu un pépin.

Une sorte de grognement s'élève, en provenance de la porte. Je me retourne juste à temps pour voir le garde s'affaïsser sur les genoux, puis s'étaler de tout son long sur le sol. Deux autres gardes apparaissent soudain sur le seuil, tous deux armés d'un pétard. J'aimerais croire que c'est la cavalerie venue à notre secours, mais j'en doute un peu.

O'Neil les regarde fixement comme s'il se croyait victime d'un mirage.

— Que se passe-t-il, sacré bon Dieu ? hurle-t-il.

— M. Barnaby aimerait recevoir votre visite, dit le garde d'une voix laconique. A tous les trois.

Le visage d'O'Neil vire au rouge sombre, puis il se dirige vers la porte. Le deuxième garde le fouille, le soulage au passage de mon pistolet, et nous sommes tous les trois escortés jusqu'à l'ascenseur. Il y a un nouveau liftier et O'Neil demande ce qu'est devenu Charlie.

— Il a été remplacé, répond le garde, toujours aussi laconique. M. Barnaby procède à de nombreux changements dans le personnel en ce moment.

Nous traversons en silence la gigantesque entrée qui donne accès aux appartements privés, et le garde qui nous précède frappe respectueusement à la porte avant de nous laisser pénétrer dans le saint des saints. Comme d'habitude, Axel Barnaby est très occupé à regarder à travers son mur de glace. Daphne Woodrow est assise dans l'un des fauteuils à haut dossier, les mains crispées sur les genoux, et son visage a pris la couleur d'un vieux parchemin.

— Les voici, monsieur, annonce le garde avec le plus grand respect.

— Merci, lui répond Barnaby de sa voix haut perchée. Vous pouvez nous laisser, mais je veux que vous attendiez tous les deux derrière la porte.

Les gardes se retirent et ferment silencieusement la porte derrière eux, mais ça ne rend pas l'atmosphère plus intime pour autant. Barnaby se retourne et nous considère de ses yeux voilés de lourdes paupières.

— Soyez la bienvenue chez moi, Miss Flamini, dit-il. J'espère sincèrement que votre séjour parmi nous n'a pas été trop déplaisant. Je peux vous assurer que si O'Neil s'était livré sur vous à des brutalités pendant votre séjour, vous auriez été immédiatement délivrée.

— Vous saviez que j'étais prisonnière au sous-sol ? demande Anna avec stupeur.

— Evidemment, répond-il tranquillement.

— Comment ? demande O'Neil d'une voix mauvaise. Quelqu'un a dû me doubler ! Charlie, ce sale fumier !

— Charlie est demeuré loyal envers vous, jusqu'au moment où je l'ai fait remplacer, déclare Barnaby. Vous m'avez sous-estimé, Gregory ; malheureusement, vous l'avez toujours fait. J'ai pris une précaution qui s'imposait quand j'ai fait bâtir la maison. Il y a un système de télévision en circuit fermé dans toutes les pièces. Cet admirable combiné stéréo et télévision que vous avez si souvent admiré dans ma chambre répond à d'autres nécessités autrement importantes. Pendant le séjour forcé de Miss Woodrow sous notre toit, je me suis bien des fois amusé à vous écouter discuter de vos plans actuels et futurs.

— Si vous saviez dès le début ce qui se passait, bégaye O'Neil, alors pourquoi diable ne pas nous avoir arrêtés plus tôt ?

— Il faut toujours savoir choisir son moment, répond Barnaby d'une voix bon enfant. Vous voudrez bien excuser la banalité de ce

cliché ?

— Très bien ! (Pendant un instant, O'Neil se plaque le dos de la main contre la bouche.) Et maintenant ?

— Ça dépend beaucoup à la fois de vous et de Miss Woodrow, lui dit Barnaby. Je dirais qu'il va se passer à peu près ce que vous aviez prévu. Il y aura, bien entendu, une ou deux petites modifications.

— Ecoute-le, Greg, lui chuchote Daphne d'une voix pressante. C'est notre seule chance maintenant.

O'Neil la considère un moment avec stupeur, puis lentement, il tourne la tête vers Barnaby.

— Je ne comprends pas.

— Espèce d'imbécile ! lui lance Barnaby avec mépris. Vous étiez vraiment assez naïf pour croire que je ne m'intéressais à Anna Flamini qu'en tant que femme ?

CHAPITRE 12

C'est le grand moment d'Axel Barnaby et il le sait. L'air heureux, il attend que l'expression de stupeur disparaisse du visage d'O'Neil, puis il poursuit.

— J'ai toujours eu un attachement sentimental pour le Hollywood d'autrefois, dit-il. Stellar est à peu près le dernier studio qui reste dans la grande tradition de jadis. Je reconnais volontiers que j'ai été négligent et j'ai appris beaucoup trop tard que Manatti achetait clandestinement des actions de Stellar. Je me suis rendu compte, probablement en même temps que lui, qu'une combinaison de ses parts et des miennes donnerait la majorité à celui qui les détiendrait. Il me fallait trouver un moyen d'approche, l'attirer dans l'arène, en quelque sorte. (Son sourire est vraiment séraphique.) Quel genre de proposition pouvait lui faire Axel Barnaby sans éveiller le moins du monde ses soupçons ?

— Et vous lui avez offert de lui vendre votre portefeuille d'actions en échange de la Flamini ? demande O'Neil d'une voix chevrotante. Mais vous ne la vouliez pas du tout ?

— Je les voulais tous les deux ici, en Californie, réplique Barnaby. Et je voulais que Manatti se trouve dans une position désavantageuse, opérant à l'intérieur de mon propre territoire, où il serait plus facile de le manipuler. Il pensait que j'avais révélé ma faiblesse en lui proposant la vente de mes actions en échange de sa belle vedette. J'ai fait faire une étude très poussée – et très onéreuse – de ses faiblesses à lui par une équipe d'experts italiens. Si l'homme lui-même n'est en proie à aucune faiblesse apparente, le mieux est alors d'exploiter les faiblesses de ses proches.

— Vous parlez d'Anna Flamini ? marmonne O'Neil.

— Non, répond sèchement Barnaby.

— Je vous en prie ! (Daphne Woodrow lui lance un regard désespéré.) Je vous en prie, pas ça !

— Il est nécessaire que Gregory comprenne parfaitement la situation, dit-il d'un ton vif. La faiblesse de Manatti, c'était sa maîtresse. Une fille dont Anna avait fait son amie et qui la haïssait précisément pour cette raison. Qui la haïssait d'être une vedette d'une grande beauté et apparemment si attachée à Manatti. Une femme qui

aurait fait n'importe quoi pour éliminer une rivale aussi dangereuse. Une femme qui ne tenait pas à ce qu'il augmente sa puissance, surtout si cela l'amenait à diriger un studio américain où d'autres rivales viendraient également la menacer.

— Daphne ? (O'Neil déglutit convulsivement.) Essayez-vous de me dire que Daphne était en cheville avec vous depuis le début ?

— Exactement, répond Barnaby d'une voix redevenue bon enfant. Je suis sûr que vous vous rappelez qui a eu en premier l'idée de kidnapper Miss Flamini et d'exiger une rançon ?

O'Neil regarde fixement la fille installée dans le fauteuil et elle détourne vivement les yeux.

— C'est tordant, en un sens, dit-il. En fait, vous n'aviez même pas besoin de cette télévision en circuit fermé.

— Mais si, répond Barnaby, presque jovial. Pour être sûr que Miss Woodrow n'allait pas changer d'avis.

— Bon. (O'Neil a un haussement d'épaules impatienté.) Vous m'avez donc possédé tous les deux depuis le début. Et maintenant, le dernier acte ?

— Il y a une confession tapée à la machine sur le bureau, dit Barnaby. J'aimerais que vous la signiez. Miss Woodrow a déjà signé la sienne. Vous aurez sans doute envie de la lire d'abord, mais je peux vous assurer, Gregory, que vous n'avez pas le choix. Les deux confessions révèlent que toute l'affaire a été montée par Manatti. Vous avez tous les deux kidnappé Miss Flamini et l'avez gardée ici chez moi, à mon insu. Ensuite Manatti m'a menacé de m'impliquer dans l'affaire si je n'acceptais pas de lui vendre mes parts de la Stellar.

— Je signerai, marmonne O'Neil. Ça n'a plus aucune importance, maintenant.

— Après quoi, vous porterez des copies des confessions à Manatti, et vous l'informerez que je suis en possession des originaux. Dites-lui bien que le kidnapping est un délit très grave en Californie du Sud et que je jouis d'une influence considérable auprès des autorités. S'il tente de quitter le pays, je le ferai arrêter avant même qu'il ait atteint l'aéroport. En échange des originaux signés, je veux acheter ses actions d'ici quarante-huit heures au prix de la cote actuelle. (Il joint les mains devant lui, formant une pyramide de ses doigts.) Je veux racheter le contrat d'Anna Flamini pour cinquante mille dollars et je reconnais que c'est un prix dérisoire. Une fois ces deux transactions réglées, il sera autorisé à quitter le pays et à regagner son misérable empire romain de la pellicule, qui lui convient si bien !

— Et les cent mille dollars ? s'enquiert O'Neil.

— Une amende pour s'être mêlé de mes affaires, aboie Barnaby.

— Et moi ?

— Vous êtes sacqué, Gregory. (La voix aiguë se transforme en une sorte de gloussement.) Après avoir obtenu de Manatti qu'il se soumette à mes exigences, vous êtes libre d'aller où bon vous semble. Je vous conseille de vous chercher au plus tôt quelque lointain rivage.

— Et avec quel argent ? demande O'Neil d'une voix rauque.

— Vous ne pensez pas que je vous laisserais quitter mon service sans un bon viatique ? demande Barnaby, l'air sincèrement choqué. Les cent mille dollars de la rançon sont à vous. Mais seulement après avoir obtenu de Manatti qu'il accepte mes propositions ; il devra me téléphoner personnellement pour me le confirmer.

O'Neil aspire un grand coup, puis exhale lentement son souffle.

— D'accord, monsieur Barnaby. Et les autres ?

— Miss Flamini reste ici, (Il la gratifie brusquement d'un sourire radieux.) comme invitée d'honneur, bien entendu. J'ai l'intention, lorsque j'aurai à la fois racheté son contrat avec Manatti et acquis le contrôle de Stellar, de faire d'elle la plus grande vedette féminine que le monde ait jamais connu. Je suis sûr qu'elle trouvera fascinant de discuter de nos projets communs de façon plus approfondie.

— La même Woodrow ?

— Elle retourne avec vous chez Manatti.

— Pour le regarder lire la confession que vous m'avez fait signer ? demande Daphne Woodrow avec amertume. S'il ne me tue pas, il me fichera dehors avec pertes et fracas !

— Nous avons tous nos problèmes, ma chère, répond doucement Barnaby. (Puis il se tourne vers O'Neil.) Vous la ramenez à Manatti.

— Il ne reste donc que Holman, dit O'Neil.

— Votre première idée, je me souviens bien de vos conversations au sous-sol et ailleurs, dit Barnaby, était de vous arranger pour faire croire que Harris et lui s'étaient entre-tués. C'est pour cette raison que vous avez pris soin de tuer Harris avec le pistolet de Holman. Je suggère que vous mettiez à exécution votre plan d'origine.

— Cet imbécile de Harris ! s'exclame Daphne avec fureur. Si seulement il avait laissé le gars de Greg tuer Holman comme on l'avait prévu au départ !

— Et laissé les flics se casser le tempérament à essayer de débrouiller l'affaire ? dit O'Neil.

— Holman n'a cessé de nous gêner dès le début, dit Barnaby. Malheureusement, quand Manatti a découvert que Miss Flamini avait disparu, Miss Woodrow elle-même n'a pas réussi à le dissuader d'engager un soi-disant spécialiste pour l'aider à la retrouver. Holman a la réputation d'être mêlé aux histoires les moins reluisantes de cette

industrie, et je ne doute pas que la police verra dans sa mort la vengeance de quelqu'un à qui il a fait du tort au cours de précédents exploits.

— Ça m'a l'air parfait. (O'Neil semble avoir repris confiance.) La réputation de Martin Harris ne sentait pas particulièrement la rose, elle non plus. Très bien, monsieur Barnaby, marché conclu. Avec cent mille tickets, je peux voyager loin et longtemps une fois que vous aurez reçu le coup de fil de Manatti. Je vous enverrai une carte postale de Rio, peut-être.

— Ne vous donnez pas ce mal, dit froidement Barnaby.

Il se dirige vers la table et appuie sur un bouton dissimulé. Les deux gardes entrent dans la pièce un quart de seconde après, pistolet au poing.

— Vous allez escorter Miss Woodrow, M. Holman et M. O'Neil jusqu'au garage et les faire monter dans la voiture de M. O'Neil, déclare Barnaby. M. Holman prendra le volant. Quand ils seront confortablement installés, vous rendrez son pistolet à M. O'Neil. Veuillez dire aux gardes du portail que la voiture est autorisée à quitter la propriété.

Daphne Woodrow se lève et, l'air déjeté, elle se dirige vers la porte.

— Pas de message d'adieu, monsieur Holman ? demande Barnaby.

— J'aimerais vous dire que vous ne vous en tirerez pas comme ça, je réplique, mais ça n'aurait rien de très original. Je considère comme un rare privilège cette occasion que j'ai eue de rencontrer le dernier des grands magnats de ce monde, monsieur Barnaby. J'avais toujours cru que ce genre de requins étaient passés de mode depuis Al Capone, mais je suppose que vous êtes l'exception qui confirme la règle.

— Vous ne serez pas mort pour rien, dit-il d'un ton uni. Je suis sûr que Miss Flamini vous sera éternellement reconnaissante de l'avoir aidée à retrouver sa liberté.

— Vous êtes dément ! s'exclame Anna d'une voix incrédule. Il faut que vous soyez fou furieux pour pouvoir même envisager de faire assassiner M. Holman par O'Neil !

— Vous avez les nerfs à bout et c'est bien naturel, ma chère, dit-il d'un ton appuyé. Un sédatif vous assurera une bonne nuit de sommeil et demain matin, vous verrez les choses sous un jour différent.

— Non ! (Elle s'élance vers lui, les deux mains tendues.) Laissez partir Holman. Je ferai volontiers tout ce que vous voudrez. Je travaillerai pour vous, je coucherai avec vous... n'importe quoi – mais ne le faites pas tuer comme ça, froidement ! (Elle se laisse tomber à genoux devant lui, empoigne à deux mains le devant de sa veste.) Je

vous en prie, je vous en supplie !

Le visage de Barnaby blêmit sous son hâle.

— Ne me touchez pas, chuchote-t-il d'une voix rauque, et il la gifle brutalement, la projetant à terre. Ne me touchez pas, jamais !

— Elle est porteuse des germes de la typhoïde, je déclare solennellement. Vous ne le saviez pas ?

Barnaby adresse un geste frénétique aux gardes qui, l'instant d'après, m'empoignent par les bras et m'entraînent hors de la pièce. J'ai le temps de voir une dernière fois le visage de Barnaby avant de franchir le seuil et l'expression de peur abjecte que je lis dans ses yeux me procure une provisoire satisfaction. Pour un hypocondriaque comme Barnaby, la logique ne peut intervenir dans ses pensées quand il s'agit de maladie et j'espère fermement d'ailleurs, encore qu'il y ait une chance sur un million, qu'Anna Flamini est porteuse des germes de la typhoïde. Peu probable, malheureusement. Mais ça me donne au moins une occasion de rêver en descendant dans l'ascenseur.

Les gardes nous font monter dans la voiture, moi au volant et les deux autres à l'arrière, puis ils remettent à O'Neil son pistolet... le mien, plus exactement !

— Très bien, Holman, déclare O'Neil. Vous pouvez démarrer. Nous retournons au bungalow, au cas où vous auriez oublié.

Lorsque nous arrivons au portail en fer forgé, les grilles sont déjà ouvertes et dès que nous les avons franchies, O'Neil m'enfonce le canon froid du pistolet dans la nuque.

— Pas de scénario de télévision qui consisterait à rouler comme un fou et à provoquer un accident, dit-il. Vous seriez mort dans les deux secondes.

— Je vous crois sur parole, je grommelle.

Le canon du flingue s'écarte de ma nuque et il se laisse retomber sur la banquette à côté de la brune.

— Greg, dit-elle d'une toute petite voix. Je suis désolée.

— Ça n'a plus d'importance maintenant, dit-il. De toute façon, ça allait se terminer entre moi et Barnaby, je pense.

— Je n'avais pas le choix, poursuit-elle. Au début, j'ai pensé que c'était une façon merveilleuse de se débarrasser de cette garce de Flamini et de la faire sortir définitivement de la vie de Vincente ! (Elle émet un petit rire.) Et maintenant, dès qu'il aura lu ma confession, moi aussi, je sortirai définitivement de sa vie.

— Et même avant, j'interviens.

— Je vous demande pardon ? demande-t-elle de son accent le plus britannique.

— Réfléchissez un peu. Une fois que je serai mort, qui saura que

c'est O'Neil notre assassin, à Harris et moi ? Barnaby ne le dira jamais à personne, et O'Neil le sait. Il ne reste donc que vous. Confrontée à Manatti, comment pouvez-vous être sûre que vous n'allez pas vous effondrer et dire toute la vérité à ce bon vieux Vince ?

— Bouclez-la, Holman, lance O'Neil d'une voix grinçante.

— Oh, je vous emmerde ! je lui réplique. Tuez-moi maintenant et vous aurez de sérieux problèmes ; par exemple, la voiture va quitter la route et devenir peut-être un tas de ferraille inutilisable, sans parler des taches de sang sur la banquette.

— Qu'est-ce que vous essayez de m'expliquer ? demande Daphne d'une voix angoissée.

— O'Neil n'a pas besoin de vous pour convaincre Vince, dis-je. Il a déjà une copie de votre confession et ça suffit largement. Pourquoi prendrait-il le risque d'avoir à compter sur votre discrétion ? Il s'est servi de mon pistolet pour tuer Harris et il peut tout aussi bien s'en servir pour vous tuer vous.

— Il est fou ! proteste O'Neil. Il tente n'importe quoi pour sauver sa peau !

— Quel âge avez-vous, Daphne ? je demande. Vingt-cinq ans ? Ça me paraît bien jeune pour mourir !

— Encore un mot, Holman, tempête O'Neil, et je prends le risque de provoquer un accident en vous flanquant une balle dans la tête, nom de Dieu !

— Greg ? (Daphne fait un bel effort pour empêcher sa voix de trembler.) Il a raison. La confession suffira largement à convaincre Vince.

— Je t'ai déjà dit que Holman essaierait n'importe quoi pour rester en vie ! lui aboie-t-il.

— Je sais que tu as raison, Greg. (Sa voix est à présent dominée par la peur.) Mais tu as la confession et tu n'as plus besoin de moi. Je t'en prie, dis à Holman d'arrêter la voiture pour me laisser descendre.

— Ici ? (O'Neil s'efforce d'adopter un ton conciliant.) En plein désert ?

— Ça m'est égal ! Je peux marcher. (Je l'entends déglutir.) Vous n'avez qu'à me laisser descendre.

— Non !

L'instant d'après, il pousse un cri de douleur et dans le rétroviseur, je vois leurs silhouettes se brouiller.

— Salope ! hurle-t-il. Tu m'as lacéré la figure !

— Laisse-moi descendre, laisse-moi descendre, vocifère Daphne et O'Neil pousse un nouveau hurlement.

Si le moment est mal choisi, c'est bien dommage. Nous roulons à

environ soixante à l'heure sur une étroite route en pente. J'écrase le frein tout en braquant violemment sur la gauche. Après ça, je ne peux plus que me cramponner au volant et... à l'espoir. Les freins hurlent désespérément et j'entends O'Neil pousser un juron. Nous amorçons alors un tête-à-queue. Ça ne prend sans doute pas plus de cinq secondes, mais ça paraît fichtrement plus long. La grosse voiture, n'étant plus tractée par les roues, décrit trois cercles complets avant d'aller s'écraser lourdement contre un talus. Le moteur cale et le bruit de la détonation qui retentit à l'intérieur de la voiture me fait presque éclater les tympans.

J'allume le plafonnier et me retourne pour jeter un coup d'œil. O'Neil est effondré contre le dossier de la banquette et un flot de sang jaillit d'un trou qui lui étoile le front. Il a l'air mort, tout ce qu'il y a de plus mort. Daphne Woodrow est assise à côté de lui, le corps rigide, les yeux immenses.

— C'est un accident, gémit-elle. Nous luttions pour le pistolet et le coup est parti quand nous avons heurté le talus.

— Ce n'est pas moi qui vais discuter, dis-je. Vous voulez une cigarette ?

J'en allume deux, une pour elle, une pour moi. Elle se plaque ensuite contre la portière pour mettre le plus de distance possible entre elle-même et le corps d'O'Neil. Quelqu'un devrait dire quelque chose, je suppose, mais moi, je ne me sens pas tellement pressé.

— Vous aviez raison, Rick, déclare-t-elle enfin. Il m'aurait tuée une fois au bungalow, n'est-ce pas ?

— Peut-être.

— Mais c'est vous-même qui l'avez dit !

— Vu les circonstances, j'aurais dit n'importe quoi. Mais vous n'avez plus à vous en faire pour ça, maintenant que vous l'avez tué.

— Je vous l'ai dit ! C'est un accident s'exclame-t-elle d'une voix aiguë.

— Bien sûr, je réponds avec indifférence.

— Vous le savez, que c'est un accident !

— Moi ? Oh non, dis-je. Tout ce que j'ai entendu, c'est un coup de feu derrière moi.

— Rick, je vous en prie ! gémit-elle. Je jure qu'il s'agit d'un accident. Aidez-moi à sortir de cette situation, et je ferai tout ce que vous voudrez. Je dirai toute la vérité à la police, n'importe quoi !

— Pour commencer, il faudrait voir si la voiture veut bien redémarrer.

Elle veut bien. Le parallélisme en a pris un coup et la voiture tire dès qu'on dépasse le trente à l'heure ; c'est donc lentement et avec

prudence que je gagne le bungalow et me gare devant ma propre voiture. Je dis à Daphne d'aller s'asseoir dans la décapotable et elle obtempère ; elle a manifestement les jambes en flanelle. Je prends alors dans la poche d'O'Neil les deux confessions et les glisse dans la mienne.

Le visage de Daphne forme une tache blanche dans l'obscurité quand je m'arrête à sa hauteur.

— Vous savez quoi ? je lui dis. Je n'ai aucune sympathie pour vous.

— Je sais, chuchote-t-elle. Mais il faut m'aider, Rick !

— Vous savez quoi d'autre ? j'ajoute d'un air sombre. Vous avez raison. Dans l'intérêt d'Anna Flamini, il y a un moyen de vous sortir de cette mélasse sans histoire.

— N'importe quoi, Rick ! dit-elle d'une voix pressante. Tout ce que vous voudrez !

— Harris et O'Neil ont kidnappé Anna. Vous et moi sommes venus au bungalow pour payer la rançon fournie par Manatti. Ils se sont disputés au moment du partage et O'Neil a abattu Harris, avec le pistolet dont il m'avait soulagé dès notre arrivée. Vous vous rappelez, n'est-ce pas ?

— Oui, oui, fait-elle avec véhémence. Je me rappellerai mot pour mot, Rick.

— Après ça, il semble qu'O'Neil ait perdu les pédales, qu'il soit devenu fou. Il a dit qu'il ne pouvait pas nous laisser repartir parce que nous avions été témoins et il allait donc nous forcer à l'accompagner en voiture jusqu'à l'avion qu'il avait prévu pour filer. Nous étions convaincus qu'il allait nous tuer tous les trois, mais nous ne pouvions rien faire puisqu'il avait mon pistolet à la main. Nous sommes donc tous montés dans sa voiture et il vous a fait asseoir toutes les deux devant, avec vous au volant, pendant qu'il me couvrait avec mon propre pistolet à l'arrière. Vous avez courageusement pris le risque de louper un tournant et de provoquer un accident. Quand la voiture s'est arrêtée, vous m'avez vu lutter avec O'Neil pour essayer de m'emparer du pistolet et je vous ai crié de descendre toutes les deux de la voiture et de vous enfuir. Vous étiez peut-être à dix mètres de la voiture quand vous avez entendu la détonation, mais vous avez continué à courir puisque vous ne saviez pas lequel avait été touché. La route était déserte et vous avez finalement décidé de revenir ici toutes les deux, en vous souvenant que ma voiture était toujours garée devant le bungalow. Il vous a fallu un bon moment pour effectuer le trajet à pied. Alors, vous avez estimé que le mieux était de ramener Anna – qui se trouvait en pleine crise de nerfs – chez Manatti et d'appeler la police de là-bas.

— Je comprends, dit-elle.

— C'est donc moi qui ai tué accidentellement O'Neil en essayant de le désarmer, ce qui vous met hors du coup.

— Merci, Rick, dit-elle doucement.

— Ne me remerciez pas, ça n'est pas encore fini, je réplique d'un ton froid. Il y a un téléphone dans le bungalow ?

— Oui. Nous nous en étions assurés pour pouvoir contacter Harris en cas de nécessité.

— Anna devrait être de retour chez Manatti d'ici que vous y arriviez. Surtout, faites gaffe à ce qu'elle raconte exactement la même histoire à la police.

— Comptez-y, répond Daphne avec fermeté. Qu'est-ce que je raconte à Vincente ?

Je lui dis ce qu'elle doit raconter à ce vieux Vince. Ça ne lui plaît pas du tout, mais je lui fais remarquer qu'elle n'a guère la possibilité de refuser puisque j'ai la copie signée de sa confession dans ma poche.

Après son départ, je pénètre dans le bungalow et trouve le téléphone. Harris a une expression lointaine sur le visage lorsque j'enjambe son cadavre, mais je tiens fermement la bride à mon imagination. Une voix suave répond du Nid d'Aigle et émet des sons trahissant la plus grande incrédulité quand je demande à parler à Barnaby.

— Dites-lui que c'est de la part de Rick Holman. O'Neil est mort et j'ai les deux copies des confessions ici même dans mes petites mains brûlantes.

Il faut environ quinze secondes à Barnaby pour venir au bout du fil. Je lui explique ce qui s'est passé, mais sans lui dire d'où j'appelle. La fin de mon récit est suivie d'un long silence.

— Vous avez également les cent mille dollars, monsieur Holman ? demande enfin Barnaby.

— Evidemment.

— Vous les avez bien gagnés. Prenez-les donc.

— Non, je réponds froidement.

Il pousse un léger soupir.

— C'est bien ce que je craignais. Quoi alors ?

— Pour commencer, vous mettez la Flamini dans une voiture et la réexpédiez en vitesse chez Manatti.

— Et ensuite ? fait-il d'un ton résigné.

Je lui explique ce qu'il va faire ensuite, s'il veut rester en dehors de toute cette mélasse. Tout comme à Daphne, ça ne lui plaît pas du tout. Je lui rappelle alors que je détiens toujours les deux copies des

confessions et il semble alors se ranger à mon point de vue.

— Très bien, dit-il d'une voix distante. Je ferai comme vous l'entendrez, monsieur Holman.

— C'est bien ce que je pensais. Personne ne peut remonter jusqu'à vous par O'Neil, j'imagine ?

— De ça, je suis sûr, répond-il vivement.

— A moins que je n'en ai parlé à quelqu'un, la police, par exemple.

— Vous m'avez déjà convaincu, Holman ! réplique-t-il sèchement. Toute l'affaire sera entre les mains de mes avoués demain matin et traitée selon vos désirs.

— Parfait, dis-je.

— Je trouve le climat de la Californie extrêmement ennuyeux à cette époque de l'année, dit-il d'un ton hautain. Je pense que je vais sans doute partir en vacances sur mon île des Bahamas.

— Monsieur Barnaby ! je m'exclame d'un ton horrifié. Un homme de votre importance ? Vous devriez vous faire apporter cette île à domicile !

J'éprouve un certain plaisir à lui raccrocher au nez, puis j'appelle la maison de Manatti à Bel Air.

— Dixie ? je demande d'un ton hésitant lorsqu'une voix rauque me répond.

— Trixie, répond la voix d'un ton de reproche.

J'en ai pour trois minutes à lui expliquer ce que je veux, et elle affirme qu'elle va s'occuper de ça sans aucun problème. Le plus drôle, c'est que j'en suis convaincu. J'appelle ensuite les flics. La nuit va être longue, me dis-je avec amertume, après les avoir entendus me répéter au moins quatre fois de ne pas bouger de là où j'étais avant de me raccrocher au nez.

Une longue nuit, en effet. Il y a un certain lieutenant Crowley, doté d'une nature soupçonneuse, tatillonne. Mon histoire ne lui plaît guère et il n'arrête pas d'insinuer qu'il y manque de grands lambeaux. Mais Anna et Daphne s'en tiennent scrupuleusement toutes les deux à la version que je leur ai indiquée et comme je m'évertue à le faire remarquer au lieutenant, les cent mille dollars étaient toujours dans la voiture quand les policiers sont arrivés sur les lieux. Il réagit comme presque tous les autres cette nuit-là ; tout ça ne lui plaît guère, mais il est bien obligé de s'en contenter.

Je rentre chez moi, dans mon petit symbole hypothéqué de réussite sociale à Beverly Hills vers cinq heures du matin, m'endors et fais le tour du cadran, sans me laisser troubler dans mon sommeil par

la sonnerie du téléphone. Il est un peu plus de cinq heures de l'après-midi lorsque je me lève et suis à peine sorti de la douche que le téléphone se remet à sonner.

— Rick ? (La voix de Manny Kruger m'assaille le tympan.) Je te croyais mort ! J'ai appelé chez toi tout l'après-midi.

— J'étais mort, dis-je. Mais comme ça ne me plaisait pas, j'ai décidé de redonner encore une chance à la vie.

— Toi et Kurt Manheim. (Il fait de violents efforts pour empêcher sa voix de trahir son respect.) Comme cul et chemise, hein ?

— Kurt et moi, dis-je. Pourquoi ?

— Larsen est viré, dit-il. Manheim s'est amené au studio comme un taureau enragé et vlan ! Larsen n'avait pas eu le temps d'apprendre qu'il était balancé que son bureau était déjà vidé !

— Sans blague ? je marmonne.

— Comment tu t'y prends ? Quelle espèce d'emprise as-tu sur notre président pour qu'il obéisse à tous tes caprices ?

— Manny, je lui déclare d'un ton patient, c'est une sorte d'emprise mortelle. Il obéit à tous mes ordres. Videz Larsen, je lui ai dit, et qu'est-ce qui se passe ?

— Exact ! (Il s'en étrangle presque d'émotion.) Tu veux m'expliquer ?

— Tu veux bien raccrocher maintenant, Manny ? je grommelle. Ou faut-il que j'appelle mon vieux pote Kurt, pour lui dire de virer Manny Kruger ?

Un brusque dé clic : il a raccroché. Je finis de m'habiller et je me demande si je dois prendre un petit déjeuner et essayer de rattraper le temps perdu, ou alors respecter la pendule et me taper un verre avant le dîner. J'en suis toujours à me poser la question lorsqu'un coup de sonnette retentit.

Elles sont là toutes les deux, sur ma véranda, me souriant comme si le péché était la grande mode de l'année, et qu'elles en étaient les plus actives promotrices en ville. Je suis encore planté sur le seuil de la porte, qu'elles me passent sous le nez et entrent dans le living-room. Le temps que je les rattrape, elles ont déjà enlevé leurs manteaux et présentent un spectacle familial dans leurs bikinis familiers. Dixie est derrière le bar, très occupée à aligner des verres, tandis que Trixie sort une enveloppe d'un endroit dont la seule idée me fait frissonner et me la tend. L'enveloppe contient un chèque de dix mille dollars au nom de Holman et le monde me paraît brusquement un endroit beaucoup plus gai.

— Kurt vous fait dire qu'il vous était très obligé, annonce-t-elle. Il voudrait bien vous offrir un emploi permanent à la Stellar, mais il

craint qu'au bout d'un mois vous lui ayez chipé sa place.

— Tout a bien marché ? je demande.

— Mieux que bien, répond-elle. Kurt achète personnellement le portefeuille d'actions que lui offre si généreusement Barnaby, suivant vos instructions. Le studio a racheté le contrat d'Anna Flamini à Vincente Manatti, également d'après vos instructions, et j'ai cru comprendre que Vince avait finalement décidé qu'il préférerait le climat italien pour tourner des films.

— Je suis très content pour tout le monde, dis-je, pour moi en particulier.

— Kurt a pensé qu'une fille capable de travailler avec un gars comme vous devait avoir ses bons côtés, alors il m'a filé un bonus. Il a également dit de considérer ça comme un cadeau.

— Un cadeau ?

— Moi et Dixie. Profitez-en bien, a-t-il dit.

— J'y compte, je m'exclame avec passion.

— Trois Martini, trois ! annonce Dixie. Et où est la chambre à coucher ?

— Nous avons déjà discuté de tout ça, intervient Trixie sévèrement. Pour commencer, nous allons faire la foire en ville, puis nous revenons ici, je me mets au lit avec Rick, et toi tu sers le petit déjeuner.

— Ça n'est pas juste ! proteste Dixie avec une moue agressive.

— Et si c'était moi qui apportais le petit déjeuner ? je suggère, pris d'une idée de génie.

— Bon, d'accord. (Trixie pousse un profond soupir.) Mais n'oubliez pas, Rick ! A trois dans un lit, on attrape toujours des bosses !

Cet ouvrage
a été achevé d'imprimer
sur les presses de l'imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher), le 23 octobre 1972.
Dépôt légal : 4^e trimestre 1972.
N° d'édition : 17497.
Imprimé en France.
(1365)